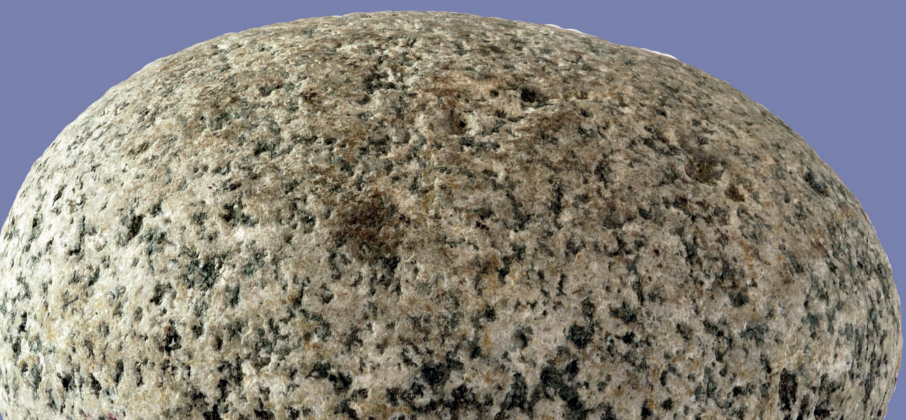
Flying Publisher

Patricia Bourcillier

sardegnamadre

L'Île et l'Autre



Sardegna Madre

Patricia Bourcillier

Sardegna Madre

L'Ile et l'Autre

1981-1986

Flying Publisher

www.SardegnaMadre.com
ISBN 978-3-924774-99-8
© Flying Publisher, 2014
Design: Attilio Baghino, www.baghino.com

Tunisie 1979 – Photo: Mauro Rombi

Table of Contents

Préface 9
Première année 13
Deuxième année 79
Troisième année 131
Quatrième année 173
Dernière année 233
Epilogue 241

Préface

« La véritable justice et la véritable tolérance, l'universalité et la communion ne réclament pas de nier les différences entre les hommes mais de les reconnaître. »
(A. Memmi)

Le mot "exil" évoque le plus souvent des images de misère, de guerre, de persécutions politiques ou religieuses, rarement l'émigration volontaire, nourrie d'un amour de l'ailleurs, d'un besoin d'ouverture sur l'inconnu, d'affrontement avec l'étrangeté. Pour moi, la découverte de la Sardaigne fut un véritable choc émotionnel. Tout dans l'île me rappelait un passé lointain: les yeux sombres, les chevelures noires et brillantes, la démarche assurée, hautaine des femmes, la générosité de l'accueil. Et j'avais de bonnes raisons de penser que je pouvais y couler des jours heureux avec S. Le sort voulut toutefois que ma nouvelle migration – huit ans s'étaient écoulés depuis mon départ de la France pour l'Allemagne – coincidât avec l'opération du sein maternel, et avec la sensation de vide due au manque de perspectives et de certitudes qui dominait alors la réalité sarde.

Dans cet exil, il n'y avait pas de terme, mais il existait des causes qui me portaient à passer d'un monde à l'autre, où je rencontrais mes souvenirs et faisais surgir mes songes. Choisir de vivre à l'étranger impliquait non seulement d'apprendre la langue de l'Autre, mais

de forger son identité sans pays et sans famille, sans modèle aucun, de renaître à soi-même. Ce que j'ai appris d'essentiel, ce que j'ai découvert d'important au cours de ces cinq années, je l'ai d'abord vécu au contact des autres. Au fil d'une série d'expériences de décalage et de division, qui alimentaient ma passion pour l'île, mon désir de la rejoindre.

J'ai attendu vingt ans avant de donner le jour à ce texte dont l'écriture m'a coûté beaucoup en raison des épisodes douloureux qu'il m'obligeait à remuer. Un texte de confessions, où se mêlent les impressions personnelles, la réflexion et les petites histoires sur la Sardaigne comme on me les a racontées dans les années 80.

On me reprochera sûrement la subjectivité du jugement à l'égard des multiples jeunes gens croisés sur mon chemin qui voulaient m'imposer leur propre image, leurs manières d'être, leur camaraderie exclusive, me voulant comme eux, toute pareille à eux. C'est qu'à Cagliari la différence était insoutenable. Le moindre écart était pris comme une faille témoignant de mon inimitié. Mais comme l'a dit justement Claudio Magris: « sans négation, il n'y a pas d'amour » . A telle enseigne, j'ai décidé de retourner vivre en Sardaigne, avec S., sans y être tenue, après huit ans de séparation, puis d'écrire sur elle et de casser le miroir. Je ne prétends aucunement à une connaissance exacte de l'île, elle m'a fait comprendre qu'on n'atteint jamais la conscience de l'autre. Aussi ai-je emprunté des chemins qui ne mènent nulle part pour parler de ce chagrin d'amour, dévidant peu à peu la bobine de fil qui me reliait à la fois à ma mère et à la Sardaigne, à leur

destin funeste, brassant le réel et l'imaginaire seul à même de créer un va-et-vient entre l'île et l'autre, entre l'autre et moi-même.

Première année

« La vie n'est que le rêve d'une ombre. »
(Pindare)

1

Quand je pense à notre partance précipitée, à la traversée de Civitavecchia à Cagliari, les souvenirs s'enchevêtrent pêle-mêle dans ma mémoire. La mer était calme et douce comme le sommeil. Par tout le firmament palpitaient les étoiles au-dessus de nous, lançant à travers les eaux un rai de lumière. S. et moi nous laissions porter par le bateau qui voguait sur les eaux. Je pensais fortement à ma mère qui venait de subir l'ablation du sein droit. Sa puissance nourricière s'en trouvait affectée, diminuée, et je n'ai jamais mesuré autant qu'alors le sentiment de dénuement, chargé d'effroi, qui allait assombrir mon existence pour longtemps. Je l'avais vue avant de partir, il n'y avait pas de métastases et je m'étais fixée sur l'espoir d'une guérison complète. Dans ce départ, qui était une fuite, je pressentais une sorte de course à rebours. Comme s'il m'avait fallu, pour vivre, être prise toute entière dans une terre, afin d'être sauvée.

La chance avait voulu que nous trouvions un appartement à Cagliari sans devoir nous rendre sur place. A Cologne, les pizzerias regorgeaient de travailleurs immigrés, sardes pour la plupart. Et le miracle se produisit. L'un d'entre eux était propriétaire d'un meublé qui se trouvait près du centre de la ville nouvelle. L'homme accepta tout de suite de nous le louer, à la condition qu'il pût l'occuper tout l'été... C'était un appartement fort laid, tapissé un peu partout de papier

vert à rayures foncées et claires. Dans les deux chambres à coucher, les meubles étaient sombres et de style ancien. C'était un peu sinistre, mais convenable. Le salon donnait sur la rue et répondait à ce qu'on attendait d'une demeure moderne des années soixante. Côté cuisine, c'était plus lumineux et je me revois ouvrir sans entrain les portes-fenêtres qui donnaient sur un terrain vague sableux, parsemé d'herbe rare, durci de soleil et de cailloux; çà et là des sacs en plastique, des tessons de bouteilles et des moutons errants sous le ciel embrumé par le sirocco. On sentait à ce courant d'air chaud que la Tunisie était là, de l'autre côté de la mer. L'air était moite, la lumière insoutenable. Mon désarroi total.

L'immeuble à quatre étages était en bordure d'une cité-dortoir désertique, appelée CEP. La situation des familles difficile, parfois tragique. Journellement, sous le porche, on pouvait voir des garçons en groupe, taiseux, les yeux dans le vague, comme à la dérive... Au commencement, seule la présence de Pascal avait réussi à me réconforter. Il passait ses vacances chez des copains sardes rencontrés à Cologne que nous avions en commun, et il s'était affairé tout le jour de notre arrivée à organiser une fête, destinée à célébrer mes vingt-neuf ans. C'était tout à fait inattendu. La saveur agréable du dîner, l'accueil chaleureux de nos hôtes, l'éclat de la liesse qui emplissait leur maison, adoucissait la désillusion. Ainsi la première soirée à Cagliari s'était-elle déroulée dans la réjouissance malgré la mésentente entre Pascal et le couple d'amis allemands qui nous avait accompagnés en voiture jusqu'en Sardaigne. Certes, coupés de leur terroir, Uschi et Fritz ne se

comportaient pas exactement tel que nous l'eussions souhaité. Ils faisaient bande à part, mais quelle importance ! Leur pure présence était douce, et ce qui comptait, c'était d'abord de partager avec eux une tranche de vie nouvelle.

J'enviais à Pascal son insouciance, sa légèreté. Au réveil, il s'échappait de la maison, son rire moqueur confondant notre sérieux générationnel. Rire contagieux, insolent, qui me donnait envie de le rejoindre sur les routes désertes écrasées de soleil, où il se campait pour faire de l'auto-stop, adorant le charme tout africain de la campagne sarde avec ses haies de figuiers de barbarie, ses chemins blancs et poudreux bordés de murets de pierres sèches. Et peu lui importait d'arriver à destination. Il faisait fi des rendez-vous. Cette liberté affichée le rendait souvent suspect aux yeux de nos amis, sardes y compris, difficile à contrôler. Exposés aux mêmes désagréments qui résultaient des chaudes et venteuses journées, Fritz et mon amie Uschi paraissaient comme accablés, tandis que Pascal restait serein. Lui en profitait pour aller flâner dans le quartier de la *Marina*, se délectant des odeurs de sardines frites dans l'huile d'olive, des étals de légumes et de fruits : courgettes et tomates vertes, demi-pastèques à chair rose. Il prenait la *via delle More,* dont il affectionnait beaucoup le nom magique, évocateur d'un passé mauresque, jusqu'à l'église *San Sepolcro*. De là, il escaladait les escaliers raides qui portaient à la rue piétonne, avec cette hâte fébrile de rejoindre le bastion San Remy surplombant la ville, avec vue sur le port et les bateaux de la *Tirrenia* en attente. De mère française et de père allemand, Pascal partageait mon désir d'ailleurs.

Il aimait prendre le large, à cause de la liberté qu'il lui donnait.

Il est difficile de replonger dans l'état d'exaltation où je me trouvais à l'époque. J'en garde le souvenir d'une ivresse fusionnelle. Pour la première fois, il me semblait avoir atteint l'amour pour une terre. Une terre de hasard que je pénétrais de l'intérieur. Je n'étais plus que tendresse, et l'existence tout entière se déversait en moi. Je me confondais avec la vaste baie de *Chia*, protégée par ses dunes blondes et alanguies, blottie dans le sommeil de la vie, sinon livrée à la joie d'un abandon, qui emportait mon imagination vagabonde, bohème, chimérique au gré de l'aventure. Je buvais la beauté âpre de l'île. Je me laissais voluptueusement happer par les éléments... Le soleil m'abreuvait de ses rais lumineux, ma peau, dépouillée de vêtements brunissait, respirait. Dans l'indolence, je m'épanouissais. Je n'en revenais pas de me sentir si bien. Mais était-ce bien moi ? Cette nouvelle migration formait une brèche qui m'irriguait, me dissolvait, faisait de moi un être erratique en état d'apesanteur, suspendu dans le vide avec une secrète exultation, emporté dans la bascule que créait cette césure vertigineuse, cette naissance-mort.

Tard le matin, S. et moi allions boire un *capuccino* au Café Genovese, où un garçon au teint de cire se donnait volontiers des airs de majordome. Puis nous empruntions les ruelles sinueuses qui menaient au petit bastion *Santa Croce*. À gauche, on voit la mer, caressée par les ailes du vent; à droite, au-delà de l'église de *San Giuseppe*, il y a l'ancien ghetto juif et, sous les remparts de roc, au premier plan, des toits ruinés de tuiles sarra-

sines. Et puis, en arrière de la ligne des maisons vouées à l'abandon, qui lentement se délabraient, des coupoles que le soleil dorait comme des gâteaux à l'œuf. Partout où se posait notre regard, nulle verdure, mais de la lumière. Surtout de la lumière. Impossible de parler de Cagliari sans évoquer le rayonnement bleu du ciel, qui éveillait en moi une soif d'absolu, une gravité infiniment mélancolique. Dès le début, j'ai pressenti la double nature de cette ville fortifiée sortie de l'azur, à la fois très proche et insaisissable, où le *je* n'est plus *je* mais un autre. Suspendue entre ciel et terre, elle participait tout entière des couleurs changeantes de la Méditerranée, rose le matin et rose le soir, éblouissante et dorée en plein midi, et noire comme la nuit des temps, quand l'obscurité est profonde. Il me semblait être arrivée à destination, au bout de longs détours et de nombreux voyages.

Enchantés par l'élégance des balcons de fer forgé et les toits en terrasse, S. et moi ne cessions de marcher le nez en l'air dans une chaleur pénétrée de la cacophonie des avertisseurs, de grimper à l'assaut du *Castello* tissé d'un écheveau de venelles étroites, de rues pentues, comme pour se protéger du soleil et des envahisseurs. Là-haut, les rideaux étaient fermés, les rues vides. Il n'y avait pas de fleurs sur l'appui des fenêtres, ni de plantes grimpantes sur les façades lézardées. Rien qui ne sût agrémenter l'austérité de ces nobles demeures espagnoles. Il y avait encore des entrées d'escaliers noires et malodorantes, des habitations creusées dans la roche, humides, mal aérées, sans autre ouverture que la porte, qui, naguère, avaient dû servir d'entrepôts et de magasins, ou jadis d'écuries.

Les gens qui y vivaient semblaient retirés au fond d'eux-mêmes, tristes et farouches. C'était surtout dans les rues commerciales, à l'heure de la *passeggiata*[*], que l'on trouvait un peu de gaieté. La beauté singulière des jeunes gens rassemblés *via Garibaldi*, les teints olivâtres, les peaux brunies par le soleil, les grands yeux taillés en amande, veloutés, ombragés de longs cils recourbés et surmontés de sourcils épais, bien dessinés, la moire des chevelures de jais, suggéraient les souvenirs des divinités sombres de Carthage. Dans un pur enchevêtrement de gris et de rose, une cité mythique se profilait, créée par mon besoin de fuir et de me délivrer.

Ainsi les premiers mois à Cagliari, avec tout ce qu'ils contenaient d'espérance, de confiance aveugle en l'inconnu, permirent-ils d'exhumer, au choc des rencontres de hasard, notre âme multiple. L'essentiel, c'était d'abord de s'adapter. Langue, alimentation, et jusqu'aux règles de l'amitié, tout était à réapprendre. Nous ne trouvions pas les légumes et les épices auxquels nous étions habitués. Nous devions nous contenter de mets faits de feuilles d'herbes potagères crues ou cuites, assaisonnées d'huile d'olive, de plats de viande qu'on mâchait avec peine. Désormais, le plat de résistance était devenu *la pasta,* que nous pouvions préparer rapidement et à toutes les sauces. Nous étions désorientés devant la quantité de petits commerces où il fallait toujours faire la queue pour obtenir les victuailles du jour. Les gens prenaient leur temps, bavardaient, nous engageant à tout voir sur des rythmes d'éternité. Il traînait toujours comme un souffle de

[*] promenade

langueur qui invitait à l'oisiveté, nous préparait à un renouvellement partiel de nous-mêmes. Etrangers, disponibles, sans travail, nous vaguions à travers les rues de la ville pour duper le sort, allant d'errances en rencontres, de surprise en surprise. Le bonheur de flâner était à l'image du mouvement des vagues de la mer et de ses ondes de lumière. Il nous transportait. Errer, c'était être. Errer, c'était vivre.

2

A l'origine de cet appel de l'île ? Sans aucun doute un goût nécessaire pour la marginalité, une exigence d'arrachement sous toutes ses formes. L'île, on le sait, a toujours été le lieu favori des utopies, lieu mythique, Atlantide, où réinventer le monde et l'amour. Je ne pouvais qu'être confrontée à une désillusion, car la Sardaigne avait été longtemps dans une position de retrait, destinée à la protection contre l'envahissement et le risque d'effraction extérieure. En fait, je ne savais rien d'elle. Absolument rien.

Les habitants de Sardaigne se révélaient moins méditerranéens que nous ne l'avions prévu, si "méditerranéens" sous-entend la couleur et la gaieté, la joie toute simple de vivre. Plus on s'éloignait de la ville et plus ils étaient réservés, d'une infinie mélancolie. Avec cette humilité qu'on ne trouvait pas à Cagliari. C'est peut-être eux que j'eusse dû aimer. La plupart des jeunes gens avec lesquels nous avions lié amitié en 1979 s'étaient éloignés, trouvant notre idée de jeter l'ancre à Cagliari tout à fait saugrenue, tandis que leurs copains, curieusement, nous rendaient visite pour se montrer nos amis. Trois séjours en Sardaigne nous avaient permis de nous familiariser avec la culture. Mais à mesure que les semaines passaient, nous nous rendions bien compte que les amitiés avaient ceci de déroutant qu'elles étaient incertaines et jamais bien durables.

Que dire de tous ces garçons qui nous surprenaient *via Flavio Gioia* à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ? Ils n'avaient rien à faire, ils voulaient tuer le temps et nous comblions les intervalles creux de leurs journées d'oisifs, c'est à dire les heures entre les repas rigoureusement préparés par *la mamma* ou tard le soir jusqu'à l'aube, puisque personne ne devait travailler le lendemain. Je me rends compte, à cinq années de distance, combien leur amitié fut empreinte du besoin de se fuir. Ils vivaient par procuration, par un étrange phénomène de mimétisme, se laissant posséder par notre élan d'espérance et d'enthousiasme. Tantôt nous fonctionnions comme des "Exotes", pour reprendre le joli mot de Victor Segalen, tantôt comme d'étranges complices. Pour différents qu'ils fussent les uns des autres, ils avaient tous en commun une envie insatiable de nouveauté. Ils rêvaient de partir, loin de la Sardaigne. Pour gagner leur vie, vivre enfin. Alors que nous avions débarqué à Cagliari avec une valise pour simple bagage et quelques économies. De quoi vivoter quelques mois en attendant de trouver un travail.
Conscients de l'emprise étouffante de l'île et du vide de leur quotidien dominé par la *noia*, l'ennui, ces garçons qui jouaient à vivre dans une éternelle insouciance, espéraient trouver auprès de nous chaleur et idéal de vie. Quand nous cherchions désespérément à réaménager notre existence. Nous étions toujours étonnés lorsque nous constations leurs réactions; nous ne savions pas à quoi les référer ni comment les interpréter. Nous n'avions pas de clé pour saisir et comprendre ce qui nous entourait. Le long des littéraux, nous découvrions des vestiges de cultures disparues, qui me lais-

saient sur une impression contradictoire d'écoulement et d'immobilité, comme en suspens entre tristesse et joie : au sud de Cagliari, près de Pula, le merveilleux site archéologique de Nora, ville phénicienne puis romaine ; un lieu sans clôtures, où rêver. Et plus loin, sur l'île de Sant'Antioco, d'innombrables jarres remplies d'ossements calcinés, découvertes sur l'aire de temples à ciel ouvert, et que l'imagination populaire rattachait à des sacrifices d'enfants, les tophets, offerts à la déesse Tanit.

* * *

Dépouillée de mon passé, je mesure chaque jour ce que je dois à mes amis lointains, témoins identitaires, au courant de chaque détail de notre existence passée. Tout ce qui remuait en moi, images, rêveries, projets, fantasmes, désirs, obsessions, n'est plus qu'un faisceau de sensations diffuses, une succession de bulles qui éclatent sans laisser la moindre trace. L'appauvrissement de ma langue maternelle est l'effet le plus évident de cette sorte d'inéluctable rendez-vous avec la mort. Je ne réussis plus à penser dans une langue précise. Dans ma tête s'entrechoquent des images, non des mots, et avec elles les parcelles d'une identité éclatée qui rend impossible tout raisonnement. La fatigue, l'épuisement que provoquent les bavardages stériles des jeunes Cagliaritains et leur besoin constant de distraction me font atteindre un état de non-pensée qui m'effraie. Je suis totalement ouverte, réceptive, vulnérable aussi. Je ne suis plus qu'un vide. J'ai l'impression de n'avoir ni poids ni matérialité personnelle, d'être coupée de moi-même, divisée du passé

et du futur par un de ces trous noirs qui débouchent sur l'indéfinissable. Une nouvelle vie se réinvente certes, mais ni S. ni moi ne sommes les meneurs de jeu. Notre condition d'étrangers fait de nous l'écho des autres. Nous apprenons la langue italienne en buvant leurs paroles, nous mimons leurs gestes, imitons les sons de leurs voix nasillardes, leur accent traînant. Il nous faut mourir à nous-mêmes pour renaître à une vie nouvelle. La réalité a cessé d'être un principe. L'île n'est qu'une forme sans forme, une présence lumineuse, une simple auréole de lumière.

* * *

Assise au soleil, il m'arrivait de paresser des heures entières en contemplant l'horizon bleu ciel que perçaient des nuages roses. Je sentais confusément que ce n'était pas en toute quiétude. L'aspiration générale au divertissement de tous ces jeunes gens qui défilaient chez nous, le mélange étonnant d'ataraxie et d'entêtement, la lassitude des conversations d'où les sujets intimes étaient bannis, finissaient par tuer l'enthousiasme. Infailliblement, ils cherchaient à renverser notre mode de jugement, sans changer la conduite de leur vie figée de certitudes. Tous autant qu'ils étaient, vivaient d'ailleurs chez leurs parents, ces derniers leur offrant une protection assurée dans ses limites. Pour eux, le monde c'était donc d'abord la famille étendue, composée de plusieurs générations, puis le clan des amis, enfin la Sardaigne qui représentait le lien cimentant les différentes existences. Au-delà, c'était "dehors", *fuori*, l'inconnu, l'indéfini, l'indifférencié. Ça n'intéressait personne. Quoi qu'il en

fût, la curiosité, celle qui menait à la connaissance de l'Autre, n'était pas l'essentiel dans le désir du contact avec nous. Ce qu'ils cherchaient, c'était un lieu de rencontre hors des sentiers battus, des intimités suffocantes, un espace de liberté qu'ils avaient tout loisir d'occuper pour bavarder jusque tard dans la nuit. Pour ces jeunes Cagliaritains avides de nouveauté, notre appartement, si humble qu'il fût, devenait un refuge secret, anonyme, que ne pouvait troubler aucune hantise.

Que pouvais-je bien chercher dans ces amitiés fortuites où l'on ne vivait que par et pour le groupe ? La confidence répugnait aux Sardes, elle n'était pas convenable – ou leur était impossible par suite de l'étroitesse du milieu et donc de la peur des ragots ou du jugement des autres. L'intérêt que je prenais à me raconter, autrement que sous le masque rassurant ajusté des faux-semblants, semblait à peine moins répréhensible que le péché d'orgueil dont on m'accusait. Une connotation fâcheuse semblait s'attacher à l'acte de m'exposer en toute innocence. Car ce qui importait à Cagliari, c'était l'apparence, la belle image, *fare bella figura* : être vu, être en vue. Idées et habitudes passaient par le regard des autres. M'évadant des schèmes tracés, je mettais en péril l'itinéraire de mes nouveaux amis, je créais l'inquiétude, le dérangement. Tous étaient liés par leur famille, leur quartier, la profession de leurs parents. Cela pesait lourdement sur eux, les empêchant d'exister par eux-mêmes. Et toutes ces sujétions s'aggravaient du poids des contraintes économiques dans une société de pénurie et d'âpreté. Pourtant, cette servitude à la conscience commune les sou-

tenait et les réchauffait en même temps qu'elle les écrasait. Ils étaient comme exilés, chacun dans la mêlée. Exilés en dedans.

Je me souviens des longs conciliabules avec Arne avant mon départ pour la Sardaigne. Je lui avais dépeint Cagliari comme une ville-piège qui entraînait bien souvent à la dérive une jeunesse désœuvrée, parfois sa chute sans retour dans l'univers diffus et glacé de l'héroïne. Comme si la drogue avait pu avoir un effet de réintégration dans un lieu d'où tout vous portait à vous sentir exclu. Il ne comprenait pas ce qui me poussait à quitter Cologne, alors que tout un monde alternatif et effervescent était en train de surgir, avec ses bistrots, ses discothèques, ses librairies. Où l'on exaltait trop à mon goût l'union des semblables et la gloire de l'ego. D'une certaine façon, j'avais plutôt provoqué la catastrophe en me dirigeant vers le Sud que je considérais comme le franchissement d'une frontière donnant accès à une autre vie, pas forcément meilleure. Je voyais plutôt dans l'île un état transitoire entre-deux-mondes, qui était celui de l'incertitude, du doute, de l'indécision et qui pouvait se conclure bien ou mal.

* * *

A Cagliari, les liens se construisaient lentement, depuis l'enfance. Ils étaient toujours basés sur des similitudes, même langue, même culture, même histoire. Loin de ma famille et de la France, j'étais soumise depuis l'âge de vingt ans à une obligation de métamorphose, par nécessité de m'adapter à un nouveau pays, à nouvel environnement. N'ayant ni feu ni lieu, j'étais

sans arrêt dans un mouvement de bascule, déchirée entre le désir de vivre mes rêves et l'impuissance à les faire partager, à me faire comprendre des autres.

Etre à la fois semblable et dissemblable, proche des amis cagliaritains et en même temps soi-même, était une entreprise difficile. A une époque où nous étions libres de toute possession, les jeunes Sardes étaient encore unis par des habitudes, ils ne cherchaient pas la rupture avec leur quotidien, ils cherchaient au contraire à s'y nicher, à s'y calfeutrer. Ce qui créait entre eux et nous, qui avions tout à construire, une situation de déséquilibre affectif, voire de non-réciprocité.

* * *

Si la France fut le pays de l'enfance et de l'adolescence difficile, l'Allemagne fut indubitablement celui de la jeunesse et des dissidences. J'ai vécu huit ans à cheval entre les deux, en parcourant d'interminables fois les quatre cent kilomètres qui séparent Cologne de Saint-Dizier, l'affreuse ville de province où j'ai grandi. Je circulais entre le pays du garçon que j'aimais et la famille que j'avais laissée, entre la langue allemande, apprise d'arrache-pied pour réussir à mes examens, et ma langue maternelle qui, doucement, s'érodait.

Dans les années soixante-dix, bon nombre d'Allemands étaient toujours xénophobes. La définition de la France dans l'histoire allemande comme "l'ennemi héréditaire" avait pénétré tous les milieux et suscitait encore un furtif sentiment de défiance, sans qu'il fût nommé, à l'égard de tout ce qui était français. D'autant que sous Hitler la France et la « jui-

verie » étaient mises dans le même sac. L'héritage du nazisme, les excès de la chasse aux terroristes, le *Berufsverbot*, créaient en outre un climat de malaise, un mur de suspicion contre les singularités, qui envenimait tout. Il m'arrivait de saisir au passage les injures des vieux, du style : « sale étrangère, hippie, bacille rouge. Il y a trente ans, on t'aurait envoyé ça en camp de concentration ! » En tout état de cause, je décidai pourtant de poursuivre mes études à Cologne. Comme si j'avais voulu prouver que l'amour est plus fort que la haine. Qu'il vient à bout de tout.

3

A Cagliari, nos rencontres furent au départ le fruit du hasard, puisqu'elles avaient pris naissance dans un instant de vide où, dépouillées de tout statut social, on n'était personne, c'est à dire sans passé, sans travail, entièrement livrés à nous-mêmes.

Très vite, ce fut la rencontre avec Ignazio, prosélyte du fameux psychiatre de Trieste, Franco Basaglia. Il y avait en ce garçon des faubourgs une sorte de donquichottisme, une volonté de détourner le destin de son cours inexorable qui, d'emblée, m'avait plu. De tous les volontaires consacrant le vide de leur temps à améliorer le sort des handicapés, Ignazio était sans doute le plus *maccu*, le plus fou. Il était entré dans notre vie comme un ouragan, le chef orné d'un bonnet de même couleur que les béquilles sur lesquelles il s'appuyait. A son retour de Trieste, il avait décidé de créer un comité de bénévolat à but non lucratif, afin de venir en aide aux jeunes infirmes des quartiers défavorisés et s'était retrouvé en porte à faux avec les organisations catholiques qui, d'après lui, se laissaient aller à des formes alarmantes de maternage. Ignazio exécrait la pitié, la charité, il pensait qu'elles faisaient plus de mal que de bien. L'insertion des handicapés dans la société devait être menée sur un pied d'égalité. Une conversion agricole, conçue sur le type des fermes ancien modèle, pouvait se révéler efficace, un projet destiné autant aux handicapés qu'aux jeunes bénévoles, afin qu'ils

découvrissent, ensemble, une réalité différente de celle qu'ils voyaient chez eux.

Ignazio était un garçon fantasque et téméraire, toujours prêt à dépasser les frontières de sa propre vie, à s'embarquer pour des expériences qui le révéleraient à lui-même. L'essentiel étant de se réconcilier avec la folie, et avec son fou à soi. Il était déjà parti à deux reprises pour Trieste rendre visite aux malades de l'hôpital psychiatrique de Gorizia qui était pratiquement ouvert à tous les volontaires. Chacun était libre d'y circuler à sa guise. Apparemment du moins, rien ne différenciait les "malades mentaux" des médecins ou des infirmiers. Et Ignazio y avait été heureux comme jamais, avide d'apprendre, ravigoré par la gaieté et la chaleur affective de la communauté. A l'évocation de ce souvenir, ses béquilles se faisaient vives au gré de son enthousiasme, et si, par malheur, il se prenait à parler des jours anciens alors qu'il conduisait sa moto à trois roues, il était à craindre qu'il brûlât tous les feux rouges. Assise à l'arrière, je ne me contentais pas de l'écouter, j'étais attentive au dehors, aux rues des quartiers chauds de *Sant'Elia* et d'*Is Mirrionis* et aux gens qui y vivaient, car Cagliari n'était pas seulement le centre historique étalé sur quatre quartiers qui gardaient une atmosphère toute villageoise; elle renfermait aussi le mal de vivre, de la drogue, du chômage. Les familles nous accueillaient d'un air craintif et méfiant. Du fait même de leur infirmité, les enfants n'allaient pas toujours à l'école. Nulle place non plus pour le divertissement des fêtes ou celui des voyages : ils passaient leurs journées à regarder la télévision, axe central de la vie familiale, claquemurés dans une mar-

ginalité passive qui les rendait étrangers aux autres. Et tous, ils avaient la même expression d'indifférence sur des faces tassées par la vie chagrine et monotone de la réclusion. Depuis des années, Ignazio cherchait à les arracher aux griffes maternelles, le temps d'une promenade. Les pères se taisaient, se soumettaient, l'œil vitreux. Ils étaient comme absents, éteints, résignés à leur sort.

Ce fut au cours de ces visites éprouvantes, mais aussi tellement émouvantes, que je pris la décision de mettre au service d'Ignazio et de son groupe ma disponibilité, par une sorte de besoin de servir à quelque chose. Ces neuf mois ressuscitent devant mes yeux, très distincts. Si une partie de la jeunesse cagliaritaine ne croyait plus à rien, saisie du vertige du vide et de la fixité, une autre continuait à se préoccuper de ce qui se passait autour d'elle, à prendre ses distances par rapport au nihilisme régnant. Pour les handicapés physiques, sortir de l'univers familial où ils vivaient en vase clos, pour aller au gymnase ou à la plage, c'était comme une gageure. La plupart d'entre eux n'avaient jamais vu la mer. Ils la regardaient avec de grands yeux peureux, effarés. En manque de supports familiers, ils flottaient, hésitaient devant l'inconnu. N'ayant pas expérimenté la vie en groupe durant leur enfance, ils étaient souvent apathiques, inaptes aux relations sociales. Ils essayaient de manipuler leur entourage afin qu'on les traitât avec commisération, qu'on s'occupât d'eux. Le moindre heurt ébranlait leur calme, leur quiétude. D'où la tentation de s'en retourner comme ils étaient venus. Parfois, j'avais l'impression de m'engager pour rien. Jusqu'au jour où Ignazio réussit à

obtenir sur les hauteurs de Gonnosfanadiga, aux environs de Guspini, une grande et belle maison qui allait devenir le havre temporaire d'une troupe pleine de fringales et de désir crâne de se jeter dans la vie. Comme s'ils avaient voulu vérifier qu'ils y avaient encore une place, même réduite. Tout au long du trajet, les vitres des portières étaient restées ouvertes. Le soleil, en décembre, n'était pas à craindre, il était doux, caressait leurs visages. Aussi rien ne les comblait-il tant que les haltes. Là résidait leur plaisir, d'autant plus vif qu'ils n'avaient jamais vu la campagne.

Au bord d'une petite route, qui reliait Arbus au village, se trouvait la *tomba di giganti* ou tombeau des géants *San Cosimo* où les Nuraghiens venaient jadis rendre hommage à leurs morts, sans distinction de rang, sans privilège particulier et sans apporter d'offrande de valeur. A vrai dire, Ignazio n'en savait rien, mais son histoire avait beaucoup plu au groupe. Par contre, la légende, qui affirmait que ces tombes monumentales auraient renfermé les dépouilles de géants, avait déchaîné l'hilarité générale. Alors, les Sardes devaient avoir sérieusement rapetissé au cours des millénaires ! Cette interprétation ne pouvait porter que sur un regret, celui de ne pas être de haute taille, vu que d'aucuns tombeaux avaient abrité jusqu'à deux cents corps ! Sans doute la pratique de la sépulture collective reflétait-elle une société d'abord essentiellement tribale, qui mettait doublement l'accent sur la nécessité du sentiment de clan. L'homme avait besoin de sentir autour de lui d'autres hommes pour vaincre les embûches du monde terrestre et de l'au-delà. L'âme d'un homme seul était faible, mais si elle s'ajoutait à

toutes les autres âmes des corps amoncelés dans la tombe, elle accéderait sûrement, après la tourmente, au salut !

Arrivés sur l'île par la route maritime, ce peuple d'éleveurs de bétail, d'agriculteurs et d'artisans avait probablement conservé des relations commerciales avec les contrées lointaines, au-delà de la mer. Il me plaisait à imaginer une Sardaigne pleine d'animation bruyante et bigarrée, ouverte aux autres, pour le plus grand profit de l'île. Malgré l'amour inconsidéré des indépendantistes pour l'autosuffisance et cette obsession des origines qui visait à dénier les influences mêlées, j'avais alors la conviction qu'un mouvement inverse était déjà à l'œuvre. Les vingt ans prétendaient aimer le voyage et l'échange; ils étaient curieux de connaître des étrangers. Il semblait que le choix ne fût pas entre abandonner sa propre diversité culturelle ou s'y enfermer. Il s'agissait plutôt de gérer les coexistences et les contradictions entre des identités relatives forgées par une lourde histoire qui pesait. Une île s'offrait plus facilement aux envahisseurs et les Sardes n'avaient pu échapper à cette règle intangible. Lequel d'entre eux eût pu exclure le Phénicien, le Romain, le Vandale, le Byzantin, l'Arabe, le Pisan, l'Espagnol, le Piémontais de l'enchevêtrement de ses ancêtres ? Et combien désespérant le principe de clôture, cette défense de l'identité unique, de "l'autochtonie" qui visait à éliminer les traces de l'Autre !

Toute autonome que soit la Sardaigne en tant que région, elle se situe pourtant vis-à-vis de la langue du pouvoir continental, fondant dans son être propre une autre identité et découvrant, qu'à cause de cet Autre,

elle ne peut plus retourner à l'état antérieur, à l'état originel. Toujours en lutte contre elle-même, séparée d'elle-même, ou bien elle ne sait plus qui ou ce qu'elle est, ou bien elle est devenue cet autre qu'elle hait. Cela crée un terrible désarroi identitaire qui va de pair avec un défaut de vivacité, d'authenticité dans l'expression des sentiments et des relations en général. Dans ce contexte, je n'ai pas l'impression que le mouvement séparatiste offrira une réponse aux aspirations contradictoires des îliens.

* * *

Les anciens conquérants aux yeux allongés, aux visages pâles et aux traits sombres, continuent de sourire à travers les millénaires. Les jeunes Cagliaritains sont beaux comme des icônes, d'une beauté tout à fait impersonnelle. L'idée de la singularité ne les a pas encore gagnés et leur moi change en fonction de la mode à laquelle ils se rattachent assidûment. Il leur suffit d'apparaître pour être. Mais la force assimilante du masque n'est pas sans danger pour la *persona* qui le porte et ne peut plus s'en défaire. Tel est, semble-t-il, le grand dilemme des trentenaires qui confondent le jeu et la vie, comme s'ils ne réussissaient pas à s'identifier avec ce qu'ils font; comme si la vie était vide, insaisissable.

Au-delà de leur apparence frivole et enjouée, je perçois comme un certain désemparement ou, du moins, une tenace mélancolie. De la Sardaigne, ils ne savent presque rien. Ils construisent leur vie autour d'un trou noir, d'une amnésie, qui leur fait perdre toute conscience d'eux-mêmes.

* * *

Tout au long du séjour à Gonnosfanadiga, j'oubliais Cagliari et le halo de mystère dont cette ville s'entourait. La maison était vaste et bien tenue, ombragée d'orangers en pleine nature et constamment égayée par le chant des oiseaux. La cuisine était merveilleusement propre et les ustensiles au complet. Nous étions environ une vingtaine de personnes à occuper les lieux, chacun remplissant des tâches domestiques, selon ses possibilités. Tandis qu'un groupe s'occupait de la cuisine, faisait la vaisselle, l'autre lavait, à grande eau, le carrelage des chambres ou préparait le bain pour les paralytiques et les spasmophiliques. Quant à Giorgio, un garçon trisomique à l'air éveillé, il était chargé journellement de raser la barbe de l'homme cloué dans son lit par la maladie de Bechterew. La paralysie totale rendait le quarantenaire facilement irascible. Tout était prétexte à de nouvelles récriminations. Il n'arrêtait pas de râler, s'emportant contre le pauvre Giorgio qui savait pourtant manier la lame avec une dextérité remarquable ! Il n'acceptait pas son état de dépendance, d'infériorité physique qui croissait avec les ans, le rendant invalide pour la vie. Ni le dévouement de sa femme ni la chaleur du groupe ne l'empêchait de se sentir terriblement seul, de sombrer dans un défaitisme morose.

Les autres, en revanche, savouraient les joies de la campagne. Le beau soleil de janvier, l'arôme des herbes méditerranéennes qui s'exhalait dans la brise, les troupeaux de moutons et les chiens qui les accompagnaient, tout les intriguait. David, l'enfant autiste, jouait dehors avec l'eau des arrosages, sous le regard

vigilant de son père. Il cherchait toujours la présence de l'eau jaillissante qu'il écoutait dans le ravissement. Elle racontait tant de choses ! Elle disait les secrets cachés de la terre, elle donnait une réalité à ses gestes coulants...

Un beau jour, les femmes du village, qui nous apportaient généreusement leurs offrandes dans de grands paniers d'osier, s'étaient adressées à lui par inadvertance. Aussi le cri strident que David poussa soudainement avec un air penché en guise de réponse, déclencha-t-il le fou rire dans la communauté. Complètement désemparées, les visiteuses ne purent cacher leur embarras. Pourtant, leur confusion était tout à fait justifiable. David était un bel enfant, grand, mince, aux attaches fines. Une seule chose lui manquait : le désir de se trouver au cœur de la réalité tumultueuse. La plupart du temps, il ne faisait pas attention à nous; mais à mesure que les jours passaient, il s'isolait de moins en moins. Les tensions régressaient.

Plus que les mots importait le fait d'être ensemble. Les repas étaient copieux, essentiellement composés de pâtes et de légumes que l'on agrémentait au besoin de sauce à la tomate. Et le vin ne devait surtout jamais manquer sur la table. Les techniques de conservation n'étant pas toujours appliquées par les paysans du coin, celui-ci se piquait rapidement, râpait les gorges ; n'empêche que le soir, la fête battait son plein. D'aucuns dansaient en rond le *ballu sardu* ; d'autres regardaient, émerveillés. Enrico, un garçon schizophrène à la face ronde, avec quelque chose de mongol dans les traits, donnait le tempo. Au reste, il avait l'oreille juste et il improvisait, les yeux fermés, des sortes de mélo-

pées infiniment tristes et monotones, sans parole et sans langue, qui semblaient venir de la nuit des temps. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi sépulcral… jusqu'à ce que je découvrisse, par la suite, les polyphonies des *tenores* de la Barbagia, cet autre monde sarde qui défrayait la chronique et nous était encore inconnu.

4

Les premiers mois de mon séjour furent une période de sociabilité intense, de fraternité affective, avant que d'être embarquée dans la vie professionnelle. Dès lors que je fus reçue au concours d'entrée à l'université, la vie prit forcément un autre tour. Une fois installée à ma table de travail, je n'ouvrais plus ma porte à tous venants. En dehors de l'enseignement de la littérature française à la faculté des Lettres, je me contentais de peu : de bavardages échangés avec la voisine, de longues promenades dans la vieille ville ou de mélodies douces, celles des vagues caressant inlassablement la plage du *Poetto* qui s'étirait sur sept kilomètres à la sortie de Cagliari. S. était souvent absent. Il faisait des remplacements en Allemagne comme médecin et son éloignement temporaire me permettait de chercher seule ma voie. Je voulais tout expérimenter par moi-même, y compris les choses les plus menues. Je n'avais peur de rien, mais c'étaient des semaines particulièrement éprouvantes. Je préparais mes séminaires de littérature emmitouflée dans une couverture. L'hiver se révélait froid et humide, les vents impétueux. Les Sardes n'avaient pas l'habitude de chauffer. A la campagne, ils allumaient du feu dans la cheminée, mais en ville, on était tout grelottant. Je n'avais pas encore fait l'expérience de la déprime hivernale qui, à Cagliari, se faisait collective. La langueur se traduisait soudain par un ennui profond, un dégoût de tout, voisin du

spleen... « Ici il n'y a pas assez de bistrots » ne cessaient de répéter les copains. « Il n'y a rien à faire dans cette ville ! » Le manque de distractions et la victimisation allaient de pair. Et depuis que je travaillais, je ne pouvais plus combler leur sempiternel état de vacance. Ainsi, à la fin de la semaine, s'offraient-ils volontiers comme guides pour me faire découvrir d'autres contrées, au gré de leurs désirs.

D'abord la *giara* de Gesturi, long plateau à l'aspect sauvage, désolé, désert. Des chênes rabougris aux grandes branches tordues, tous inclinés dans un même élan par le vent, comme des galériens. D'accès difficile, elle est encore le règne des chevaux galopant à l'état sauvage. Près de Barumini, un peu en contrebas de la *giara,* des pierres cyclopéennes, vestiges encore debout d'un village à nuraghi. Tout y est rond. Les grandes chambres voûtées des tours de garde et de défense ont une forme de cône tronqué, les cavités sont douces, maternelles, les escaliers tournent en colimaçon. L'enroulement des couloirs évoquant celui des entrailles humaines. Au sud du site archéologique abandonné, une colline mamelonnée, absolument aride, d'aspect africain. Pas un être animé, nul bruit dans cette étendue isolée où rien ne décèle la vie. Une grande paix règne là.

Bien qu'on fût encore au mois de février, la température était d'une tiédeur printanière. Marguerites et boutons d'or fleurissaient déjà les champs. La voiture des copains se dirigeait vers Lunamatrona par une petite route gorgée de soleil, entre des murets de pierres sèches, après m'avoir montré les menhirs dispersés sur le territoire. Quand le véhicule déboucha dans l'ombre

des ruelles du village, la première chose qui vint à l'esprit fut que la lune est à la fois porte du ciel et porte de l'enfer. Le nom du lieu était magique, l'accueil de leur ami plutôt froid. Il ne paraissait pas prendre garde à nous. Son visage impénétrable était lourd de méfiance; quant à la désolation du village, elle m'atteignit au vif. Des garçons à la démarche nonchalante allaient et venaient, visiblement ennuyés.

– Il y a peu de jeunes femmes à Lunamatrona, dit notre hôte, flanqué d'une petite chienne épagneule qu'il appelait Brigitte en hommage à Bardot. Mais cela n'a aucune espèce d'importance. Je suis un homme des cavernes. Je préfère vivre à l'écart des autres. D'où mon ignorance et ma rudesse.

Je ne savais pas si je devais prêter foi à ses paroles ou me vivifier au contact de sa déconcertante étrangeté. Il fallait ne pas craindre d'être dupe. Je choisis donc d'entrer dans son jeu et le décrétai tout bonnement sincère. Sa brusquerie, sa réserve teintée de superbe, où se trouvaient grossis les traits du caractère sarde, rien ne les eût pu entamer de toute façon. Il était difficile de savoir ce qu'il pensait vraiment. Je me mis à rire, et davantage, je riais de celui qui se riait de moi... Sa maison était spacieuse, sans confort, dépouillée. Seuls des portraits de la Madone, accrochés aux murs, servaient d'ornements. Sans aucune gêne, mes compagnons avaient tiré de leur besace les tranches de viande à cuire sur le gril, qu'ils avaient achetées en route. Il fut convenu, sans façon, que nous resterions à dîner. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, nous prîmes la route d'Oristano, où vivait la sœur aînée de notre hôte. Un repas copieux

nous attendait, composé de fruits de mer variés, de dorades au sel, de légumes verts en abondance : des fèves et des artichauts, le tout arrosé de *Vermentino di Gallura*[*]. L'affabilité de l'accueil était sans égal, dépassant toute attente. Cet après-midi là, nous parcourûmes dans la liesse la campagne verte et odorante. Des massifs de genêts épineux et de mimosas s'y mariaient tandis que les ajoncs introduisaient l'éclat triomphant de leur jaune vif. Les pierres mises en tas dans les champs révélaient l'âme collective. Par endroits, subsistaient quelques *ovili*, des abris de bergers, derrière lesquels les moutons se protégeaient du vent. Sur les routes on croisait des troupeaux de chèvres paissant, des paysans à dos d'âne, coiffés de la *beretta*[**].

La crise éclata alors que le soleil s'obscurcissait. Nous nous apprêtions à quitter Oristano. Mes copains avaient bu plus que de coutume et j'avais demandé, en toute innocence, s'ils étaient vraiment en mesure de conduire la voiture. Un peu ivres, avec un œil vide que je ne leur connaissais pas, ils s'étaient tout de suite emportés :

– Comment oses-tu nous parler ainsi, douter de notre maîtrise ?

Leur visage offusqué, c'était l'expression de quelque chose de terrible que je ne voyais pas encore, mais que je devais saisir à mon tour et pour mon compte de manière violente. J'essayai tout d'abord de leur expliquer qu'il ne s'agissait pas d'un manque de confiance mais d'une simple précaution à prendre. Ils s'obstinèrent :

– Tu nous as offensés. Tu nous déçois terriblement !

---

[*] vin blanc

[**] casquette plate

Un torrent d'injures déferla sur moi, tandis que leur ami jugeait préférable de m'entraîner à l'écart de cette tempête imprévue et imprévisible. Qu'avais-je donc dit de si blessant ? Leur emportement avait quelque chose d'effrayant. Il n'était pas question de rentrer à Lunamatrona avec eux. Non que le retour en scooter avec Carlo fût moins périlleux. Lui aussi avait beaucoup bu. Et le vent du soir qui se levait, me donnait lieu de craindre la mort. Mais Carlo était pressant et, devant une telle insistance, je m'étais inclinée. Sur la route qui nous emmenait loin de toute demeure, à l'intérieur des terres, entre les hauts et effilés fuseaux noirs, mon assurance se démantelait, j'avais froid. Un incident de ce genre ne m'amusait pas. En Sardaigne, les pesanteurs culturelles restaient fortes. Au fur et à mesure que nous approchions du village, je sentais battre une peur. Les copains, qui nous avaient devancés, attendaient notre arrivée de pied ferme devant le restaurant où Carlo avait réservé une table pour le dîner. L'expression de leurs visages, fermée, leur silence, trahissaient leur ressentiment. Ils ne furent pas plutôt assis que les chefs d'accusation se multiplièrent. Nous n'avions rien de commun, rien à nous donner. Fous furieux, ils m'accusaient des pires méfaits, se faisant menaçants :

– Nous, les Sardes, nous supportons la boisson mieux que quiconque. Et nous connaissons très bien nos limites. Tiens-le-toi pour dit !

Je ne m'étais pas défendue. Désormais, ils ne connaissaient plus qu'un mode de se venger : la destruction de mon image. Je percevais une étrange jalousie dans les regards embués par l'alcool. J'avais fait atteinte à leur

honneur en doutant de leur puissance et choisi par surcroît de rentrer en scooter avec leur ami que je connaissais à peine. Ils étaient doublement blessés dans leur orgueil. Cet étrange orgueil qui les poussait à prendre possession de l'autre, à le mettre dans la dépendance, prêts à tout lui accorder pourvu qu'il n'eût qu'eux comme relation. Il est indiscutable que cet épisode a gravement compromis mon goût des autres. La tyrannie de leur amitié s'avérait mortifère. J'apprenais, à mes dépens, que la disponibilité sans limites n'était qu'un paravent de la vacuité qui les minait.

Ce jour-là, ceux qui avaient été depuis novembre de fidèles compagnons, décrétèrent qu'il fallait faire une croix sur moi :

– Tu n'es pas une mauvaise fille, mais en ce qui nous concerne, tu es morte !

Je ne sais plus au juste comment ils en vinrent aux mains. La voiture roulait à toute allure en direction de Cagliari, tandis que le cœur me montait aux lèvres. Je me cramponnai soudain à la portière, les priant d'arrêter la voiture. C'est alors qu'ils m'empoignèrent au bras, furieusement. Là, exactement là, à travers ce geste, je reconnaissais l'agressivité paternelle avec sa haine contre la réplique. J'avais toujours eu le sentiment que mon père ne reconnaissait pas mon droit d'avoir une subjectivité propre, dont mes actes étaient l'expression autonome. Ce qui était arrivé à l'adolescence, c'est que j'avais provoqué sa colère, une fureur, chaque fois que j'émettais une opinion personnelle. En même temps, j'aspirais à ce qu'il me comprît. C'était un sentiment terrifiant que de me rendre compte qu'il ne voyait pas mon être réel et qu'il se

contentait de suivre ses propres idées. C'était comme un de ces cauchemars où l'on essaie d'appeler au secours sans y parvenir.

La voiture stoppa net. Je me précipitai dans la nuit en courant, avec un des garçons sur mes talons. Je l'entends encore me supplier de revenir, puis tomber dans un cri rauque :

– Tu as tout gâché. Moi, dans la vie, je m'efforce d'être gai, je me fais un point d'honneur de cacher mon malaise aux autres, et toi, tu me fais perdre la face auprès de mon ami.

Je suis revenue sur mes pas, prudemment. Il était replié sur lui et sanglotait sans pouvoir s'arrêter. Je sentais monter en lui une rage sans merci, un désespoir immense. J'aurais voulu comprendre, tout excuser, mais le pardon des injures d'un homme en furie n'avait pour moi aucun sens. Je le pris pourtant dans mes bras comme on berce un enfant malade qui appelle sa maman. Son apparente désinvolture était donc une manière d'empêcher les autres de découvrir celui qu'il se sentait vraiment. En Sardaigne, il n'était pas d'usage de faire étalage de ses sentiments. Tout seul, il avait le sentiment d'être vide, de n'être personne, confessait-il, le visage dévasté par les pleurs. Il ne disait jamais ce qu'il pensait ni ne pensait tout à fait ce qu'il disait... La susceptibilité avait été la conséquence logique de son impuissance à se mettre à nu.

Je devais retrouver cette même incapacité d'être par soi-même chez la plupart des jeunes gens que je rencontrai par la suite. Indépendamment de leur milieu social, ils ne connaissaient rien des autres, sinon par des ragots, et rien d'eux-mêmes, sinon leur image ex-

térieure. Ainsi fermentaient en eux un mélange d'aigreurs personnelles et de griefs indéfiniment remâchés.

* * *

Défiance toute insulaire : la mer divise. Il y a du diabolique dans la mer qui forme une frontière. Elle fait naître le sentiment de l'exil et fait divaguer la raison. Cette réserve n'est pas mépris ou indifférence; elle vient des profondeurs de l'histoire de la Sardaigne. Elle est aussi le résultat des colonisations interminables – de telle sorte qu'il y a constant ressentiment et crainte constante d'être transformé par autrui, d'être pénétré par lui, d'être en son pouvoir ou sous sa domination. L'Autre est toujours celui qui, de par son existence, pourrait se livrer à une intrusion intolérable. L'Autre, c'est l'ennemi, l'envahisseur, celui contre lequel il a toujours fallu se barricader, se protéger depuis la plus haute antiquité. Un dicton sarde, « Le diable vient de la mer » rend assez bien compte de la suspicion à l'égard du *forestiero*, de celui qui arrive du "dehors"; car le mot diable (du grec *diabolos*) veut dire "diviseur". C'est l'image d'une grande fracture.

5

Fondée par les Phéniciens, *Kalaris*[*] était un abri sûr contre les vagues et les vents dominants, en particulier le mistral, qui soufflait souvent sur le *Golfo degli angeli*, le golfe des anges. Des ports de commerce se bâtirent alors tout le long des côtes, supposant des échanges de marchandises, d'idées, d'hommes avec toute la Méditerranée. Transformée en base navale et grenier à blé de Carthage qui avait pris la tête d'un vaste empire maritime, la grande île suscitait les convoitises. Les Romains comprirent rapidement que la situation de la Sardaigne en faisait, pour leurs ennemis, un point stratégique qu'il ne fallait pas sous-estimer et décidèrent de leur enlever. De durs combats s'engagèrent.

Il semble que la plupart des populations locales hésitèrent à s'allier aux Carthaginois pour défendre leur île contre les troupes du préteur romain. Cette résistance à l'union, inhérente à la culture sarde – ils s'étaient toujours battus entre tribus – fut peut-être le signe de leur faiblesse, puisqu'ils allaient, une nouvelle fois, assister, impuissants, à leur propre déchéance, ainsi qu'à l'écroulement de la vie d'avant... *Kalaris* fut rasée, les anciens dieux exilés, les temples anéantis et la population mise à la besogne bon gré mal gré. Le travail ne fut pas mince : l'amphithéâtre a laissé des ruines imposantes; mais Rome ne gagna le peuple sarde ni à ses

[*] Cagliari

idées ni à ses méthodes, malgré toutes les avances qu'elle lui prodigua.

Sur le plan culturel, les Carthaginois avaient laissé derrière eux une influence durable et les Romains se heurtèrent très vite à des révoltes, des insoumissions et des rebellions. *Barbaria* fut le terme dont Rome qualifia la Sardaigne profonde, car à ses yeux étaient barbares non seulement les Phéniciens de Carthage, mais encore les montagnards sardes résolus à défendre leurs coutumes, qui lançaient des razzias dans la plaine jusqu'à ce que l'armée romaine les repoussât. Le fait est que Rome ne put jamais soumettre l'île complètement. Le penchant de ce peuple de cavaliers pour l'indépendance d'esprit, leur ardeur guerrière, leur fierté démesurée, les rendaient rebelles à toute subordination et, comme conséquence, toute union, toute vie socialisée devenaient irréalisables. Des conflits incessants les opposaient aux agriculteurs sédentarisés qui exploitaient les terres romaines, l'ivresse de la colère les soulageant du sentiment de l'humiliation, de la différence.

Après la chute de l'empire romain, la Sardaigne subit des dominations plus ou moins brèves de Vandales, de Byzantins, et Cagliari mit longtemps à se relever. Assez longtemps pour voir à nouveau fondre sur elle, après l'an 711, les premières incursions arabes. Ce dont on préfère ne pas parler... C'est un passé enfoui dans la mémoire qu'on cache comme un secret de famille.

D'aucuns trouvèrent d'abord refuge dans la lagune de Santa Gilla, enclose par le marais, acculée contre la mer; donc, facile à défendre. D'autres s'enfuirent dans les collines pour échapper aux rapts qu'on nommait

razzias, tandis que, dans une ruée effrénée, les cavaliers sarrasins se lançaient sur la plaine, piétinant et saccageant les cultures avec le mépris des pillards pour les travaux de la terre. Mises à sac, les villes cessèrent d'être des centres d'échanges humains ou commerciaux pendant près de trois siècles. Tout lien avec Byzance fut coupé. Et la Sardaigne, délaissée, abandonnée de tous, fut alors contrainte à l'autarcie, retranchée dans une solitude absolue.

Devant cette dévastation, les Sardes se trouvaient dans la plus exaspérante impuissance. Interloqués par le désastre, leur détresse était extrême, d'autant plus que des pertes antérieures étaient ravivées. Combien de souffrances, d'injustices et d'humiliations un peuple pouvait-il supporter ? Dans cette privation radicale, il ne restait plus d'espoir, c'était un vide immense. L'île résonnait intérieurement comme un rien sans possibilités, comme un silence sans avenir, sans l'espérance même d'un avenir...

La *Barbagia* (du latin *barbaria*), bientôt investie, offrit une résistance plus opiniâtre. Force est pourtant de reconnaître que les « Maures » (Maure est devenu synonyme d'Arabe en raison de l'arabisation progressive de l'Afrique du Nord à partir de la conquête islamique) réussirent à ouvrir une brèche dans cette contrée réputée imprenable, car tout évoque là-bas les coutumes arabo-berbères. Dans la société barbaricine, la vaillance est la plus importante des valeurs morales et c'est toujours de la justice que se réclament les hommes, rebelles à toute discipline, pour justifier *l'abigeato* ou vol du bétail, héritage de la *bardana*, razzia des vaches et des biens d'autrui à l'aide des armes et de

la tuerie. Fiers et nobles, indépendants et braves, voilà ce qu'étaient les Maures – on disait aussi les barbares ou les sarrasins – au plus haut degré. Leur haine indomptable des règles, leur humeur belliqueuse, leur générosité envers les hôtes, leur amour de la poésie sont légendaires, ainsi que l'importance qu'ils attribuaient aux chevaux de pure race, aux cavalcades et au maniement des armes. Leur présence modifia certainement les mœurs des Sardes; à moins que les nouveaux conquérants n'eussent déjà eu quelque chose de commun avec cette aristocratie d'antan, héroïque au combat, qui ne connaissait pas d'autre loi que la sienne. Toutes les histoires de la *Barbagia* sont empreintes du code de courage, des devoirs de l'hospitalité, du sentiment de l'honneur, du souci de justice, de vengeance par le sang, de clan à clan, de famille à famille... qui aiguillonnaient également les Maures. Et pourtant les *Barbaricini* s'entêtent à dénier toute ressemblance. Cette période de probable cohabitation n'est plus que désignée, partout sur l'île, comme incursion sanglante, cruauté et carnage. Pourquoi ? On peut facilement penser qu'il fut utile à l'Eglise, dans la suite, de pouvoir montrer les Arabes du doigt, d'en faire des monstres, de les désigner comme l'esprit du malin menaçant le Tout-Puissant. Car si l'Eglise recruta volontiers les déesses-mères de la civilisation nuragique pour en faire des saintes, il est clair qu'il lui fallait aussi désigner les Arabes en repoussoir. Soit. Cela suffit-il pour autant à passer sous silence ou, pis encore, à oublier une époque qui demeure, encore aujourd'hui, largement inexplorée ?

Quand la victoire des Pisans et des Génois fut finalement remportée en 1015-1016 sur les vaisseaux de la flotte sarrasine, la Sardaigne était alors divisée en quatre royaumes autonomes appelés *giudicati,* constitués initialement sur la base d'une alliance défensive. Ce partage du pouvoir avait créé plus d'unité, dans un sentiment de fierté de la justice rétablie. Hélas ! les zizanies intestines, attisées par l'antagonisme séculaire entre Gênes et Pise, eurent tôt fait de rompre l'équilibre ! Les divisions fratricides et les règlements de comptes entre grandes familles finirent comme toujours par ruiner toute velléité de résistance.

Pise vaincue à son tour par les forces navales d'Aragon, la voie fut ainsi ouverte à la conquête espagnole, précipitant la Sardaigne dans la misère et l'effroi, la répétition du malheur. Quiconque s'attardait au château de *Callaris*, après le cri "*Foras los Sardes !*"*, était jeté du haut des remparts. Derechef privés de leurs droits, traités ni plus ni moins que des chiens, courbés sous le joug étranger, les habitants de Cagliari, trop faibles pour défendre leur ville, étaient de nouveau condamnés à n'être rien, à renier leur passé, à oublier ce qu'ils étaient et, comme chaque fois, ils cherchaient à échapper à la servitude en s'enfuyant dans les montagnes, désormais promues au rang de refuge contre toute invasion et calamité.

Réduits à commettre des larcins pour survivre, les plus fougueux d'entre eux eurent tôt fait de piller et de voler le bétail. Le banditisme se développa et les insurrections se succédèrent dans toutes les régions de l'île. Descendus des montagnes, des bandes de bergers ba-

* "Dehors les Sardes !"

layaient les plaines à cheval en quête d'un butin, tandis qu'à Cagliari, outre une affreuse famine, il y avaient les fièvres et la malaria. Certes, le *Giudicato d'Arborea* avait réussi à préserver son indépendance en s'alliant au clan Doria de Gênes, mais la Sardaigne était restée exsangue, rendue inculte à force de spoliations, comme l'était aussi sa population vaincue, effondrée, qui roulait dans l'abîme de la résignation et de la honte de soi.

Les longs siècles d'insécurité eurent un impact sur les caractéristiques du peuple sarde. Au milieu d'un monde à l'hostilité imprévisible, celui-ci devait adopter une attitude de repli et de retraite vers l'intérieur, et accomplir ses travaux tout seul. Les maisons, rigoureusement de pierre, étaient autant de miniforteresses, la vie une lutte sans pitié pour la survie. Dire "non" était la seule manière d'être, de résister, de ne pas accepter l'humiliation, jamais.

Tout au long des siècles qui suivirent, l'île connut une forte dépopulation à cause de la famine et des vagues successives d'épidémies de peste. C'est ainsi que les colons espagnols arrivèrent massivement de la péninsule ibérique et qu'au XVIème siècle, la ville d'Alghero fut entièrement repeuplée d'immigrants catalans, fidèles au trône d'Espagne. Blessure qui allait saigner pour longtemps, d'autant que des incursions rapides d'écumeurs de mer, soutenus par les Turcs, se multiplièrent de nouveau sur les côtes, mettant les riverains à rançon. Si la somme demandée n'était pas versée, il arrivait que les victimes fussent vendues sur les marchés d'esclaves d'Afrique du Nord. Les *Carlofortini* n'ont pas oublié l'affolement qui s'empara de la petite île dans la nuit du 2 au 3 septembre 1798, quand les cor-

saires débarquèrent sur le rivage. Le butin fut considérable : neuf cents personnes environ furent capturées et emmenées en esclavage. Et dans l'immense malheur qui accablait les îliens, il ne leur restait qu'à implorer la compassion de la *Madonna dello schiavo*, elle aurait sûrement pitié d'eux. Croyons, car la plupart des infortunés furent rendus à leur île cinq ans plus tard !

Au sommet des collines qui dominent le littoral de la Sardaigne, on voit encore les anciennes tours rondes de guet espagnoles, observatoires et postes de défense contre les sièges et les coups de main des pillards. Comment s'étonner de ce que les Sardes ne furent ni des marins ni de grands pêcheurs ? Ils apprirent à leurs dépens que Léviathan est toujours vivant dans la mer.

Même si les forces étrangères façonnèrent, inévitablement, la physionomie de l'île, il apparaît clairement que les Sardes ne veulent pas se reconnaître dans ce passé trop dur dont ils ont hérité. Ils préfèrent se bander les yeux, ne rien voir ni rien savoir. D'où un fort sentiment d'exil qui n'offre aucune promesse de Canaan.

6

La question, sans cesse reprise par les “autochtones” indépendantistes, est de revenir à soi, à une origine plus ancienne, toujours plus ancienne... Il s’agit de se défaire de tout ce qui n’est pas soi, d’être seulement soi, de s’éloigner d’une vie asservie à Léviathan. Naissance à soi qui n’est pas une promesse d’avenir mais le fruit d’un tourment mystérieux et insondable, d’un “retour en arrière” vers on ne sait quoi de vide et d’inquiétant... Or il n’y pas de futur vivant avec un passé mort. Un peu partout à Cagliari on trouve des seringues gorgées de sang. Le rêve d’une alliance qui unifierait ce qui fut partagé et réaliserait ainsi une véritable consanguinité, une fraternité retrouvée, n’est pas le moindre des attraits que l’héroïne offre à une jeunesse coupée de ses racines. C’est, somme toute, un retour au royaume le plus intérieur par le biais du *buco*[*], par l’épreuve du trou, froid, béant et noir de Trophonius.

Tout en Sardaigne semble profondément enfoui, obscur, porté par la religion catholique, la famille, un discours collectif. L’émergence de l’individu est lente et difficile. Toute revendication subjective est perçue comme une tendance au *protagonismo,* à une volonté de se démarquer, de faire scission, comme une altération de cet ensemble parfait. Je dirais même que la caracté-

[*] trou

ristique des jeunes Cagliaritains est le manque d'individualité. Ils ont tendance à se grouper, au gré des situations et des profits mutuels. Ainsi, au moment même où on croit qu'ils excellent dans l'amitié, on demeure tout pantois. Jeté au rebut. On m'a appris que l'amitié a besoin de sa distinction. Or, ici, il y a très peu de gens propres à pareil sentiment. Ils ont trop de compagnons pour avoir besoin d'amis. La solitude n'est pas ce qui les tourmente, la solitude qui sépare, celle qui permet de se voir tel que l'on n'est pas tout à fait et de sortir de soi pour connaître les diversités prodigieuses qu'il y a entre les natures humaines.

La seule réalité dans cette ville peureusement blottie derrière ses remparts, c'est l'apparence du rôle. Les jeunes filles, que l'on voit déambuler en grappes le long de la *via Garibaldi* à l'heure de la *passeggiata*, ne cherchent pas à imiter les figures des revues féminines pour séduire : bien plutôt elles se cachent derrière le masque uniforme de la mode. L'excessif du rouge à joues et à lèvres, le khôl qui cerne l'œil et aiguise le regard, sont autant de façons d'annuler la singularité du visage et relèvent souvent de la mascarade. Le *ormai siamo tutti uguali* que tous ont à la bouche, sert de carte de visite, vérifiant surtout qu'il existe bien un entraînement à se faire passer pour autrui et mettant par là même l'accent sur la similitude, au risque de confondre l'égalité avec l'uniformité. Dans cette lésion du sens de l'autonomie personnelle, il y a à la fois impossibilité d'affirmer la propre identité en tant que soi vis-à-vis de l'autre et impossibilité de l'affirmer en soi.

* * *

Hier, un collègue « continental » s'est perdu en divagations sans fin, alors que nous parlions de la Sardaigne. Île femelle, vierge sans désir, qu'il essaie en vain d'atteindre et qui ne cesse de lui échapper.

– Ce qui me fascine ici, disait-il, c'est tout ce qu'il y a dans l'île d'éternellement fuyant, évanescent et presque hostile. Cela même m'invite à sa poursuite et éveille en moi un désir furieux de possession et de domination.

Décidément, l'île sert de miroir à fantasmes. Ainsi prend-elle chez Paolo les couleurs de la femme étrangère qu'il a épousée et qui lui demeure impénétrable.

Tout le mystère de l'île est peut-être là : elle est et elle n'est pas, entre ce qui se masque et ce qui se dévoile. Sa puissance est d'être hors d'atteinte, sa nature étant de fuite. Paolo n'est pas le seul à projeter ses rêveries de défloration sur la Sardaigne. Tous ceux qui viennent d'ailleurs le savent. Le charme de cette terre âpre est fait de ce qui est caché sous sa robe de pierre.

On m'a parlé récemment d'une vierge à la beauté noire, dont l'origine est incertaine. Elle serait née au fond des grottes, dans le sein matriciel et mortuaire de la terre. La liaison est immémoriale dans l'imaginaire humain entre la mère et la mort, la mort et l'*amor*. Ainsi, sans le savoir, j'ai touché le sol d'une île où le substrat des anciennes religions matriarcales est resté très prégnant. Comment ne pas m'y abîmer ? La Sardaigne porte des idoles en elle; mi-aimantes mi-terribles, elles effraient toujours, à moins que jadis elles ne n'eussent été elles-mêmes effrayées, au point de rester plantées là, immobiles, pétrifiées dans la stupeur de l'horreur dont elles furent les témoins.

* * *

Le printemps venu, je retournai à Lunamatrona sans la présence d'un tiers et, cette fois, Carlo se fit une joie de me présenter à quelques villageois. Il m'introduisit dans ces maisons obscures où l'on descendait à la cuisine par un escalier étroit aux marches taillées dans la pierre. Le plafond était voûté comme celui d'une caverne, d'énormes jambons pendaient aux poutres noircies par la fumée et de grandes corbeilles en vannerie étaient fixées aux murs crépis à chaux et à sable. J'étais impressionnée par le silence tombal qui régnait en ces lieux et me rappelait les habitations troglodytes des *Matmata* berbères de la Tunisie. Les femmes me dévisageaient avec bienveillance dans une paix souterraine. Leurs têtes étaient entièrement coiffées d'un foulard, l'ovale de leurs visages éclairés par de grands yeux mauresques. Elles avancèrent une chaise basse, paillée, afin que je pusse m'asseoir dans une position accroupie mais confortable. Carlo me dit que ces femmes sortaient peu de chez elles, se désintéressant de ce qui se passait dans le monde extérieur. Dans cet abri absolu, le temps n'existait plus, car le jour et la nuit s'entremêlaient. Elles fuyaient la lumière au profit de l'univers clos de la cuisine qui retenait toute leur attention. Dans cette antre taillée dans le roc, sans ouverture directe sur le jour, elles travaillaient rigoureusement la pâte à nouilles et à pain, trahissant une volonté de puissance et de domination.

Telle était donc encore la condition des femmes dans cette région de la Marmilla à l'aspect insolite. Leur vision de la vie était réduite à une seule pièce, sombre,

où s'élaborait l'union de l'eau et de la terre, et où se préparait l'affrontement à la mort.

Il semble que, dans la conception de l'habitation, la maison symbolise toujours l'attitude et la position des hommes vis-à-vis des puissances souveraines. Plus l'on descendait dans la hiérarchie, plus l'on devait, dans la société sarde, courber la tête et s'accroupir sur soi-même. La dimension des portes et du mobilier trahissait la position sociale des familles. Il est de fait que la porte d'entrée de la propriété où vivait le maire était fort haute; les pièces étaient vastes et toutes éclairées de nombreuses fenêtres, les plafonds ornés de moulures; les meubles anciens et les verreries des lustres dénotaient l'aisance. Une baie de porte donnait sur un vaste jardin enclos de murs, où nous fûmes jovialement conviés à prendre le thé. Sous la tonnelle, l'air était doux, parfumé. La lumière des cieux, pénétrante. Le maître de maison nous fit asseoir, tandis que sa femme s'esquivait discrètement. En deux pas j'avais quitté le ventre de la terre pour passer de l'autre côté, du côté du pouvoir, ouvert au soleil irradiant.

Le maire aimait prendre le frais dans son jardin, où l'ombre était claire. La conversation se déroulait en *campidanese*, langue du Campidano. Faute de la comprendre, je me laissais bercer par le son des voix graves. La "sarditude" battait son plein, réactivant les cultures locales en sommeil. Il fallait recueillir le message de la tradition avant que celle-ci ne disparût. D'autant plus que l'atteinte inconsidérée portée à la langue sarde avait frappé toute l'île. Or la langue est l'âme d'une culture, d'un pays, aussi petit soit-il. Une société se désagrège quand elle l'abandonne. Je com-

prends que les Sardes tiennent à la conserver comme gage de leur identité, de leur intégrité. Mais est-ce vraiment là, dans cette langue du quotidien, porteuse d'intimité – et, à ce titre, reléguée brutalement en coulisse, comme le sont les femmes silencieuses que j'ai vues au fond de ces cuisines-matrices, ensevelies à l'intérieur d'elles-mêmes, – que se trouve l'avenir de la Sardaigne ? Si naître peut constituer une fracture, car il faut pour ce faire quitter le ventre maternel, celle-ci devrait être réparée par le fait même de se trouver vivant dans le monde.

– Avec les produits de la terre et de la mer, nous pourrions vivre en complète autarcie ! fanfaronnent les indépendantistes. On n'a pas besoin des autres pour satisfaire à nos besoins, me chantent-ils, campés dans leur illusion de faire revenir l'horloge de l'Histoire à la patrie originelle d'avant les invasions. Il est d'ailleurs remarquable que la civilisation nuragique de la protohistoire ait prêté à la pierre la même valeur symbolique qu'à la terre. Je dirais même qu'il existe entre l'âme sarde et la pierre un rapport étroit. De toute façon, à les en croire, les premiers habitants, dont l'origine et la fin demeurent inconnues, sont nés de la pierre; ils ne sont pas venus d'ailleurs...

Comme par hasard, l'homme naissant de la pierre se retrouve également dans les vieilles traditions sémites. Et les figurines dédiées au culte des déesses de l'amour et de la fécondité offrent de fortes ressemblances avec celles de l'Anatolie ou du Proche-Orient. Ce qui va de soi, c'est que les hommes qui régnèrent sur l'île au début du néolithique ne sont pas sortis de rien. Pourquoi alors ce refus de probables ascendances maritimes qui

leur permettraient de retrouver tout l'onirisme de la nacelle, du voyage, d'une traversée accomplie, soit par les vivants, soit par les morts ? De toute manière, de nouveaux peuples ne cesseront de fouler la Sardaigne, avec toutes leurs possibilités d'innovation et de conflit. Il y a encore de nombreuses traces de leur passage, là des dolmens, des pierres levées, des cercles de pierre ou des rangées de menhirs, des statues mégalithiques comparables à celles du Midi de la France.

De tous les temps, les îles ont attiré les hommes, qui les associaient à une sorte de paradis perdu ou de cité idéale. Mais l'originalité des Sardes tient à l'idée qu'ils présidèrent eux-mêmes à l'âge d'or avec les générations de bronze. C'est que les *nuraghi* (du mot sarde *nurage* qu'on rattache aux racines hébraïques *nour* "lumière" et *hag* "toit") fascinent indéniablement par leur mystère. La question demeure toujours ouverte de savoir si ces techniques de construction, qui supposaient une organisation sociale hiérarchisée et un niveau technique avancé – l'élévation des tours nécessitait qu'on hissât de colossaux blocs de pierre – furent importées ou développées sur place. Quelle que soit la vérité, c'est dans le souvenir de cette civilisation, singulièrement évoluée, qu'émerge l'obsession des origines, la quête aveugle de l'identité sarde. Comme s'il fallait gommer les réalités crues, amères du passé colonial, perçu comme un énorme trou dans la continuité du temps.

On sent bien qu'il y a là de la révolte : la révolte d'un peuple sacrifié à des intérêts qui n'étaient pas les siens, à des puissants qui le méprisaient ou, qui pis est, l'ignoraient. Mais le passé inscrit au fond d'un peuple

ne s'oublie pas impunément; il continue de le tourmenter sous toutes formes de malédictions sans compter, en sus, les imprécations des *janas*, des génies, des spectres, des sorcières infernales, dont l'âme rôde inapaisée dans les campagnes, à l'image de ces incendies criminels qui réduisent à rien l'espérance de la fertilité. Invoquer l'immuabilité de cette ancienne culture de pierre, c'est nier la longue histoire des dominations étrangères, mais aussi des interactions entre les populations, des mondes mêlés. L'Orient est là, mais sa présence est impalpable, absente de la mémoire collective. En dehors de ce qui est exposé dans les musées, les traces laissées par les Phéniciens sont peu visibles, puisque les Romains détruisirent pratiquement tout. Où que j'aille, je sens un climat oppressant d'absence au monde, de paranoïa. Paranoïa de gens qui, de tout temps, furent poussés malgré eux vers une absolue marginalité, n'ayant de choix que la défense et la fuite.

* * *

Suspendue à un monde aboli depuis des millénaires et dont il ne subsiste que des ruines, la Sardaigne apparut longtemps au voyageur comme une île première, « hors du temps » pour D.H. Lawrence, ou « qui n'avait jamais connu d'autre âge que celui du début » pour Dominique Fernandez. Il est vrai que, pour grande que soit la Sardaigne, elle renvoie à la solitude de l'enfance, au temps de l'irresponsabilité favorisant une vie calme et insouciante. Partout on voit des jeunes gens vaguer à travers les rues ou bien assis toute la journée sur un banc, à rien faire. « Sans appui, pas de travail » vous disent-ils d'un air désabusé. La plupart d'entre eux se

plaignent de l'île qui leur apparaît comme une prison. Ils la trouvent ennuyeuse à crever, mais ils ne réussissent pas à s'en détacher. Malgré leurs doléances perpétuelles, on sent bien qu'ils n'ont pas envie de la quitter pour aller voir ailleurs. A l'incroyable inertie de ces garçons s'ajoute une idée de fatalité, la menace constamment présente d'un mauvais sort, voire le sentiment d'être les victimes de volontés étrangères, si souvent éprouvé en Sardaigne. De l'antiquité païenne, ils ont conservé la peur des fantômes, l'épouvante des choses de la nuit et de la mort, qu'ils conjurent en faisant les cornes du diable avec deux doigts, l'index et l'auriculaire. Partout est tapie la crainte d'être floué, de dépendre du bon vouloir des autres sans que leur propre voix puisse se faire entendre. Le vertige de n'être rien est alors tout ce qui leur reste à vivre. Ils vivent dans l'instant présent, sans mémoire et sans avenir. Privés de l'histoire qui précède leur naissance, ils flottent à la dérive comme des barques dont les amarres sont rompues, ils mènent une existence faite de déambulations nocturnes et veulent vivre sans contrainte, s'étourdir. Ils ne veulent plus émigrer, car travailler ailleurs, c'est toujours dépendre, être esclave des autres. Refusant tout choix et tout engagement définitif. De toute manière, ils ne mouraient pas de faim. L'aide de la famille était un fait. Pourquoi se soucier de l'avenir ?

* * *

Au commencement, il y eut donc les Nuraghiens, race des géants mis au monde par la terre, paradis des élus, cordon ombilical jamais tranché. Et la modernité

n'avait pas eu raison de ce fantasme totalisant, de cette automythification qui les aidait à se forger une identité conforme à ce qu'ils eussent voulu être : un peuple vaillant, résistant, héroïque au combat, ne dépendant de rien ni de personne et trouvant ses lois en lui-même. Sera donc rejeté, à toute force, ce qui empêche d'atteindre cet état idéal, autarcique, totalement gratifiant. C'est tout ce qu'ils ont découvert pour se rapprocher d'eux-mêmes. Seule issue, seule parade à l'anéantissement.

7

Je suis née de la mixité. A l'époque, quelqu'un dont la mère était italienne et le père français ne pouvait pas se dire italo-français, c'était mal accepté. Moi, je le criais sur tous les toits. Dès mon plus jeune âge, j'ai su d'instinct que j'étais d'ailleurs, d'un autre lieu. Sans avoir lu Rimbaud, j'avais le sentiment que « Je est un autre », qu'il me fallait partir loin de la France, franchir la frontière, pour devenir moi-même. De ses aïeux, ma mère ne savait à peu près rien sinon qu'ils avaient fait leur nid à Solagna, en Vénétie, dans les années 80 du XVème siècle. Je ne sais trop sur quoi s'appuyait maman quand elle prétendait qu'ils étaient arrivés de Roumanie. Todesco, c'était son nom de jeune fille, mais c'était aussi celui que l'on donnait alors aux nombreux immigrés « tudesques » de la Valsugana et de l'Altopiano d'Asiago, reconnus depuis le début du siècle comme appartenant au corps des charpentiers et artisans fustiers. Néanmoins, l'ascendance de la lignée des dits *Teutonici* (« Teutons », en français) ou *Todeschi* demeure obscure. Car Todeschi c'était également le nom que l'on donnait à certaines familles judéo-allemandes qui avaient dû fuir le Saint Empire romain germanique au XIIème siècle pour échapper aux massacres perpétrés par les chrétiens. Curieusement, la présence des premiers « tudesques » sur l'*Altopiano dei sette comuni* et dans le *Valbrenta*, remonte à cette période noire de l'Histoire.

A Solagna, on attribue à un moine de l'ordre de Cluny le mérite d'avoir accueilli ces populations laborieuses de langue allemande à l'abbaye *Santa Croce di Campese*, près de Bassano del Grappa. Mais ce que l'on ne dit pas, c'est que, cette année-là (1146), nombre de familles juives quittèrent la Germanie pour l'Italie du Nord afin de se sauver de la boucherie. Avec la bénédiction de l'abbé de Cluny qui, au lieu de donner le signal du massacre comme ses prédécesseurs en 1096, décida purement et simplement de les expulser, après avoir étendu sur eux, bien entendu à prix d'or..., sa « vénérable » protection.

Dans cette contrée forestière, la vie était très dure, et le poids de l'Eglise écrasant. C'est pourtant là que les Todesco s'implantèrent, laissant derrière eux un pays auxquels s'attachaient trop de mauvais souvenirs. Les malheureux furent pour longtemps réduits aux rudes métiers de *carbonai* (spécialistes de fabrication de charbon de bois) et de *boscaioli* (ceux qui exploitaient les bois) que les agriculteurs des lieux ne savaient point exercer. Si les nouveaux venus prononçaient l'italien avec un fort accent tudesque et persistaient à se marier entre eux, ils ne s'adaptèrent pas moins rapidement aux conditions de vie de leur nouveau milieu. Malheureusement, comme leur existence avait été bâtie sur un lourd non-dit, ils eurent tôt fait d'oublier leurs origines.

* * *

Lorsque mes grands-parents fuyèrent l'Italie avec leurs trois enfants, Mussolini avait pris le pouvoir depuis neuf ans. Pour comprendre le mystère des pas-

sions qui gouvernent ma vie, il me faudrait lever le rideau sur toute une dramaturgie familiale, remonter jusqu'à mes ancêtres. Mon mausolée intérieur abrite une foule de trépassés, de fantômes, qui me hantent depuis toujours : l'arrière-grand-père Todesco, jeté du haut du pont de Bassano par les fascistes; l'arrière-grand-père Cavalli en fuite vers l'Allemagne pour échapper à la prison, puis porté disparu. Comme tous les siens, mon grand-père Francesco, fils de Francesco (du latin *franciscus*, « français »), était antifasciste, mais plutôt que de finir assassiné, il avait vendu ses biens et choisi la voie de l'exil, découvrant rapidement que la France, le pays tant rêvé de la liberté et des droits de l'homme, avait pour règle de séparer, de discriminer et d'exclure. Outre l'hostilité ambiante, mes aïeuls n'eurent pas la chance de leur côté. Très vite, ma grand-mère fut emportée par une pneumonie. Elle avait vingt-neuf ans. Maman disait que c'était à cause de son père, qu'il l'avait fait mourir avec ses plantes médicinales au lieu de recourir à un médecin. Puis, elle ajoutait dans un soupir résigné : « Elle est morte de chagrin ». A partir de là, la vie devint très dure. Prise en haine par la nouvelle femme de son père, venue de Solagna, maman se vit imposer les besognes les plus lourdes. Elle entrait dans sa dixième année. Aucun sentiment, aucune chaleur n'agrémentait son univers quotidien. Elle était seule, sans aucun soutien. Mais il y avait sa résistance à accepter les coups, les mauvais traitements, les privations infligées à ses cadets. Résistance qui allait d'une part avec le désir farouche de défendre sa propre intégrité et, d'autre part, avec l'exigence d'une révolte contre l'iniquité et la fatalité.

Du coup, elle n'était pas restée dans le désastre que le remariage de son père avait fait naître. Sa fuite même de la maison paternelle dérivait de son refus à se soumettre au malheur. Et c'est parce que la « protection de l'enfance », au-delà de ses défauts et de ses insuffisances, lui permit de se faire entendre, que la vie put continuer... Jusqu'à ce que la guerre jetât son optimisme à bas.

En Septembre 1939, mon grand-père avait vainement tenté de s'engager dans l'armée française. Evidemment, les hommes de Corcelles-les-Serrigny détestaient ce *Rital* qui croyait appartenir à la même communauté parce qu'il avait opté pour la France. La guerre contre l'Allemagne et son alliée, l'Italie, réactivait le racisme rampant au fond des êtres. L'envie – due à ce que mon grand-père réussissait à s'en sortir, à nourrir une femme et sept enfants, à force d'un labeur acharné, – se transformait lentement en ressentiment, en haine implacable. Le travail était toute la vie du « père Todesco »; elle était cette dignité qui donne à l'immigré, au réfugié, la force de se tenir la tête haute, de reconstruire sa fortune. Toujours en attente d'une reconnaissance irréalisable puisque méprisée. L'expérience de mon grand-père montre bien que l'assimilation ne produit pas toujours les effets escomptés. Quatre ans plus tard, il mourut poignardé, frappé au dos dans la forêt par trois hommes du village voisin, alors qu'il rentrait du travail. Pour tout dire : *Homo homini lupus*. Promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n'y est pas...

Toute cette série impressionnante de deuils continue à me poursuivre et légitime, en quelque sorte,

l'épreuve toujours renouvelée de l'étranger. Force est de reconnaître que seul compte pour moi ce que Segalen a nommé un « exotisme radical : la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ». Qu'être, c'est devenir. Et que l'exil volontaire, aussi bien que les paroles entendues par Abraham : « Va vers toi-même hors de ton pays, de ton lieu natal, de ta parenté, de ta maison », signifie pour moi l'impossibilité de me fixer. J'ai donc bâti mon existence sur l'idée du cheminement. Cheminement qui ne connaît ni arrêt ni frontière... Comme si la vraie vie était toujours ailleurs, lointaine et étrangère.

* * *

Ce fut par amitié pour un homme et une femme de Cagliari, rencontrés par hasard, que S. et moi embarquâmes à Tunis pour la Sardaigne. Ils nous avaient conté que leur île ressemblait fort à la Tunisie. La beauté des corps bistres et fiers, les immenses plages de sable blanc et fin, l'eau si bleue qu'elle se confondait avec le ciel, les palmiers-nains, les oliviers sauvages, les figuiers, les genêts épineux, la côte dévorée de soleil, tout évoquait là-bas la Sardaigne chère à leur cœur. Son nom déjà faisait rêver : *Sardegna*. Il inspirait la transparence laiteuse de la sardoine, la fixité de la pierre, la sublime présence de la mer. L'idée d'une terre inconnue, suspendue entre l'Afrique et l'Europe, nous avait alléchés. Nous ne pouvions nous résoudre à quitter la Méditerranée : une vie faite de lenteur et de silence, de douceur et d'harmonie. Non seulement il ne pouvait rien nous arriver de plus heureux en croisant le chemin des deux Sardes, mais il ne pouvait rien nous

arriver de plus important. L'amitié voyageuse aussi a ses coups de foudre. La femme, la quarantaine, était un être à part, sans aucun doute; hors du commun, reine d'elle-même dans sa robe vert émeraude, soufflée par le vent. Il y avait en elle quelque chose d'ombrageux, d'attirant, et j'imaginais l'île d'où elle venait un peu à son image : âpre et insaisissable.

Pendant la période du ramadan, nous voyageâmes ensemble dans le plus grand dénuement, dormant sur une plage ou à même le sol chez l'habitant, sur une natte rugueuse; mais aussi dans cette sorte de jouissance que provoque le jeûne. En route, nous nous nourrissions essentiellement de pain, de harissa et de ce petit-lait aigrelet dont je raffolais. Et nos hôtes, nous voyant maigres et évanescents, semblaient décidés à nous nourrir à suffisance. Les Tunisiens étaient très hospitaliers. La pauvreté n'effaçait jamais une profondeur spirituelle que je ne me lassais pas de découvrir auprès des personnes les plus humbles. Chaque aurore, l'appel du *muezzin* retentissait du haut du svelte minaret pour inviter les fidèles à la prière. A l'écoute de cette voix, riches et pauvres semblaient partager le même abandon à la puissance d'Allah. Dans les maisons nues entourées de murs blanchis à la chaux, c'était l'idée d'un certain recueillement qui me frappait dans la petite île de Kerkennah. Loin du bruit de la rue, elles suggéraient une vie entièrement consacrée au monde intérieur, au temps inexistant. Plutôt du côté de l'éternité...

Après quoi, fatigués d'errer pendant des journées entières sous un soleil de plomb entre oasis et désert, villes et montagnes, à la merci des galopins qui nous

jetaient des cailloux ou nous harcelaient dans les souks parce mon teint foncé et ma djellaba noire me faisaient prendre pour une Algérienne flanquée d'un infidèle, S. et moi avions quitté la Tunisie avec la grande joie des départs. S'embarquer ! Gagner le large ! Se fier de nouveau à l'inattendu ! Sur la Sardaigne, nous ne savions rien si ce n'était sa beauté sauvage, naturelle. Ainsi la découverte de cette île inconnue, à la fin de l'été 1979, fut-elle une véritable révélation.

* * *

Les dauphins devançaient le bateau, faisant des sauts prodigieux, tandis qu'accoudée sur la passerelle, je voyais apparaître Cagliari dans un océan de lumière. L'envoûtement fut immédiat. Le ciel infiniment bleu plongeait dans la mer et absorbait ce qu'il embrassait : une cité de pierre qui se soustrayait au regard tout en exhibant sa nudité. Une cité comme absente à elle-même. Si pure, si enclose dans ses bastions que le temps paraissait en suspens. Quand nous descendîmes du bateau, Cagliari me parut tout de suite familière avec ses façades rose ardent et rouge *pompeiano*, décrépies et lézardées, sa chaleur lourde, étouffante. Jamais une ville ne fut à la fois si proche et si loin de moi-même.

Loin du continent, l'île semblait appartenir davantage à la mer qu'à la terre. Elle était comme un embryon flottant hors le temps. Sans dualité. Et sur son littoral, face à l'Afrique, se dressait la silhouette rocailleuse de la vieille cité, impassible et hautaine dans sa splendeur déshumanisée. De quoi dois-je me souvenir ? De moi-même, de celle que j'étais alors ? De l'enfant que je fus

jadis ? Je ne recherchais pas l'idylle en m'exilant volontairement en Sardaigne deux ans plus tard, connaissant déjà les aspects cruels de Cagliari, son marché de la drogue et le désœuvrement. J'avais tout simplement envie de mener une existence précaire et vagabonde, de goûter à autre chose. L'essentiel étant que cette expérience débouchât sur un renouvellement de la vie et de l'amour.

8

Je n'avais pas quitté l'île depuis neuf mois, quand je décidai d'accompagner S. à Cologne. Sa présence réconfortante me faisait prendre conscience de la solitude de mes nuits, où se mêlaient les idées noires dès qu'il s'éloignait pour longtemps. Tout effort pour atteindre le bonheur dans une île qui se tenait à l'écart du monde m'en éloignait au lieu de m'en rapprocher. Mon instabilité, mon désemparement, mon effort désespéré pour vivre en insularité, m'enfermaient dans l'égotisme. Et souvent je me laissais aller à des pleurs. En fait, je n'étais plus que le déchirement entre des aspirations contraires; entre mon besoin d'île et d'exîle. Au désir de pouvoir vivre à la fois immergée dans la société sarde et retranchée en moi-même se conjuguaient sans cesse le désir de vivre en osmose avec S. et la peur du couple, qui diluait l'individualité. Dans notre vie, il n'y avait pas de place pour un enfant : il nous eût obligé à nous fixer, à nous établir. Il y avait les amis de France et d'Allemagne, témoins d'une forme d'existence marginale, vouée à la disparition. Désormais, la plupart des communautés se défaisaient à Cologne et, si elles se refaisaient, c'était sous l'égide de Bhagwan, mystique indien de renom, qui prédisait l'éclatement des civilisations sclérosées.

"Il faut vivre dans l'instant, *im Hier und Jetzt,* ici et maintenant", répètent ses adeptes inlassablement.

Pas de souvenirs, pas de projet. Et tout le monde de ne faire plus qu'Un ! Le soi de se dissoudre pour faire place au grand Soi. Ce qui se joue dans ce désir de retour à l'Unité, duquel aucune personnalité ne doit émerger, est une tendance à la réduction de toute altérité, de toute différence, à l'abolition de toute spécificité. Une vie sur les marges qui tient dans le cercle de l'ego et n'est pas sans rapport avec le désir de ressemblance qui habite les jeunes Cagliaritains. A la promotion de l'individualisme de jouissance s'oppose la soumission aux identifications façonnées par l'air du temps, qui voudraient fonder un "nous" communautaire, assurant liberté et bonheur à chacun. Surtout, ils m'agacent avec leur manie de se poser comme s'ils étaient le centre du monde. Et cela n'est pas seulement vrai pour les insulaires. De toute façon, rien n'est plus contraire aux règles des nouveaux mouvements de la contre-culture allemande, où on se veut libre à la fois de préjugés sociaux et surtout sexuels, cultivant l'image d'une Allemagne pacifique et joyeuse, usant à qui mieux mieux de la tournure *Friede, Freude, Eierkuchen* (« paix, joie, gâteau à l'œuf »), que de comprendre, sinon d'accepter ce qui ne leur ressemble point... A la vérité, ils n'en ont rien à faire des autres ! (Entendu dans le sens large de « ce qui n'est pas soi »). Et puis j'étais lasse des affrontements entre hôtes allemands et sardes qui se côtoyaient à la maison; affrontements qui naissaient de ce point commun : vouloir l'autre comme soi ou bien le déclarer radicalement autre, c'est-à-dire sans intérêt aucun; deux versants d'une même force cohésive, relevant tout simplement de l'intolérance.

Qu'il y ait eu de l'utopie dans la vie en communauté comme dans la geste hippie, nul doute, et Bhagwan n'a fait qu'Un, d'emblée, avec un monde naissant qui tentait d'uniformiser les consciences. La pensée du collectif dérive dans d'obscures conteneurs où fermentent l'orgasme et la libération sexuelle. Les *sannyâsins* aspirent à un don total d'eux-mêmes, voulant assumer jusqu'au bout la mort de leur ego. Vivre la mort de leur moi, devenir un instrument dans les mains de Bhagwan qui fait mourir et qui fait naître. Passage de génération, qui exige du neuf, et dont le comportement se réduit désormais à deux uniques attitudes : le stérile culte de soi et le consumérisme à tous niveaux.

Plus je pensais à tout cela, moins je m'y retrouvais. Comment démêler l'écheveau de mes incertitudes ? Je me voulais sans appartenance, apatride, marginale, mais je m'accrochais à ce passé, à ce style de vie communautaire qui était une partie de moi-même et que je trouvais en Sardaigne si pesant. Chaque fois que des visiteurs arrivaient de Cologne, je m'enquérais de mon jeune ami, Arne. Ses lettres me manquaient. En regard de cette correspondance des sentiments, la superficialité des jeunes gens qui m'entouraient depuis mon arrivée à Cagliari paraissait toujours accablante. Non pas qu'ils ne fussent toujours prêts à s'aider les uns les autres. Ils avaient l'amour du partage et de la convivialité; mais on trouvait souvent dans cette grande disponibilité un arrière-goût de troc et de profit mutuel qui refroidissait vite l'enthousiasme.

Arne était mon cadet de huit ans. Un seul point nous rassemblait : le refus de la vie ordinaire. Fan inconditionnel de Frank Zappa et de Patti Smith, le rock bali-

sait son quotidien, le rock comme inépuisable source de révolte, révolte contre la famille et le monde adulte, contre la société et le matérialisme insidieux. Les amis m'assuraient qu'il n'avait pas changé. Il était toujours aussi beau avec ses cheveux blonds épars sur les épaules. La liberté demeurait son grand principe de vie. Il ne s'était pas inscrit à la fac comme tous ses camarades de lycée; il avait repris la guitare et chantait dans un groupe. Mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur. Au cours des dernières années, les goûts avaient changé, les idées aussi. J'avais vu des gauchistes se transformer du tout au tout, parce qu'il fallait savoir en finir avec Mai 68 et passer à autre chose. Et Arne était si fragile... Il y avait une inquiétude en lui, un désespoir latent et ontologique, accompagné d'une pulsion suicidaire, que la musique ne pouvait éteindre. J'avais peine à m'accommoder du déferlement de la Bhagwanmanie sur l'Allemagne. Dans le *Stadtgarten,* où Arne m'avait donné rendez-vous, les *sannyâsins* étaient là, en grand nombre, à lézarder au soleil. Irrésistiblement, je me dirigeai vers le son des tambours africains qui résonnaient à travers le grand parc. A ma vue, un pâle sourire éclaira les yeux bleus ombrés de longs cils roux, tandis que mon cœur se serrait de voir de rouge vêtu l'ami tant attendu, la *mala* de Bhagwan suspendue au cou par un chapelet de perles en bois. Il s'était fait *sannyas* ! Bien résolu à faire partie de cette communauté béate, destinée à accueillir tous les désenchantés de la vague utopique.

– Je suis toujours Arne, dit-il doucement. J'ai même gardé mon nom.

Certains changeaient de nom. Lui, demeurait égal à lui-même avec son long corps subtil, son fulgurant visage d'ange. Il était toujours beau, mais d'une manière plus impersonnelle. Ses cheveux étaient coupés courts, disposés autour de la tête comme des rayons solaires, ce qui faisait paraître plus chétives ses épaules légèrement voûtées.

– J'ai pleuré à fendre l'âme quand ils m'ont coupé les cheveux, mais les *sannyâsins* m'ont fait comprendre que la quête de sens et de soi, celle que leur enseigne Bhagwan Shree Rajneesh, ne peut naître que d'une expérience vraie dans une société étouffée par le bien-être et l'uniformité. Mes cheveux longs me divisaient des autres...

– Mais Arne, m'écriai-je, cette *mala* aussi te sépare des autres !

J'étais consternée. La coupe de sa magnifique chevelure correspondait non seulement à un sacrifice, à une initiation, mais aussi à une reddition : c'était le renoncement aux prérogatives dont il se targuait, finalement à sa propre personnalité, à tout ce qui avait fait l'individualité de son être pensant. Je ne pouvais pas reculer devant l'évidence : c'était bien l'annulation et le rapt de l'individu dont il s'agissait. En France, lorsque les hommes eurent commencé à se couper les cheveux, seuls les rois et les princes conservaient le privilège des cheveux longs, en signe de pouvoir. Naturellement, Bhagwan était barbu, chevelu. Il était le prophète d'un monde désolé, un mirage dans le désert, qui faisait passer la soif et la faim à quiconque l'approchait, comme une oasis. Il s'agissait de faire place à l'amour dans la vie en mettant l'accent sur le

tantrisme, une mystique de l'érotisme qui revêtait le masque de l'amour libre pour mieux pénétrer dans les pays d'Occident. Je me sentais incapable de faire quoi que ce fût pour empêcher l'irrémédiable. La vérité s'imposait en bloc à ma conscience. Brutale. Arne se laissait glisser lui aussi dans le grand courant... Il n'avait plus foi dans l'avenir. Et Bhagwan, c'était mieux que rien du tout. Ce ne fut qu'un éclair, mais à ce moment là, je vis au fond de mon jeune ami l'ouvrage du néant : une sorte d'abdication où je lisais la mort. Et tout était noué dans cette tristesse inexplicable qui émanait de son être, mon angoisse de le perdre, et le sentiment de la fin de tout.

Cet été-là, je ne l'ai pas revu. Toutes les batailles durement menées en Allemagne pendant les années soixante-dix perdaient leur sens dans une société qui fuyait, se délitait. Une société sans but, une société qui évitait les vraies questions. Maintenant, les grandes idées étaient mortes, vidées de leur substance, et les minorités culturelles de tous genres ne savaient plus trop bien à quelle aliénation se vouer. Plus qu'un désir de changement, mon exil volontaire en Sardaigne exprimait un désenchantement, une fuite loin des aventures communautaristes allemandes en quête d'un père tout-puissant. Partance que je voulais sans retour et qui m'avait emportée dans un trajet redoutable, où une erreur entraînait une autre erreur. J'avais beau faire, les inquiétudes, les nostalgies étaient là, elles étaient partout, en chacun de nous. Dans l'infinie étendue bleutée de la mer, je voyais ma vérité nue. J'étais attirée par la Sardaigne comme d'autres étaient attirés par Bhagwan, se hâtant à leur mort. La vie dans

l'île, avec d'un côté l'intimité protégée, l'acceptation à l'intérieur du groupe, et de l'autre la sensation d'isolement, d'enfermement, interdisait toute délivrance. Dans cette quête, je ne savais pas ce que je cherchais, qui j'étais ni ce que je voulais. Je tournais en rond comme un âne tourne sa meule. Il était inutile de me donner du mal pour savoir ce qui se cachait derrière les murs de cette ville : probablement, il n'y avait rien que le vide.

Deuxième année

« Nous ne nous sentons séparés des autres que parce que nous sommes séparés de nous. »

(Alquié, le désir d'éternité)

9

Le jour du Quinze Août, je repris le bateau avec S. pour Cagliari. A chacune de nos traversées estivales, nous nous plaisions à observer les passagers qui s'adonnaient au jeu de la séduction. En compagnie des hommes sardes, les touristes allemandes se métamorphosaient. Elles avaient avec eux des coquetteries inhabituelles auxquelles ceux-ci répondaient par un empressement à la fois fébrile et réservé. Car rien n'eût été plus contraire à leur "sardité" que de se départir de ce regard fixe et goulu de prédateurs. A la fin nous nous étions endormis sur le pont, du côté de l'eau qui clapotait doucement. La mer était là, autour de nous. Elle nous enveloppait, puissante, envoyant au-dessus d'elle des vapeurs. Cette nuit là, je fis un rêve étrange. La ville bastillée de Cagliari, au sommet de la colline, était enfin libre, triomphante. Revêtue de pourpre et de rose ardent, elle éclatait en cris de joie, tandis que dans ses entrailles humides se terraient des enfants anémiques, des vieillards à la mine fatiguée. J'entendais la foule chanter et danser au son des *launeddas,* sans réussir à la rejoindre. Quand Arne s'en vint doucement, susurrant à voix basse : « Viens que je te montre la ville d'en bas, *la Marina*, *Villanova*, *Stampace*. Elle est réelle, elle est vivante, plurielle, composite. Elle a un cœur de chair ! » Je m'étais éveillée en sursaut. La lumière succédait lentement aux ténèbres. Le bateau glissait sur les vagues. Je revoyais les de-

meures-matrices de Lunamatrona, les antres suintantes du *Castello* où les gens menaient une existence semi-larvaire, à l'abri de la lumière. Je me souvenais soudain de la très vieille femme de Seui, assise au coin du feu, en train de manger lentement, le nez fourré dans son écuelle, alors que je partageais la table de ses "patrons". « Une simple domestique » s'étaient-ils excusés mezza-voce. Autrement dit, pas moins d'une bête de somme qui vivait auprès d'eux pour faire des corvées, et sans toucher aucun salaire. Elle avait consacré toute sa vie à cette famille de notables qui l'estimait bienheureuse, à cause de sa pauvreté, d'habiter sous leur toit... A l'intérieur de cette sorte de cuisine souterraine elle était, depuis son enfance, tenue dans l'ombre et dans l'ignorance du monde. Elle avait renoncé à tout, elle ne s'était jamais mariée, elle n'avait pas de foyer, pas de joie. Aucune fenêtre pour l'espoir. Rien qu'une pauvre vie de servitude...

A Cagliari, les rues étaient désertes. La vie paraissait endormie. Une chaleur africaine pénétrait le silence de l'après-midi. La lumière avait quelque chose d'écrasant, de minéral. Nous nous sentions en état de vacance. Privés de logis, nous attendîmes avec impatience l'ouverture des magasins pour acheter une tente. En attendant de récupérer l'appartement de la *via Flavio Gioia*, voyager dans l'île jusqu'à l'automne résolvait le problème du logement. Cette fois-ci, nous étions en possession d'une vieille Mercedes, destinée à voiturer les copains sans moyen de locomotion. Nous réapprendrions à regarder, à partager le rêve d'une vie nomade, dans laquelle les objets n'existaient pas, délivrés de nous-mêmes. Quel enchantement de rouler

vers Carloforte le long du littoral qui exhalait la douceur de vivre ! Le goût des figues de Barbarie, aussi rugueuses que savoureuses, faisait la joie de nos haltes. S. se divertissait à les cueillir à l'aide de la tige d'une canne de roseaux, dont le bout fendu en quatre servait de pince. L'eau étant aussi rare que le soleil écrasant, c'était tout naturel que le sol produisît des végétaux sobres comme les figuiers, les cactus et les oliviers sauvages. Je me sentais décidément plus à l'aise en Sardaigne qu'en Allemagne, loin des vertes forêts de sapins que j'abhorrais. Les maquis de lentisques et de myrtes roussis par le soleil, les genêts épineux, me ravissaient. L'île se défendait en s'armant de fortes épines et causait de la douleur à qui s'avisait de l'approcher. Intacte, elle se passait de l'homme qui lui, au contraire, restait ancré dans un lien originel à la terre.

Un peu en retrait sur la mer, Calasetta ressemblait à une ville tunisienne des côtes basses avec ses maisons toutes blanches à un étage, couleur de plâtre. Une petite ville unique en ces lieux, d'un charme singulier. Sans prétention. Une sorte d'allégresse se leva en moi à la vue du ferry, amarré près du môle encombré de touristes, sacs au dos. Quitter une île pour une autre île de petite dimension... quelle étrangeté ! Plus encore si l'on considère que les habitants de San Pietro descendent des anciens pêcheurs de corail ligures amenés au XVIème siècle jusqu'à l'île de Tabarka, en Tunisie, pour des raisons qui me demeurent encore obscures. Transférés en 1738 dans l'île de San Pietro sur l'ordre du roi de Savoie Charles-Emmanuel III, ils acquirent au cours du temps les caractères d'une ethnie homogène, étroi-

tement centrée sur elle-même. Nul doute pourtant que ces anciens Ligures aient subi l'influence du mode de vie tunisien. Le *casca*, qui n'est autre qu'une variante du couscous et une des spécialités de l'île, en témoigne. Il en va de même pour *la matanza*, la pêcherie de thon, qui se perpétue en ces lieux.

Après une traversée sans surprise, la ville portuaire de Carloforte apparut sous un ciel sans limites. Elle était jolie, coquette et d'une luminosité fruitée. L'atmosphère bruyante et colorée qui se dégageait du quai n'avait rien d'austère. On sentait vibrer un monde qui ne se défendait pas contre le dehors, une vivacité toute méditerranéenne avec ses promeneurs qui déambulaient en bavardant gaiement... Nous avions toute la journée pour la visiter, avant de planter notre tente quelque part. Les balcons ouvragés des maisons étaient fleuris, avec des linges qui séchaient au vent. Les ruelles propres, méticuleusement pavées, finissaient en escaliers sur des fortifications, du haut desquelles l'on découvrait une partie de l'île semée de maisons blanches sur un fond azuré. Là encore, à l'ombre des grenadiers, je retrouvais les murs de chaux laiteux de la côte tunisienne, où tout est doux et lumineux. Par les portes entrouvertes, nous entendions des cris, des disputes... La petite ville vibrait d'une rumeur étourdissante, se donnait des airs de quartier gênois, convivial et chaleureux.

C'est en arpentant doucement les ruelles bordées de maisons bien tenues, que nous croisâmes des *sannyâsins* italiens tout de rose vêtus. Dans une crique préservée de la cette île accueillante, ouverte sur le tourisme,

ils avaient aménagé un centre de méditation, avec terrain de camping.

– Pour y arriver, il faut un quatre-quatre, avaient-ils précisé. La route qui y mène n'est pas goudronnée.

L'Italie n'était pas exempte des dangers d'un présent confus, privé de certitudes, après la période des batailles politiques et sociales de la décennie précédente. D'où l'engouement des Italiens pour les drogues et les sectes en tous genres.

Ne sachant pas où aller, nous cédâmes à la tentation de partir à la recherche de la baie idyllique que j'imaginais teintée de rose, avec cette lumière de fin du jour qui envahit de rouge les lointains. Un bruit sec me rappela sur terre : le pot d'échappement était sur le point de se briser. La route blanche, impraticable, était couverte de pierres. Déjà le jour tombait, tandis que le couchant s'incendiait de pourpre. Il valait mieux regagner le port. Nous fîmes donc le trajet en sens inverse, revenant au point de départ. A Carloforte, c'était l'heure de la *passeggiata*. Les jeunes gens allaient et venaient en grappes sur la promenade, sans se presser. Les prunelles des garçons brillaient de convoitise. Les filles riaient sous cape, aguichantes. Voir, être vus, telle était à nouveau la question de cette fin de journée, où se faisait la vie toute entière.

Nous fîmes le tour de l'île en voiture, sans trouver une place libre pour monter la tente. Les terrains de camping étaient pleins de monde et la police veillait à ce que les touristes n'envahissent pas les plages durant la nuit. La campagne, aride, hérissée de ronces et d'épines, se prêtait peu au camping sauvage. De loin en loin explosaient des îlots sombres de verdure, enserrés

de haies de figuiers de barbarie. Et par éclairs, des fragments de mer bleu nuit. J'avais envie de pleurer. Il faisait noir sur la ville, noir sur l'île, et noir sur la mer. A la fin, épuisés, nous déroulâmes notre sac de couchage sur l'asphalte d'un promontoire qui surplombait les ténèbres hérissées d'écume. Sans manger. Et nous nous endormîmes sur la dure, à la belle étoile...

Au troisième jour, nous en étions au même point. Moulus de fatigue et d'énervement. Partout des touristes; et partout la police qui donnait la chasse aux routards. Quand je repense à notre empressement à quitter Carloforte, je me dis que les Sardes ont raison de vouloir préserver leur grande île d'un tourisme de masse, qui risquerait de lui faire perdre sa généreuse hospitalité.

Le ferry nous ramena à Calasetta. Sur le quai, des barques de pêcheurs finissaient de déballer les poissons du jour. Les voitures attendaient de s'embarquer en formant une file. Dans la ville submergée de soleil, la présence humaine était rare. Les boutiquiers avaient tiré leurs rideaux de fer. Les maisons blanches, farouchement closes, assoupies, donnaient envie de dormir au frais. L'atmosphère était accablante. Une atmosphère propice à la sieste. Nous nous dirigeâmes donc vers la plage qui était comme écrasée par la foule. Un peu partout des corps bronzés gisaient, inertes. Alors que nous cherchions une place le plus loin possible des baigneurs, les nouveaux arrivants s'installaient les uns à côté des autres, en vertu de cette inclination à entrer en contact, à se fondre dans la multitude. Allongée sur le sable sec, les yeux clos, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait une certaine folie à vagabonder

ainsi le long des routes, sans but, parce que sans domicile.

Là, nous apprîmes par hasard qu'il y avait la fête du poisson dans le port de Calasetta. Ivres de lumière, nous attendîmes le crépuscule du soir dans une buvette ombragée où personne ne faisait attention à nous. Dans ces moments là, nous nous plaisions à écouter les hommes discourir de chose et d'autre. Leur plaisir étant de se sentir ensemble en buvant une rasade de cette excellente *vernaccia* qui rappelait le xérès. A la nuit tombante, nous nous dirigeâmes finalement vers le port qui surgit de l'ombre dans un concert de cris et d'avertisseurs, au moment où le ciel empourpré se liquéfiait sur la douce ondulation des vagues. Les gens prenaient le frais sur le quai ou faisaient la queue pour se procurer une assiette de friture de crevettes, de calmars et de poulpes. Autour de nous, des garçons et des filles aux visages hâlés chahutaient avec des rires moqueurs. S. finissait toujours par amuser, car c'était bien au Christ qu'il faisait penser avec son visage fin à barbe et ses longs cheveux blonds, flottant dans la brise. En Allemagne, son aspect n'était pas si original, il baignait dans la culture de son temps. Mais ici, il surprenait, divertissait. Les apostrophes des automobilistes qui le prenaient, vu de dos, pour une fille ne l'empêchait pas d'être parfaitement à l'aise dans l'île. Il avait, par surcroît, la passion des langues étrangères et sa première démarche pour approcher la culture sarde avait été d'apprendre la langue parlée de la province de Cagliari, le *campidanese.* Il s'était acheté un dictionnaire et s'attablait chaque jour à la terrasse du Café Genovese pour étudier. Ce qui, à la longue, avait causé

du désagrément aux tenanciers... S. provoquait toujours l'étonnement des clients à l'attitude provinciale, arrogante. Ceux-ci étaient sincèrement choqués par sa mise négligée, son air bohème, le prenant probablement pour quelque va-nu-pieds; mais lui, il se moquait pas mal de l'opinion toute faite que les Cagliaritains pouvaient avoir de sa personne, de leurs prétentions à l'élégance. Il n'entrait pas dans ses vœux d'être reconnu socialement. Indifférent à l'argent, à la carrière médicale, il préférait travailler en Allemagne à temps partiel, vivre avec art, devenir un *Lebenskünstler.* Voilà quelle était sa préoccupation majeure ! Savoir s'étonner et s'émerveiller. Se laisser aller à la nonchalance, regarder la route devant soi qui serpentait vers un but imprécis, entre les cyprès et les cactus. Ne pas paraître, mais vivre. Oubliant tout le reste.

A l'approche d'Iglesias, le plus important centre du Sulcis-Iglesiente, nous fûmes frappés par l'aspect désertique de la terre au ventre ouvert qui offrait au regard ses mines béantes. Une courbe de la route, grimpant vers la côte, dévoilait la fantastique superficie d'une carrière abandonnée. Il fallait la traverser pour atteindre le camping de Masua. Une grande paix me semblait régner dans ce paysage accidenté, absolument désolé. Nous roulâmes longtemps, aveuglés par la poussière ocreuse que soulevait la voiture, risquant la crevaison à chaque instant. Puis la lumière voilée où nous baignions vira d'un coup au bleu d'azur, changea de signe. De nouveau, la mer s'étalait devant nous comme une plaine infinie. La chaleur exaltait des arômes de plantes sauvages et d'eucalyptus. La végétation réapparaissait par plaques, et au loin, tout sou-

dain, nous aperçûmes, entre les troncs des pins, de petites toiles de tentes.

Dans cet havre de fraîcheur, nous fîmes un repas frugal : salade de tomates et mozzarella à l'huile d'olive et au basilic. Entre les branches, nous apercevions des morceaux de ciel bleu sombre, moucheté d'étoiles. Bouleversés par le silence que hachait le cri délirant des mouettes, il nous semblait renaître dans un autre bonheur contenant quelque chose d'ardent et en même temps de triste.

Le lendemain matin, réveillés de bonne heure par un essaim de mouches, nous nous élançâmes à grands pas vers la plage qui s'étirait mollement en bordure de la pinède. Pas âme qui vive. Les tourbillons du vent éparpillaient les détritus et les sacs plastiques abandonnés la veille par les campeurs. La vaste étendue de sable blanc était jonchée de canettes de bière. Nous ne savions que faire, emplis d'un indéfinissable dégoût. Nous fîmes une petite trempette, avant de marcher jusqu'à la première buvette pour boire un *cappuccino*. Plus que de la colère, j'éprouvais du dépit devant le comportement incivil des vacanciers. Après coup, nous démontâmes la tente en hâte, pour partir à la recherche d'un endroit que les gens n'eussent pas souillé. Entre les pôles de nos enchantements et de nos déboires, nous nous sentions un peu comme des oiseaux migrateurs perdus dans le ciel, qui ont le plus vif besoin de répit. Toutefois, après trois heures de route par des campagnes assez tristes, nous bifurquâmes sur la *Barbagia*. Le vert des chênes rabougris, des vignes maigres dominait dans un paysage âpre d'où s'échappait une douce mélodie, celle des clochettes des

troupeaux de chèvres. Nous croisions des bergers pas pressés, qui faisaient paître des moutons bêlants, en solitaires. Des villages hérissés de maisons nouvelles, grisâtres, sans cachet, sans spécificité défilaient sous nos yeux, un après l'un. Pas de vieilles pierres. Quelques vieux fours à pain. Partout de laides bâtisses en ciment et parpaings non crépies, volontairement inachevées (cela permettait de ne pas payer d'impôts), des murs de briques ébauchés, promesses d'étages futurs, qui défiguraient la pierre nue des massifs montagneux, grise et blanche, toujours prête à surgir au détour d'un virage. Incrédules, nous nous arrêtâmes à l'ancien village de Gairo, dont il ne restait que des ruines. Abandonné par la population à la suite d'un affaissement du sol provoqué par des pluies torrentielles, il avait été entièrement reconstruit à neuf, un peu plus haut, par les nouveaux plans d'urbanisme. En Sardaigne, on ne rénove pas et c'est navrant. Tout un patrimoine culturel est voué à la démolition. Ce geste, compréhensible après des siècles de pauvreté, est néanmoins un leurre. Ces gens se perdent en niant leur passé. Car il n'y a pas de futur sans passé, pas d'identité sans mémoire.

Quand nous arrivâmes à Tortoli, les habitants s'étaient déjà retirés à l'intérieur de leurs foyers. A notre grande surprise, une abondante végétation piquée de lauriers roses et blancs bordait la route qui longeait la mer. Nous trouvâmes sans peine la pinède de Santa Maria Navarrese qui devait abriter nos nuits chaudes et paisibles. Je me sentais comme une plante en pot qui a finalement trouvé la terre et la lumière qui lui conviennent. Hâlée et dorée de soleil, je faisais

peau neuve. Et nos mains se serraient plus fort dans la plénitude d'une entente muette.

Au village, les habitants fabriquaient encore du pain à base de glands, autrefois produit dans toute l'île. A quelques kilomètres de là, dans les forêts de chênes verts et de lentisques aux feuilles luisantes, des porcelets au poil sombre vivaient toujours à l'état sauvage, se nourrissant de glands en attendant d'être embrochés. L'obsession de la nourriture court dans toute la Sardaigne, où rien n'est plus recherché que la *genuinità* des aliments mis à nu, l'*arrosto* conservant l'apparence de l'animal et les légumes, leur forme primitive. Ce qui importe, c'est que les aliments demeurent dans leur état de nature. Ainsi la cuisine sarde réserve des surprises : on sert souvent le poisson sans avoir retiré les entrailles ni les nageoires frangées de rose. Le vert du fiel peut tout d'abord répugner le touriste français, attaché au plaisir des yeux. Outre le fait que les viscères de la femelle œuvée, où se fondent germination et putréfaction, le dégoûtent aisément. Ce plat de poisson ne s'applique pas à séparer nettement le pur et l'impur, ce qui est fait pour être vu de ce qui est fait pour être caché. Plus les fromages sont fermentés et grouillants de vers, plus ils sont prisés... Comme s'il ne fallait pas gommer la chair renaissant de la pourriture et de la mort. Cela explique peut-être la perpétuation du *quaglio,* sorte de lait caillé, extrait de l'estomac du chevreau qui tète encore sa mère. Une nourriture, donc, qui porte la marque d'une impossible séparation, d'une fusion mortifère précisément, où se confondent l'amer et l'*amor*, la mère et la mort.

* * *

On rencontre parfois des lieux qui sont des métaphores de la passion ou de quelque chose qui vous paraît confiné dans un éloignement énigmatique. Peut-être que c'est ça, l'île : une lésion de la raison qui suscite le désir de retour, à soi et au même, à ce qui n'a ni fin, ni commencement. L'âpreté brûlante de la passion, de l'orgueil, est intrinsèque à l'île. Elle ne peut se passer de la violence de la possession qui veut plier l'autre à sa loi, l'assimiler, l'entraîner dans un inéluctable abandon de soi, tissant une toile de contraintes, de devoirs et de dettes. Aussi renvoie-t-elle au règne de l'unité, antérieure aux mots, au temps de la différence. A l'idée de faire corps avec le tout, à l'adhérence au tout. Seulement voilà, en supprimant les différences qu'elle n'ignore pas mais qu'elle dénie, elle introduit le brandon de la discorde, le tison dévorant de l'envie, l'éclat meurtrier de la vengeance. Après la fascination et l'approche éblouie...

* * *

Passaient les jours et passaient les semaines. Je regardais glisser les barques, silencieuses et apaisantes, comme des songes; je me promenais à pied pendant des heures avec S. sur la haute assise de Baunei, comme sur un radeau perdu dans la pleine mer du ciel. Nous parlions longtemps, beaucoup, mais je n'étais pas vraiment rassurée. Prise entre l'amour et la crainte, je voyais toute la Sardaigne dépliée devant moi, demeurant finalement mystérieuse.

10

Le temps des vacances approchait de sa fin. L'air était immobile et brûlant. Nous prîmes à contrecœur la route tortueuse qui longeait la côte orientale, tantôt au seuil de la mer toujours bleue, infiniment calme, tantôt surplombant des calanques échancrées, où venait parfois mourir le soupir des vagues. Je repensais à mes enthousiasmes, mes espérances, l'exaltation de mes joies, mais quel rapport avaient-ils avec l'année d'agitation convulsive que nous venions de traverser ? L'île m'apparaissait toujours comme une énigme; et les Cagliaritains, par toutes les manifestations de leur caractère dual et contradictoire, ne cessaient de me plonger dans une constante perplexité. Ce mélange instable d'engouement et d'in-différence à l'égard des étrangers, de conformisme et d'insouciance, me conduisait à éprouver des sensations variées. Je passais d'un sentiment exquis de dépaysement à un ennui mortel, puis à une sensation d'ensevelissement qui se transformait en parfait recueillement. J'oscillais entre deux extrêmes : une volonté d'assimilation, de me fondre dans l'île, et la conscience d'une identité plurielle, composite, parfois d'une sorte de *je* multiple, libre de toute affiliation, qui s'adaptait aux sensibilités propres à chaque pays, et se retrouvait du même coup condamné à ne pouvoir jamais se fixer. C'était difficile pour moi, qui ne me sentais aucune racine, par désir d'être libre, de comprendre l'attachement exagéré que

les Sardes éprouvaient envers leur terre, renforcé par la certitude du sang, au point de ne pas être capable d'intérêt réel pour les autres. Peut-être n'avais-je été frappée par le « mal de Sardaigne » que pour cette question qu'on me posait en permanence : "*Di dove sei ?* d'où es-tu ?" et qui me renvoyait brutalement au problème des origines.

Et pourtant, les bonheurs fulgurants de ma vie sarde, les rencontres fulminantes, les erreurs qui provoquaient les déconvenues, m'importaient plus que le temps passé en Allemagne. Il n'y avait pas de pensée discursive qui valût une journée de soleil. Vivre en Sardaigne, c'était une confrontation avec l'ineffable, l'insaisissable. Une quête de la lumière. J'étais un peu fatiguée de me battre, de débattre, de vivre dans un ghetto pseudo-intellectuel. Il était temps de redécouvrir les autres, de donner une réalité à mon appétence pour le Sud.

En 1977, une bourse d'études en Haute-Volta, devenue Burkina Faso, avait déjà marqué un nouveau tournant, une césure dans notre existence. A Ouahigouya, la vie se construisait par l'épreuve du dialogue et du don. Là, personne ne nous avait demandé d'où nous venions ni pourquoi nous étions venus. Ce qui comptait, c'était d'être ensemble, unis dans un monde où le partage était essentiel. Je devais beaucoup à la famille Nacambo qui nous avait accueillis avec la courtoisie traditionnelle en ces lieux. Elle fut, sans le vouloir, une sorte d'école de l'humilité, nécessaire à l'expérience de l'altérité. Je ne pouvais réparer l'injustice que la France avait faite à ses colonies. Je pouvais seulement, en signe de solidarité, prendre partie contre "l'aide au

développement" qui cumulait les dépenses et les projets inutiles, et refuser d'occuper la place odieuse des Européens, nantis de privilèges et du confort inhérents à leur fonction.

Ma révolte contre l'injustice me venait de mon père qui avait subi l'influence de sa grand-mère paternelle, une institutrice anarchiste et fort libérale. La justice, pour cet homme à la sensibilité d'écorché vif, c'était une véritable religion. Dans les années soixante, il avait été le seul à l'usine, je dis bien le seul, à tendre la main aux ouvriers algériens, ce qui lui avait rapidement valu d'être la bête noire de son entourage.

– On retrouve toujours, sous les formes diverses, les mêmes préjugés grégaires, disait-il. Mais il faut avoir le courage d'en faire fi !

Après des semaines de voyage, le CEP nous fit l'effet d'un *inferno*. Par bonheur, ma tête chimérique a cette vertu de transformer en beauté ce qui, en dehors d'elle, peut apparaître comme une laideur. En réalité, tout blessait le regard dans le quartier que nous habitions et la première impression donnait envie de repartir sur-le-champ. Nous avions eu beaucoup de chance d'avoir *Signora* Collu pour voisine. Elle nous avait tout de suite adoptés, nous prouvant sa sympathie à coups de spécialités sardes : *panadas*, tourtes aux anguilles ; *malloreddus,* gnochetti sardes que l'on mélangeait avec une sauce de tomates, à laquelle on ajoutait des morceaux de saucisses parfumées au fenouil ; *seàdas*, beignets fourrés de fromage de brebis, servis recouverts de miel. Mais les amis allemands qui venaient nous trouver ne se satisfaisaient pas des plaisirs de l'estomac et trouvaient l'endroit hideux. Naturelle-

ment, ils s'attendaient à un décor idyllique, à une gaieté légère, toute italienne, charriant toujours avec eux comme un relent de tourisme. Un rien les heurtait. Pour nous, désormais, il importait peu que ce fût beau ou horrible, différent ou pas. Aiguillonnés par un besoin lancinant de repartir de zéro, nous faisions de notre mieux pour nous adapter aux nouvelles conditions de vie et libérer notre conscience des dogmes élitistes qui sévissaient à l'époque dans les groupes marginaux. Individualistes intransigeants, nos amis allemands trouvaient nos fréquentations banales, inintéressantes, et s'ils acceptaient une invitation à dîner dans les familles, c'était toujours à condition de ne rien devoir à personne. Divisés entre un besoin impérieux d'évasion et le souci d'être affranchis de toute obligation envers les autres, ils nous mirent plus d'une fois dans une position embarrassante. Décidément, ils ne changeaient rien à leur manière d'être ! Ils étaient prêts à venir nous trouver à condition qu'il ne fût pas porté atteinte à leur mode de vie…

C'est ainsi que la rancœur avait peu à peu remonté de mon passé, poussant vers le dehors tout ce qui remuait en moi. Nos visiteurs ne saisissaient que la contrainte, là où nous nous laissions happer par l'inattendu. Ils reprochaient aux Cagliaritains la sottise de leur mentalité étroite, la petitesse provinciale de leurs prétentions. Je les sentais constamment sur la défensive, armés contre eux-mêmes. Comment leur dépeindre avec exactitude notre engouement ? Cagliari, retirée au-dedans d'elle-même, ne cherchait pas à attirer le touriste. Elle appartenait à un monde ancien qui avait disparu et que rien n'était venu remplacer. Son indiffé-

rence pour les autres venait des profondeurs d'une histoire douloureuse. C'était somme toute une défense, et une revanche à prendre qu'elle continuait de manier en vierge intransigeante. A mes yeux, *Castello* symbolisait l'île toute entière. Il y avait dans ce rocher fortifié, ce château fort, une hautaine mélancolie. Une sorte de présence-absence. A l'instar de tous ces "ils" qui apparaissaient et s'évanouissaient à la manière d'un mirage. Derrière le trop plein des rencontres, le néant rôdait. A vrai dire je ne savais plus très bien où j'en étais.

* * *

Enserrée dans ses murailles, le vieille ville me renvoyait au huis-clos de l'enfance, réveillant un à un les souvenirs de mes années scolaires à Vitry-le-François où j'avais été demi-pensionnaire jusqu'à l'âge de sept ans, à l'écart de la fratrie et de la vie familiale. Je redoutais comme un cauchemar l'heure du déjeuner. Quand je ne mangeais pas mon potage aux légumes, la sœur ne m'épargnait pas, elle y jetait la viande rouge, qui, une fois coupée en morceaux, le maculait de sang. Rien que de voir cette mangeaille, j'en vomissais de dégoût. Il est difficile d'imaginer le sadisme des punitions que l'on infligeait alors aux enfants : le port du bonnet d'âne sous les huées des camarades, les coups de règle sur le bout des doigts, l'enfermement dans la cave à provisions ou le confinement sous le bureau de l'institutrice, pieds et poings ficelés.

Le miracle qui me sauva des corrections, c'était que j'aimais lire. Je lisais avec passion, surtout les histoires de la comtesse de Ségur et les romans de la biblio-

thèque rose. Ce fut à cette époque que je développai, dans le silence de la sieste collective, le goût du *far-niente* et de la rêverie, et un besoin de me perdre dans l'immensité bleue de l'imagination. L'Italie de mes aïeux ne cessait de me hanter, avec sa musique, ses airs d'opérettes, ceux que ma mère entonnait à pleine voix quand elle était désemparée. Et parce que je croyais au chant de l'ailleurs, je prêtais ainsi à son pays natal mon propre désir d'être moi-même et l'autre, et en même temps de n'appartenir à personne.

* * *

Ce qui me revient à l'esprit de cet automne 1982, c'est la quête d'une autre vie, forcément inaccessible, puisque nos amis sardes niaient toute diversité culturelle. De Cagliari, nous aimions prendre le tortillard bringuebalant qui se dirigeait vers la côte orientale. Il serpentait paresseusement au milieu des montagnes, traversant alternativement des bois de pins, de chênes verts séculaires, des maquis de lentisques, d'arbusiers, de genévriers... jusqu'à Lanusei, sur les flancs des collines de la Barbagia, où le climat était dur, très dur. Le trajet n'en finissait pas, la ligne de rails se répandait entre rocs et pierres, mais le *trenino* était le meilleur des moyens de transport pour comprendre le principe d'attachement qui reliait les Sardes à leur île. C'était là, dans cette sorte de sanctuaire, que la tradition s'était réfugiée, que se retrouvait l'unité perdue de leur être, dispersée dans le flux des invasions. Les antiques forêts dans les grands chaos rocheux avaient été pour eux un refuge au jour de leur frayeur, une sorte de retranchement où les intrus ne purent pénétrer, parce qu'il

était le lieu de la nature brute. Ainsi la société barbaricine ne permettait aucune mollesse. Survivre était un combat requérant de la virilité, de la vaillance, de la fureur guerrière... toutes vertus qui étaient nées avec les religions naturelles et le culte des grandes déesses chthoniennes, bien avant la venue de Dionysos. Un homme, un vrai, un *balente*, n'avait pas le droit de refuser un défi. En Barbagia, où l'on buvait souvent du vin à la mode antique, c'est à dire à haute teneur d'alcool, les beuveries ne pouvaient ainsi que se terminer par des querelles, des inimitiés. Aux grandes fêtes, l'ivresse était toujours de règle, elle créait des liens, anesthésiait l'angoisse, engendrait l'oubli de la clandestinité où la société barbaricine était acculée. Libérateur, le vin faisait son effet, oscillant entre deux extrêmes opposés : d'un côté, il étanchait la soif d'unité, d'indifférenciation collective; de l'autre, il mettait hors d'eux-mêmes ceux qui s'en saoulaient, parfois même jusqu'aux crimes de sang. Au fond, il dévoilait une contradiction non résolue.

11

Au commencement, nous avions pris plaisir à faire bande, à nous en remettre à autrui, pour con-naître. Nous fonctionnions essentiellement à plusieurs, dans la volonté d'agrandir la vie. Sous le couvert des chênes verts, nous faisions rôtir le cochon de lait acheté en commun et cuire, sur le gril, les bolets au large ventre orangé que nous avions préalablement triés avec précaution. Comme si l'acte de manger nous faisait partager une même expérience fondamentale, celle de l'alliance et de la fraternité d'un passé pas si lointain... Par bonheur, nous avions fait de nouvelles connaissances : un groupe de babas-cool, qui avait mis au tombeau les convenances, la bienpensance. En leur compagnie, nous découvrions un aspect différent de la vie en Sardaigne, plus dur, bien sûr, mais tellement plus vrai que le théâtre d'apparences dans lequel se pavanaient les Cagliaritains. Ils affirmaient qu'ici la campagne possédait un atout maître : elle offrait encore un point zéro au dehors du jeu, au dehors du système.

Giuliano venait de se lancer dans la culture des tomates, alors que les agriculteurs de Calasetta le lui avaient fortement déconseillé. Les rafales de vent menaçaient de déchirer la bâche qui servait de serre et de vouer son projet à l'échec. Son expérience ouvrière à l'usine de Porto Vesme l'avait durement éprouvé. Sur son visage se lisait le drame des six années passées dans le bruit et la saleté. Sa révolte était totale, abso-

lue. Il rejetait l'industrialisation de la Sardaigne en bloc, sans compromis possible. Il n'appartenait plus au troupeau, il était enfin libre. Impulsif et de tempérament bilieux, il me rappelait mon père. Ses brusques flambées de colères, sa quérulence ne présageaient rien de bon. Il discutait de tout avec entrain, mais en vérité il y avait déjà quelque chose de brisé en lui, comme s'il avait perdu le fil de sa vie. Je mesure aujourd'hui la folie de ce rêve d'autarcie qui devait le refouler vers les douleurs de l'illusion. Autour de lui, il y avait tout un cercle d'amis qui lui apportaient leur soutien et lui donnaient un grand sentiment d'appartenance. Mais son besoin de se sentir entouré, sa passion des discussions, tout cela ne l'empêchait nullement de se sentir extrêmement seul, séparé des autres, différent, étranger. Lentement, des envies de destruction s'insinuaient dans cette formidable envie de vivre où le désespoir allait de pair avec la volonté farouche d'être indépendant. Le fait est qu'il étouffait dans le corset étroit de l'île livrée à un bavardage indépendantiste folklorique et vain. Et son intérêt pour le *Partito Sardo d'Azione* tenait surtout à la fierté qu'il procurait aux gens qui en faisaient partie et dont on n'avait jamais voulu voir la culture.

Ses journées à Cagliari étaient ponctuées de longues réflexions qui le ramenaient à sa propre histoire. On ne pouvait pas vivre sur une île sans raisons. C'était l'attrait de la marginalité qui séduisait. Comme si de se sentir loin des siens, n'être le fils de personne, permettait de mieux s'accommoder des autres... Cette rencontre fortuite avec Giuliano et sa bande avait précipité, par notre entente, un épanouissement qui nous

permettait d'avoir les yeux grands ouverts, au-delà de toute espérance. « En Sardaigne, nous avaient-ils confessé, nous nous intéressons peu aux personnes, mais nous vivons pleinement les situations ». La vie m'avait peu appris sur cette réalité. Je considérais cette démarche comme la négation d'autrui. De toute évidence, l'idée de l'amitié ou pour le moins la notion de l'amitié irremplaçable, unique et singulière, n'était pas plus comprise que l'individualité. L'amitié se vivait ici sur le rythme convivial, elle était fusionnelle, chaleureuse, intégrée à la culture. Nous parlions longtemps dans la féerie des crépuscules, confrontant nos points de vue. J'avais du mal à me laisser immerger dans ce déchaînement d'ébriété, dont l'essence se confondait avec la vie jaillie des entrailles, et j'étais remplie d'un singulier, indicible malaise. C'était clair, je n'étais pas une personne à leurs yeux, je faisais tout simplement partie de la bande. En même temps, il ne pouvait être question pour moi de revenir sur mes pas. Ce qui comptait, en cet instant, c'était ma volonté d'être avec eux, dans cette île farouche, imprécise comme une ombre. Les amis de Cologne se réfugiaient encore dans la pensée que notre émigration était une lubie passagère. Ils disaient que nous ne tarderions pas à rentrer au bercail, en proie au mal du pays. Au *Heimweh* ! Sans prendre en compte, que je n'étais pas plus "chez moi" en Allemagne qu'en Sardaigne. A mesure que le temps passait, je ne reconnaissais plus très bien ce qui m'appartenait. Car, pour différents qu'ils fussent les uns des autres, mes amis avaient toujours une seule image de moi-même – combien sommaire et superficielle ! – tandis qu'il m'était impossible de me voir uni-

formément. Tout cela faisait que j'éprouvais un sentiment intense de frustration. La mémoire me déversait les images du passé : un désordre insensé. Sans vouloir me l'avouer, je m'éprouvais enfermée dans l'instant présent, dans un univers totalement clos, en rupture de moi. J'avais adopté une langue nouvelle, une terre nouvelle, fondant dans mon être propre un moi étranger à soi. Mon *je* n'avait pas cessé d'être, mais il était inquiet, sans réalité ni stabilité.. Finalement, je ne me résignais pas à être divisée de mon passé, coupée du monde extérieur par un désert de mer. Je devais démêler les nœuds qui m'enserraient, dérouler le fil entre les différents mondes, revoir Agnès, mon amie d'enfance qui vivait en Hollande, Uschi, Pascal, Arne. Je présenterais à mes amis sardes tous ceux qui avaient joué un rôle important dans ma vie antérieure; je leur montrerais la ville de Cologne, sa marge post-soixante-huitarde... avant de passer les fêtes de Noël en Champagne, dans ma famille, puis celles du Nouvel An à Paris, où habitaient ma sœur et mon ami Bernard. Je les défiais, somme toute, d'abandonner le gouvernail.

« Qui sait si nous serons encore amis au retour ! » avais-je dit comme pour prévenir le péril. Bien entendu, ils avaient rétorqué sur un ton qui n'admettait pas l'objection, que rien n'eût pu nous séparer.

En revenant sur le chemin du Nord avec eux, je prétendais vivre plusieurs vies en même temps, plusieurs présents, bénéficiant des contrastes entre les différentes manières d'être, autour desquelles tournaient les diverses parties de mon moi; mais je traitais ainsi mon identité en objet, un objet que j'avais l'impression d'avoir perdu et que je me mettais à chercher là où il

était impossible de le trouver : dans cette société allemande que j'avais quittée, trouvant peu sage de m'accrocher à son système de références. Et puis me rendre avec les amis sardes dans mon pays natal n'avait pas grand sens non plus, j'y étais plus étrangère que si je ne l'avais jamais connu. Dans tous les cas, il s'agissait moins d'avoir un passé que de reconstituer les fragments épars.

Nous arrivâmes donc à Gênes à bord du bateau de la Tirrenia, après une traversée agitée sur une mer de décembre. Sans Giuliano. Cela s'entend. Il devait veiller à sa serre... Les tempêtes de la Méditerranée sont terribles : celle que nous essuyâmes altéra la joie de l'entreprise. Je n'avais pas le pied marin, je souffrais du mal de mer, qui était plus lourd de menaces que d'espoir. L'anxiété redoublait, me prenait à la gorge, j'avais le cœur aux lèvres. Ce voyage restait essentiellement un défi, quelque chose de hasardeux qui me donnait le vertige. Défi à qui m'accompagnait de me suivre sur mon propre terrain. J'étais trop exigeante en amitié – la vraie, celle qui comportait une loyauté à toute épreuve, l'écoute de l'autre, la sollicitude – pour n'aspirer à autre chose qu'à tout ou à rien. Exigence dangereuse, à la mesure de l'horizon propre de ce récit qui ne cesse d'aller et venir entre le monde terrestre et le monde souterrain. L'apprentissage de l'exil, les leurres des souvenirs, le frôlement constant de l'erreur prennent ainsi la forme concrète de l'errance qui m'a amenée jusqu'à l'île, où je ne sais ni vivre ni mourir à moi-même.

12

De la nuit du Vendredi 17, une angoisse m'est restée. La tempête, qui faisait rage, m'amenait à pressentir quelque chose de terrible sur le point d'aboutir. Je sentais confusément que nous courions à la catastrophe. Au fur et à mesure qu'on avançait vers le Nord, les forêts de sapins qui bordaient l'autoroute étaient enneigées, nos amis plus enthousiastes. Certes, nous faisions ce voyage ensemble, mais pour S. et moi, il ne s'agissait pas de voir du pays, mais de retourner sur des lieux qui nous rapprocheraient de nous-mêmes. Et c'est dans ce trajet en sens inverse, que nous espérions rassembler les morceaux de notre être qui s'était dispersé dans la multitude des rencontres ! Il nous était facile de retrouver le passé, quasiment intact, à travers ceux qui nous avaient connus durant le cours des études, à une autre époque de notre existence, dans un autre pays.

A Cologne, Pascal nous attendait. Il habitait entre ciel et terre un grand appartement aquarium au vingt-troisième étage d'une tour qui en comptait quarante-cinq. La vue plongeait sur le campus universitaire enveloppé dans l'obscur ciel de nuit et, au loin, on pouvait voir la cathédrale illuminée. La table était servie. La flamme des chandelles disait la chaleur de l'accueil. Plus tard, avec une voix étranglée que je n'oublierai jamais, il m'avait annoncé la maladie incurable d'Arne. Il n'en avait plus que pour un an, peut-être quelques mois.

Arne avait vingt deux ans. J'étais partie avec cette conviction que rien ne pourrait jamais menacer notre amitié, je n'avais pas pensé à la mort.

Arne a toujours refusé de faire de son mal un accident qui survenait du dehors. Le cancer, mûri en son sein, lui paraissait correspondre à son histoire. Il faisait partie de lui, il était fait de lui. Il voulait aller jusqu'au bout de lui-même. Il n'était plus question, cette fois, de manquer le train. Il acceptait et affrontait courageusement le mauvais sort, transformait la fatalité en destin en regardant comme sienne la maladie. Il trouvait la force de se reconnaître en elle et ne cherchait pas à la fuir. Il avait confiance dans la vie et, au nom de la vie, dans la mort.

« Ce n'est pas juste » murmurai-je en tremblant, alors qu'il reposait sur sa couche, immobile, pâle comme la mort dans sa longue robe de chambre écarlate. C'est à peine s'il réussissait à ingurgiter le potage aux légumes que sa mère avait déposé discrètement sur un plateau. Au bord de la nausée, il se leva précipitamment pour courir vers les toilettes. Je ne savais comment l'aider à surmonter cette épreuve qui le consumait jusque dans sa chair. J'étais là, percluse de peur, de chagrin. Je n'en finissais pas de ravaler la souffrance qui me prenait au ventre, me brisait. Quand les éclats de son regard céleste s'enfoncèrent dans moi.

« Tu dois continuer la route sans te sentir coupable, dit-il dans un murmure. Ce soir, sors avec tes amis sardes ! Va danser, s'il te plaît ! Par amour pour moi... »

A ces mots, des larmes descendirent le long de mes joues. J'aurais voulu boire tout son être exposé à la mort, agir comme un remède. Grave, il était parfaite-

ment semblable à lui-même. Totalement dans l'instant. Bouleversant de tendresse. Je fermai les yeux, envahie par son souffle. Il me semblait avoir la tête vide. J'étais comme anéantie à l'idée de devoir le quitter. Mais je connaissais son orgueil. Il me voulait libre et sans devoirs à son égard. J'avais donc dansé toute la nuit en proie à la fureur et au chagrin, au milieu des *sannyâsins* roses et grenat, me privant ainsi de toute chance de secours et de pardon. Les amis sardes me regardaient virevolter sur la piste d'un œil morne. Purs miroirs de ce vide que je sentais au plus profond de moi-même. J'avais envie de hurler, mais la musique pénétrait en moi comme un baume bienfaisant. A bout de souffle, je m'étais retrouvée dans les bras berceurs d'un *sannyas* couleur safran.

« N'aie pas peur des flammes, susurra une voix douceâtre. Beaucoup de *sannyâsins* sont atteints du cancer, tu sais. Mais Bhagwan est près de ton ami et le veille... »

Révulsée, je m'écartai, découvrant le visage illuminé de Deepam. Je ne croyais pas en Bhagwan. Arne allait mourir. C'était épouvantable, irréel, intolérable. Et rien ne m'était plus insupportable que les formes de cet ésotérisme dont j'observais les insuffisances dans les psychothérapies de groupes en tous genres, auxquelles les *sannyâsins* se soumettaient aveuglément. Leur faim d'absolu était sans limites et seul Bhagwan était à même de les aider à combler la satisfaction de leurs désirs, disaient-il. J'en acceptais la perspective, mais je ne pouvais me plier à ce bonheur là, qui passait par toutes les formes de la jouissance immédiate, révélant l'état de décomposition d'une société mal remise

de ne plus croire au collectif. C'était si difficile d'être un individu. Et c'était si rassurant, en revanche, de sacrifier sa propre singularité sur l'autel du grégarisme.

Seule la présence réconfortante de Pascal m'aidait un peu à maîtriser mon chagrin, à en prendre possession. Je passais plusieurs heures par jour au chevet d'Arne et les amis sardes m'en voulaient. Ils insistaient pour reprendre la route. A quoi bon décrire la suite des événements ? La tristesse m'empêchait de participer activement au voyage. L'ambiance était à la morosité et je me désintéressais d'eux, voyant le peu d'entrain qu'ils manifestaient au contact de ma famille et de tous ceux qui les recevaient jovialement. Egarée et brillante, l'image d'Arne me poursuivait, c'était l'être le plus sidérant que j'eusse jamais connu, je ne pouvais pas accepter, j'avais mal à l'intérieur de moi, au point d'oublier maman.

La mine renfrognée, le regard buté de nos compagnons durant le repas de Noël, m'affectaient beaucoup. Ils persistaient à présenter la Sardaigne comme une île industrialisée, en parfaite voie de développement, alors que le premier plan de "renaissance" économique s'était soldé par un échec, incapable de résorber un chômage véritablement catastrophique. Je ne comprenais pas le mal qu'il y avait à venir d'un pays où erraient encore les troupeaux de moutons et de chèvres. Involontairement, ils dénigraient l'antique société agro-pastorale, sa simplicité. Dans les montagnes, d'immémoriales coutumes étaient encore très différentes de celles de la plaine du Campidano. Pendant des siècles, il y avait eu des tensions entre les pasteurs et les agriculteurs sédentaires. Leurs intérêts op-

posés – exploitation de la terre d'un côté, droits de pâture du bétail de l'autre – étant à l'origine de leurs sempiternelles querelles. Procurer aux bergers un emploi à l'usine de Ottana afin de les sédentariser, relevait bien de la tromperie. Et nos amis ne pouvaient l'ignorer.

Déjà, je sentais le danger de l'agacement qui me gagnait. Ils semblaient avoir admis une fois pour toutes que nous avions tout à apprendre d'eux et rien à révéler sur nous-mêmes et, loin de la Sardaigne, je m'accommodais fort mal de cette convention. Ma vulnérabilité m'empêchait de parler ouvertement de ce qui me tourmentait vraiment. La mauvaise humeur se manifestait, de part et d'autre, dans l'enfermement, l'impuissance à communiquer. Cette incompréhension réciproque me faisait revivre toute l'acuité du sentiment d'exclusion éprouvé sur l'île. La nuit, je fermais les yeux sur le visage d'Arne, qui m'attirait à lui dans une conque noire et sonore, d'où montait une douleur terrible qui m'arrachait des sanglots. Confrontée à la mortalité, j'étais sans défense aucune. S., touché de ma souffrance, ne savait pas quoi dire. D'ailleurs qu'eût-il pu me dire.

Toujours est-il qu'il m'abandonna à mon sort. Ce n'était pas tant la fuite devant mon accablante tristesse que l'envie d'être seul, d'échapper à la bande. En Sardaigne, il s'était abandonné à eux. A Paris, c'était différent, il s'autonomisait, il voulait s'installer tranquillement à la terrasse d'un café avec un livre ou en observateur. Pendant ce temps, je devais servir de guide et organiser les journées de nos compagnons de voyage. Je me réveillais tard le matin, chamboulant à

coup sûr le programme de nos vacanciers qui attendaient qu'on les sortît. Heureusement, Bernard s'était pris quelques jours de vacances pour faire le cicérone et sillonner Paris avec nous. Je jouissais du bruit et de la couleur des marchés à ciel ouvert, de la joliesse des passages entre les grands boulevards, des bouquineries, de la senteur des pâtisseries orientales, des interminables flâneries dans les rues du Marais parmi des Juifs à barbe, généralement originaires d'Europe de l'Est. Les amis sardes, eux, traînaient derrière nous, sans mot dire. Je ne retrouvais plus rien en eux de ce que j'avais aimé à Cagliari, rien de leurs manières, de leur humeur rieuse. Mais une raideur, une défiance privée de curiosité. Ils marchaient sans avoir l'air d'aller, comme seuls, centrés sur eux-mêmes, toujours sur le qui-vive. Je les sentais hostiles tout en vibrant moi-même d'exaspération. Ils restaient insensibles à ma peine, aveugles à mon sacrifice, sourds à la société parisienne. Alors, je m'endurcissais dans la provocation, quand un geste, un regard aimable d'eux m'eût attendrie. Obstinément, je me refusais de répondre à leur attente muette qui prétendait exclure tout autre de notre groupe. Nous, rien que nous. Leur désir de possession n'admettait aucune scission. Entourée d'amis de longue date, je ne leur appartenais plus, et en refusant de me connaître, de me reconnaître dans ma multiplicité, ils s'opposaient à moi, prêts déjà à me répudier.

Je ne voyais plus de fin à cette expédition. Pascal nous avait tous invités dans la Drôme où vivaient oncle, tantes, cousins. Le ciel était admirablement bleu et ceux-ci nous avaient reçus et traités comme si nous

eussions fait partie de la famille. Nos amis persistaient pourtant dans leur bouderie, enfermés dans le silence. Il y avait quelque chose de désolé suspendu dans l'air. Je sentais qu'au terme du voyage, je me retrouverais une nouvelle fois fautive et en état d'accusation. J'étais retombée dans l'erreur, dominée par l'incapacité de rester toute « égale » à eux. J'étais restée marquée par la cruelle sentence qui avait condamné ma première incartade en Sardaigne. Aussi, dans une espèce de plaidoirie désespérée, m'étais-je défendue, bien que je fusse certaine qu'ils se hâteraient de nous juger sans rémission. Il est clair qu'à leurs yeux nous étions les coupables.

– On ne sait pas qui vous êtes réellement, tranchèrent-ils avec violence. On n'a plus rien à vous dire. Désormais, pour nous, c'est comme si vous étiez morts !

De nouveau morts et enterrés, supprimés de leur monde ! Un tel verdict était parfaitement conforme à cet aspect paradoxal de la curiosité sans réserve qu'ils avaient manifestée à notre égard au départ et de la rupture vite consommée. Je n'arrivais pas à m'expliquer cette compulsion à fréquenter autrui avec tant d'assiduité et à s'en trouver déçus avec autant de précipitation en adoptant le rôle de la victime trahie. Ils refusaient bien évidemment le dialogue qui les eût amenés à se remettre en question. Pour qu'ils eussent raison, il fallait que nous eussions tort. A la réflexion, j'avais fini par mettre leur intransigeance en rapport avec le fait que dans l'image qu'ils avaient d'eux-mêmes, les jeunes Sardes ne s'appréhendaient le plus souvent que comme réplique de l'Autre qui lui servait comme écran. Qu'un reflet vînt opacifier le miroir et la

catastrophe était imminente. Aussi négatif qu'eût été leur comportement quand je sortais de chez Arne, nos amis ne se sentaient aucunement responsables de l'échec de ce voyage. Il m'avait été impossible de leur expliquer que même si l'état d'Arne avait détruit la joie du voyage, je n'en demeurais pas moins leur amie. Que le fait de ne pas être tout à fait la même qu'en Sardaigne ne signifiait pas nécessairement la fausseté. Que la différence n'était pas mauvaise en soi. Ils ne m'eussent d'ailleurs pas cru.

* * *

D'où me venait ce choc, cette douleur, quand les amitiés, que les mois nous avaient tissées, se rompaient brusquement ? Evidemment, cette fois-ci, c'était arrivé par notre faute. La vanité de mes illusions m'apparaissait indiscutable. Si nous étions restés sagement tous ensemble à Cagliari, il n'y eût pas eu de conflit. Le changement de lieu était aussi un changement de style, avec ce que cela comportait de transfiguration. En fonction du pays où je me trouvais, j'exhibais les facettes relatives de ma personne, qui coexistaient et se contredisaient. C'était difficile de m'exposer tout entière, sans retour, en soulevant le voile qui cachait mes différentes appartenances, de ne pas être pareille, *uguale,* sans plus de conséquences. En découvrant la vérité, la colère s'était emparée d'eux. La perception de notre altérité irréductible brisait toute unité. Ils se sentaient blessés, trahis, rendant toute discussion inappropriée face à ce qu'ils percevaient comme de la tromperie. Mais ce qu'ils ignoraient, c'était qu'au fond, ils n'avaient pas vu de différence

entre nous pour nous neutraliser. Au fond, une telle attitude obéissait au préjugé de l'unité qui arrivait à ne saisir que des similitudes, mettant par là même l'accent sur la rencontre impossible avec l'autre.

13

Depuis lors, je vis à Cagliari sans en être : à la fois au-dedans et au-dehors, dans l'île et en ex-île. Et je ne m'y suis jamais fait. Il est délicat de toucher au mystère de cette ville dont je partage curieusement le sort. Etre ou ne pas être… ou être en marge, tout simplement. A l'université, je donne l'image de l'exil heureux, car c'est ma nature profonde. Mais ma quête, si loin qu'elle m'ait menée dit d'abord ma désunion des autres : une mise à nu déconcertante, vertigineuse, squelettique, effrayante.

Sous la pluie fine d'hiver, la tristesse, le découragement me gagnaient. J'ignorais la façon dont les Sardes se comportaient entre eux. Faisaient-ils preuve de la même intransigeance ? Après tout, le bellicisme était inné dans la conscience sarde, qui, selon l'usage antique, ne reposait pas comme la culture chrétienne sur une morale du pardon, mais sur un principe de vengeance. Depuis le premier passage des Phéniciens il y a trois mille ans, ils avaient dû se protéger de l'emprise des envahisseurs, se poser en s'opposant. Il y avait eu des révoltes, des rebellions, il y avait eu le courage et la ténacité. Mais, malgré tout, la volonté de survivre avait eu pour résultat la soumission massive de la Sardaigne. De siècle en siècle, les Sardes avaient subi l'assujettissement par des conquérants, dont la souveraine in-différence avait, peu à peu, contribué à faire disparaître la conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes. Il

eût fallu un miroir qui les écoutât, les regardât, pour qu'ils se reconnussent. Or les autres ne leur avaient tendu qu'une glace sans tain. Ce dont je me rends compte, dans la vie présente, c'est que la simulation est leur seule issue de secours. Une espèce d'esquive pour se rendre intouchables au sens littéral du terme. Rien de plus apte à représenter la fragilité d'une identité peu assurée d'elle-même.

C'est peut-être ce qui explique ce souci qu'ils ont d'être comme tout le monde, *uguali*, jusqu'à en oublier ce qu'ils sont. Car, derrière le masque uniforme du conformisme et d'un égalitarisme appuyé sur la Bible, il y a une faille, une souffrance muette et une absence à soi. Ce qui prévaut dans leur attitude pleine de morgue à l'extérieur, leur ego hypertrophié, est une problématique du vu et d'être regardé, touchant au sentiment même d'ex-ister. Elle dérive du manque de fondement, de l'absence de regard. Et s'ils projettent en permanence l'image de soi sur autrui, c'est que leur image a dû être beaucoup endommagée. Tout le trajet est faussé : au lieu d'accepter les autres, ils les rejettent intérieurement à l'avance, pour ne pas risquer d'essuyer à nouveau une rebuffade, un abandon. Ils essaient, en quelque façon, de leur faire partager le même sort qu'eux, de leur faire toucher le vide, de les réduire à rien, de manière à conforter leur raisonnement et à conclure d'avance sur leur similitude.

La manière de décourager celui qui s'installe pour longtemps et prétend à la connaissance de la langue sarde en dit long sur ce que la Sardaigne nous cache : un indéchiffrable secret inconnu à elle-même. Seul le besoin impérieux d'exister, de sentir, de penser, me

transporte malgré moi dans des explications qui ne mènent nulle part. Jamais je n'ai connu un tel égarement. L'île, c'est moins une terre entourée d'eau qu'une métaphore de l'ab-solu (ce qui n'a pas de rapport, pas de relation) à l'homonymie équivoque, ambiguë, pourvue de l'un et l'autre genre dans une syzygie fondamentale. L'île, qui est du genre féminin, s'entend "il"; elle renvoie au nombr-il du monde, à la Grande Mère taillée dans le marbre, qui réunit le féminin et le masculin, la terre et le ciel, les vivants et les morts. A la fois « croix et phallus », selon la belle image de Dominique Fernandez.

En Sardaigne antique, tout était circulaire, enveloppant, dans la vie comme dans la tombe : les *forredus,* ces sépulcres en forme de fours où s'élaborait le retour à la matrice, la régression à l'état embryonnaire en vue d'une nouvelle naissance ; les *domus de janas*, « maisons de fées » ou tombes aménagées dans des cavités naturelles, qui correspondent à la première culture de l'île et dont les entrées béantes ressemblent à des yeux d'effraie, agrandis par la terreur de la mort ; les *nuraghi* coniques des nouveaux arrivants avec leurs chemins de ronde, leurs temples à puits, ou bien à enceintes rondes, liés au culte de l'eau ; sans oublier les bétyles (de *bêt* en hébreu ou *beit* en arabe qui signifie « la demeure », et *el*, qui désigne « la divinité »), ces pierres qui renfermaient les divinités protectrices, posées à côté des monumentales *tombe di giganti*, elles-mêmes attribuées à une race de géants, guerriers et bâtisseurs des tours en cône disséminées dans l'île.

On dit que les Nuraghiens remplacèrent brutalement les populations plus anciennes qui vivaient alors sur l'île. Or les emprunts paraissent continus à cette culture de pierre où l'image globale du monde, dans la vie comme dans la mort, rejoint celle du cercle ou de la matrice. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'ouvrages de défense. Défense non seulement contre l'adversaire, mais aussi contre la mort, les influences maléfiques, les revenants... qui viennent hanter les vivants, dérangeant leur quiétude. Il paraît que l'usage d'ajouter un couvert pour l'hôte venu d'au-delà – tout en évitant précautionneusement le couteau et la fourchette assassines – subsiste, inentamé, l'au-delà comme la vie s'inscrivant, depuis l'Antiquité, dans la logique du partage.

Les vacances de Noël m'apparaissaient comme un mauvais rêve, une indigestion d'événements qui me tourmentait jour et nuit. J'avais retourné le problème dans tous les sens, échangeant mes impressions avec S., essayant de mettre en ordre toute une série de malentendus qui dépassaient l'entendement. Ce qui nous frappait surtout, c'était le manque d'indépendance de nos amis sardes, cette incapacité de se mouvoir seuls, tout à fait contradictoire à la crainte qu'ils avaient de voir les autres les priver de leur autonomie. Mais aussi absurde que cela pût paraître, ces deux attitudes coexistaient en eux.

Nous ne revîmes jamais nos compagnons de route. Après avoir vainement tenté de mettre en mots la vague de sensations qui nous avait dressés les uns contre les autres, nous nous étions douloureusement résignés à la sentence prononcée. C'était sans espoir.

La gratification du travail à l'université venaient compenser mon sentiment de continuelle défaite, d'échec inéluctable dû à je ne sais quel mécanisme préétabli et parfaitement étranger à ma propre volonté. Chaque jour, je remerciais S. au plus profond de moi; je le remerciais d'exister, de me préférer à tout.

* * *

Depuis l'enfance, j'avais toujours entendu dire mes parents qu'ils étaient nés sous une mauvaise étoile. Quand je pensais à maman, à mon inaptitude à la rendre heureuse, j'avais envie de mourir; et quand cela me prenait, je n'avais pas de pire ennemie que moi-même. Je rentrais tard à la maison, ne travaillais pas à l'école, afin de trouver dans son chagrin un châtiment cru nécessaire. Dans la famille, je ne me sentais pas le droit d'exister. J'avais l'impression que je n'aurais jamais dû naître, je ne savais que devenir dans un monde où tout me faisait mal. A la maison, un rien tournait toujours à la catastrophe. Il y avait en mon père beaucoup de fureur dont il n'était pas le maître. Hyperémotif, il se laissait porter facilement par ses sautes d'humeur. Et quand la colère s'emparait de lui, il se cognait la tête contre les murs. Dans ces moments là, maman avait le visage clos et scellé d'un capitaine de vaisseau qui affronte une tempête. Elle avait cruellement souffert d'être privée de famille si jeune; aussi se préoccupait-elle constamment des rapports entre mon père et nous, les enfants. Néanmoins, ce caractère imprévisible en faisait un croque-mitaine redoutable. Mon père n'avait jamais pu accepter d'être le mal-aimé de ses parents. Il avait compris très tôt qu'ils ne

l'aideraient en rien et qu'il n'aurait à compter que sur sa seule volonté. Il déplorait non que son frère, le favori du père, eût possédé tant d'avantages, mais que lui, le cadet, n'en eût possédé aucun... C'était le sentiment d'injustice qui était le déterminant le plus important de sa colère et de sa rage. C'était contre cette préférence initiale qu'il se révoltait en revendiquant d'incessants témoignages d'attention. C'est vrai que la jalousie, à l'endroit des enfants, devait inéluctablement survenir, puisque maman nous aimait par-dessus tout. Ces scènes effroyables m'avaient longtemps poursuivie, ainsi que la voix de la mauvaise conscience qui m'avait lacérée après que j'eus rencontré S. : « N'as-tu pas honte d'être heureuse ? » Cette honte que je ne sépare plus de ma vie, mais qui ne m'empêche plus de vivre.

Tout ce dégoût que j'avais éprouvé à l'égard de la vie, que je vomissais au lever, s'était trouvé absout dans l'amour. Cet amour fou pour S., qui depuis lors me portait vers autrui, comme si j'eusse cherché là le feu de l'énergie vitale tant adorée dans le soleil. Rêve de chaleur surgi de mes lectures et des plaisirs de ma jeunesse, qui répondaient en miroir à celle de l'ailleurs : entendre la musique arabe, le youyou des femmes pendant les fêtes du Ramadan, être invitée à goûter une grenade douce et sucrée, un plat de couscous. Même à Cagliari, j'avais du mal à oublier l'Afrique, particulièrement l'Afrique noire avec ses foules colorées et bruyantes, ses marchés animés, une beauté des êtres qui semblait durer depuis toujours. Ce n'était pas le tourisme qui nous avait attirés là-bas, mais l'attrait, la recherche d'une convivialité, d'un havre de palabres et

de fraternité. Nous aimions passer nos après-midi à ne rien faire, à boire du thé sous le couvert d'un baobab isolé, planté devant les murs extérieurs entièrement faits d'argile de la maison de notre ami Moussa. Ouahigouya était calme, habitée de parfums étranges. Des femmes qui allaient puiser de l'eau, des hommes et des enfants qui se rendaient aux champs, à dos d'âne, nous saluaient au passage dans une espèce de gaieté lumineuse. Au coucher du soleil, tout le monde se rassemblait sur la grande place de la ville, éclairée par la lumière vacillante des lampes à pétrole, pour boire du café au lait. Pour la première fois, je découvrais les joies de la collectivité; je m'étais sentie profondément solidaire des gens, de leur générosité comme de leur misère. En tant qu'hôtes du fils de l'imam, il nous était, à la différence des autres Européens, loisible de nouer des liens avec les jeunes gens de la communauté musulmane. Les villageois des alentours nous accueillaient également dans un même élan de générosité. L'intérieur des cases rondes couvertes de chaume était d'une propreté parfaite, même chez les plus humbles. Malgré la pénurie de mil et le manque d'eau, ils jugeaient toujours avoir assez pour nous offrir quelque chose à boire ou à manger. Les femmes du chef de famille se faisaient belles, drapant leurs plus beaux pagnes autour des reins. Les visages et les corps étaient marqués par les rudes travaux des champs, en plus des maternités inéluctables. Mais les rires éclataient pourtant; c'était la gaieté qui se faisait sentir en premier…

Pour nous, l'Afrique fut comme une fracture. Après, rien ne fut plus comme avant. Ce qui comptait désor-

mais, c'était la vie en communauté, la solitude rompue, pour cette épreuve difficile de la liberté où chacun cherchait à se définir en dehors de l'autre, grâce aux autres. Lent apprentissage, jamais achevé, dont les séductions multiples nous invitaient à des occupations différentes et nous engageaient sur la voie de notre diversité.

Irradiée des profondeurs du passé, la Sardaigne avait tout de suite exercé sur mes sens une puissance surnaturelle, mélange d'infinie mélancolie et de joie exaltante. Du coup, une fois nos études en Allemagne terminées, nous nous étions embarqués pour Cagliari où le niveau de vie n'était pas si différent du nôtre et l'environnement, suffisamment dépaysant, pour susciter la surprise et l'émerveillement.

14

En cet hiver 1983, je ne savais pas encore ce que je rapporterais de ce séjour. Des fissures s'étaient produites dans l'enceinte protectrice des convictions qui assuraient notre défense et qui était destinée à s'effondrer finalement : la voie était ainsi ouverte au flot des questionnements, des hésitations. Giuliano fut le seul à nous écouter, sans se compromettre toutefois. Ce qui me peinait le plus, c'était de voir les amis des amis nous fermer leur porte, un à un, par crainte de s'attirer l'inimitié du clan. Ce que je considérais comme l'achèvement d'une épreuve, me laissait vidée et épuisée, proie facile du doute et du désespoir. A entendre Giuliano, nous étions, aux yeux de ceux qui avaient marché dans nos pas, de véritables caméléons aux multiples faces qui avaient le pouvoir de se métamorphoser ou, pis encore, de se dissimuler sous tous les costumes, de s'adapter à toutes les circonstances, de changer d'identité à loisir. Faces troubles et troublantes d'une radicale étrangeté qui avait le sourire du mensonge, le mystère effrayant du masque. Ils ne nous pardonnaient pas cet appel du dehors qui nous avaient rendus si étrangers, si différents, alors qu'ils nous avaient crus tout pareils à eux.

Il est vrai que, par la force des choses, nous nous étions dédoublés à Cagliari, prenant un vif plaisir à goûter du *farniente* ambiant, à nous dépouiller de ce que nous étions en nous dissolvant dans l'ensemble

flou du groupe, en même temps que nous nous étions jetés à l'aveugle sous sa tyrannie protectrice. Nous nous étions insérés facilement, voyant dans un premier temps le bon côté des choses : l'hospitalité d'abord, l'insouciance ensuite. Oui, pensions-nous, le bonheur était peut-être là. Et puis les mois avaient passé – dix-huit mois déjà. Nous étions restés amis avec mes collègues de travail, qui n'étaient pas sardes, et quelques trentenaires que nous croisions dans les fêtes privées où une pseudo-intelligentsia concoctait toujours les mêmes rengaines. Les remarques désobligeantes, les ricanements, la manie qu'ils avaient de se poser comme les représentants d'une génération perdue, brûlée, tout cela me montait vite au nez. Je ne pouvais renoncer de mon plein gré à la subjectivité, au droit de dire *je*, de sentir, de penser à la première personne du singulier. Et, par moments, un épuisement total s'emparait de moi, causé par la sensation d'avoir été blessée par l'aiguillon de Bacchantes hors d'elles.

Quand on parlait de la Sardaigne, on parlait toujours de la nature, comme si l'île n'avait eu qu'une seule fonction, génitrice, nourricière. Et pourtant, elle était l'air aussi, l'air infiniment bleu que fendaient les étourneaux par milliers dans un concert assourdissant. Elle était le soleil et la lune, la lumière illuminatrice qui, resplendissante, chassait les ténèbres de la mélancolie... Il n'existait pas une seule Sardaigne, mais plusieurs. Toutes les régions ne se ressemblaient pas. Le *Logudoro*, la *Gallura*, la *Barbagia*, étaient différents du *Campidano* desséché qui ne faisait pas d'ombre. Et à l'autre bout de l'île, comme sur une autre planète, s'étendait la *Costa Smeralda,* fière des somptueuses vil-

las de l'Agha Khan, protégées derrière des guirlandes de bougainvillées et de glycines, de sa mer vert émeraude, des ses vagues à surfer... C'était cette extraordinaire diversité qui rendait si belle la Sardaigne.

* * *

Je passais de longues heures au *Poetto* à fixer l'eau plate et bleue comme une lame, stupéfaite de me retrouver seule avec S. Sa barbe était devenue si longue qu'il devait la tresser et l'enrouler sous le menton pour qu'elle ne flottât pas dans le vent. Ce geste était devenu une sorte de rite dont le mouvement se dirigeait vers l'intérieur de son être. Cela me faisait mal de lui refuser le sentiment de sécurité dont il avait tant besoin. Mais le deuil des illusions et la souffrance pour Arne me séparaient radicalement de lui. Rares étaient les disputes mais grand était l'éloignement. Ses changements d'humeur, ses lubies, me rendaient nerveuse, irritable. Je ne tolérais pas qu'il se réfugiât dans sa chambre, qu'il se repliât sur lui-même dans le cercle indéfectible de sa propre intégrité. Je m'inquiétais des progrès que faisait le ressentiment dans son cœur. Pour la première fois, il se trouvait aux prises avec les jours vides sans plus voir d'horizon. Il sortait uniquement pour faire le marché ou retrouver quelques compagnons d'infortune, la ville n'en manquait pas. L'île-mythique, l'île solaire, vécue dans le ravissement, était maintenant détrônée, relayée par son ombre toujours embusquée, comme ces mouches qui s'attachent à la viande, et prompte à détruire qui l'approchait. L'île espérée et l'île-miroir, c'était aussi beaucoup de l'enfance qu'on avait eue ou que l'on avait rêvée. Elle

forçait aux épreuves, à l'affrontement, alimentait le feu de l'esprit, elle exigeait un sacrifice de soi.

15

Carnaval, lentement, arrivait. La vie reprenait. Nous nous laissions aller aux divertissements, aux paroles creuses, à la tentation de partager la compagnie des autres. Nous suivions le mouvement, nous étions de toutes les fêtes. Nous refaisions surface en somme. Je trouvais un appui, du réconfort dans les longues conversations avec un petit groupe de Milanais qui recevaient beaucoup, y mettant une certaine liesse. Avec Mara, je parlais de tout, de mon passé, de la Sardaigne, des peurs qui m'habitaient, de mes idées noires. J'avais besoin de leur légèreté pour ne pas me laisser impressionner par les piques de tous ceux qui ne savaient que faire de ceux qui ne leur ressemblaient pas. Et puis, plus je me sentais faible et affligée, plus j'éprouvais le besoin de m'unir aux *forestieri*[*] : ils comprenaient mieux le problème. Mardi gras, je m'étais ainsi laissée entraîner dans un défilé costumé, travestie en Sainte-Vierge-Marie. Non pour choquer, c'était une chose qui ne m'était même pas venu à l'idée, mais plutôt pour être de la fête, sans plus de cérémonies. Une longue robe blanche, un voile de mousseline jaune pâle, transparent, couvrant mes longs cheveux châtains, vaporeux, un enfant Jésus en cire grandeur nature que m'avaient procuré des copains, faisaient grandement l'affaire pour me donner l'apparence d'une madone.

[*] horsains

Pris de court, S. avait revêtu son cafetan marocain bleu céleste, dénoué sa longue barbe et, muni d'un bâton en guise de houlette, il avait pris part au jeu sans compter que apparence et réalité s'acoquineraient lors du défilé. On imagine mal tous les effets que produisirent nos déguisements. Les femmes se poussaient afin de baiser goulûment le petit Jésus que je portais dans mes bras nus, après avoir effleuré ma peau du bout des doigts pour s'assurer de mon existence réelle. Un enfant insolent, s'exerçant à arracher la barbe de S., pour le mettre en présence de sa réalité, reçut une gifle de son grand-père, accompagnée de cette phrase ambiguë : « *Guarda che questi non sono mascherati !*[*] » Qu'entendait-il par là ? Que nous ne portions pas de *maschera*, de "faux visage" ? Aussi ce n'est pas sans tremblement que j'osai poursuivre ma marche jusqu'à la *piazza Yenne* pour brûler Carnaval.

Toutes les épreuves de l'année passée m'avaient rendue infiniment sensible à tout ce qui pouvait ressembler à la manifestation d'un sentiment de curiosité sans sympathie à mon égard. J'étais terrorisée à l'idée de me retrouver dans une situation insoutenable. Je me demandais si les relations cassaient parce que je voulais les mener trop loin. J'avais donné beaucoup de mon amour, de mon amitié, à chaque fois. Certes, la présence des visiteurs français ou allemands qui arrivaient en nombre dès le mois d'avril, me permettaient de passer des moments intenses, leur passage se révélant, dans cette circonstance, d'une douceur déchirante. Je jouissais de l'instant dans l'euphorie d'un printemps dépouillé de nuages, savourant la paix de

[*] « Gare à toi, ceux-là ne sont pas déguisés ! »

l'île qui se couvrait de mimosas, oubliant les brisures, les torrents de larmes. Mais les invités se demandaient toujours pourquoi je parlais de Cagliari avec une telle passion, pourquoi toute mon attention se cristallisait autour de cette ville sans reflets, sans désir... Parce que je n'avais point de prise sur elle ? C'était enfantin. Je devais me dégager de cette fascination qui me tenait sous son joug, conforter ma capacité de m'affirmer, sans essayer de tout comprendre. De ces discussions jaillissait un curieux sentiment de liberté. Je me plaisais même en la compagnie des hôtes allemands. Maintenant que les amis sardes ne nous divisaient plus, nous pouvions nous fâcher les uns contre les autres, sans que l'amitié s'en trouvât disloquée. Je dirais même que par la façon dont ils me regardaient, m'appréciaient, ils me mettaient en demeure de sonder ma conscience.

Tout ce que j'avais perçu de Cagliari au début, n'appartenait pas au monde de la réalité, mais au mouvement vertigineux de l'engouement, qui laissait plus de place à l'imaginaire, à la poésie, au détournement de soi-même. Je me délectais de voir la ville fortifiée dans l'air bleu, la lumière d'or. Etrange envoûtement que je n'arrivais pas à saisir et qui n'avait peut-être ses équivalents extrêmes que dans les fous instants de l'amour. J'en pleurais, sans savoir que tout en elle parlait directement à mon corps, un corps délié, étranger à moi, et moi tout de même.

Passion, je savais ce que cela voulait dire : c'était le fait de souffrir. Une douleur immense, extrême, indicible. Ce que je ressentais était tellement obscur, in-

connu, que si je n'avais pas essayé de l'analyser, je serais devenue un fléau pour moi et pour S.

Heureusement, le chemin de la vie est semé d'impondérables. Giovanni Columbu projetait de faire une émission radiophonique qui traitât de l'identité sarde. Il cherchait quelqu'un qui eût un regard extérieur sur l'île, un regard étranger. Hasard salutaire qui m'arrachait à la déprime, à l'engourdissement de l'hiver, me donnait un plaisir rare à Cagliari, celui de discuter, de penser à plusieurs. Je détestais cet état de tristesse qui était devenu le mien et donnait au passé plus de valeur qu'à la vie présente. Je m'en voulais de rendre Cagliari coupable de cette ignoble solitude qui n'existait qu'en moi... Je ne voulais pas cela. Tout, mais pas cela. Pas cette coupure irrémédiable que je vivais de façon alarmante. Dans ce sens, la décision de participer à l'émission de Giovanni s'ouvrait sur l'espoir de donner une visibilité à des situations réelles et d'instituer un « contact », nom de l'émission, entre regardant et regardé.

Ce projet de travail à la RAI (*Radio Televisione Italiana*) relevait du défi. C'était un sol miné où, s'enfonçant à chaque pas, j'aboutissais à un obscur dédale de sentiers qui menait à une impasse. Je vivais alors dans une totale ignorance des courants qui traversaient l'Italie, tournée vers le bonheur privé plutôt que vers l'action collective, des dérives de la lutte armée avec ses repentis ou plutôt collaborateurs de justice qui dénonçaient leurs erreurs sur le dos d'anciens compagnons pour bénéficier d'une remise de peine, de l'égarement collectif déclenché par la confusion des idées et des âmes. A trente ans, j'ouvrais des yeux incrédules sur ce mou-

vement de repli et de reflux, où les gens ne s'en remettaient plus à des valeurs, sources de richesse intérieure, mais cédaient à l'infatuation des modes pour se trahir eux-mêmes. Il était inutile de me le dissimuler : pour mes compagnons de travail, j'étais complètement à côté de mes pompes. Car ce qui importait aujourd'hui, c'était mimer le jeu de la séduction plutôt que de le jouer, préférer les masques, les rôles, les faux-semblants à une authenticité à l'égard de soi et des autres, s'asseoir devant une télévision au son coupé, croire aux miracles et à la loterie. Les longs entretiens me prouvaient que la famille était devenue le seul refuge contre le désabusement général. Tout se passait comme si, dans ce présent confus, la jeunesse n'avait plus, pour garder ses repères et se protéger du vide, que ce repli sécurisant sur la phratrie.

Troisième année

« En France, le premier jour est pour l'engouement, le second jour pour la critique. »
(Laharpe)

16

La Sardaigne souffre de la maladie de la mort. Qu'elles aient l'humble proportion des *domus de janas* ou qu'elles s'élèvent, géantes et collectives, les sépultures anciennes nous rappellent que les Sardes mirent jadis toute leur âme a préparer leur abri d'éternité. La concavité des *domus de janas*, les cornes du taureau qui servent de berceau à la lune, les constructions en cône, tout atteste l'absence de division, éveille le désir de replonger dans l'obscurité, le giron maternel, la collectivité, et indique l'affirmation qu'il existe, dans l'île, un « royaume des mères », comme l'appelle joliment Goethe dans le second Faust.

Assurément, je souffrais depuis des mois de la maladie d'Arne. Son état de santé était alarmant. Je me trouvais attachée à lui par un fil qui pouvait se briser d'un jour à l'autre. J'aurais aimé qu'il m'appelât à son chevet. Il ne l'a pas fait. J'aurais voulu tenir cette grande place dans sa vie, et j'ai payé mon attente d'un regret sans remède. J'appris sa mort le jour où j'étais en partance pour Cologne. La lettre était d'Annette, son amie depuis un an. Elle essayait de me consoler, écrivait que la distance, loin de l'éloigner de moi, n'avait fait que renforcer notre lien télépathique. Que la mort était inhérente à la vie...

Je n'avais jamais été confrontée à la mort. Elle est devenue ma compagne. Le sort le voulait ainsi. Cet été là, je trouvai ma mère terriblement affaiblie par le cancer.

Elle avait quitté l'hôpital sans prévenir. L'amaigrissement, ses joues creusées, son teint jaunâtre me frappèrent. Son foie était couvert de métastases, mais il n'était pas question qu'elle se soumît à des séances de chimiothérapie. Elle était persuadée que cela ne servirait à rien, sinon à la faire souffrir davantage. C'était sans compter avec la fourberie des médecins. Convoquée au centre hospitalo-universitaire de Nancy quelques jours plus tard, l'oncologue lui avait fait miroiter les bienfaits qu'elle eût pu tirer d'un tel traitement. Il lui garantissait qu'il y avait deux chances sur trois pour qu'elle guérît. Elle devait se battre. Tout était possible si elle avait confiance. En la voyant si convaincue soudain, j'avais tu la vérité, ravalé mon chagrin. J'aurais voulu lui demander pardon.

– Il faut vous en remettre à la médecine, aux décisions du Professeur, me dit la mère supérieure du service de cancérologie quand j'émis mes réserves sur le succès de la cure. Elle seule vous déchargera de toute responsabilité morale, vous mettra la conscience en paix.

Je la regardai, effarée. Je ne pouvais m'en laver les mains. Il s'agissait de ma mère et je voulais lui éviter tout faux espoir, un calvaire inutile.

Maman lutta au-delà de toute prévision, mettant en branle toute sa force vitale. Bien sûr, elle s'était d'abord révoltée contre le verdict des médecins qui lui paraissait injuste et, par conséquent, insoutenable. Mais c'était une combattante, une amazone au sein coupé, elle s'armait contre l'adversité. Son acharnement à guérir agissait sur ses pôles positifs d'une manière imprévisible, elle ressuscitait. Elle avait tout af-

fronté sans une larme, sans une plainte, du profond de sa détresse : la chute des cheveux, la polyarthrite qui eût cloué sur son lit tout autre qu'elle. Des mois de luttes et de souffrances physiques et morales qui surgissaient du milieu de mes nuits, me laissaient toute pantelante comme un cerf aux abois, en proie à l'angoisse de vivre, à la faute de vivre.

J'avais des insomnies, des plaques d'eczéma sur le visage, je perdais l'appétit, maigrissais à vue d'œil, m'étiolais. Je ne pouvais oublier le regard d'outre-tombe qu'elle avait posé sur moi, après que l'infirmière l'eut tirée du sommeil où elle plongeait en apnée, jusqu'à en mourir peut-être. J'avais obtenu, à force de volonté obstinée, l'autorisation de passer les nuits auprès d'elle, allongée sur un lit de camp. On la maintenait en vie à coups de perfusions. De la chambre, j'entendais les autres malades gémir, je pensais à Arne, à sa main décharnée dans mes cheveux, je désirais la présence de S. Je haïssais le monde de n'avoir pas fait maman heureuse, le diagnostic de l'oncologue qui la condamnait froidement en ces termes : « ce serait miracle que de parvenir à une durée de deux ans... »

Sa survie, non, on ne pouvait pas appeler cela une vie, fut une victoire remportée sur la peur et la douleur. Je la voyais porter ses maux avec un courage sans faille. Il m'arrivait de penser que mon secret m'eût été moins insupportable si j'avais pu le partager avec mon père, mais il n'avait aucune aide à offrir ; trop fragile, il ne voulait rien voir ni savoir. Quand je pensais à l'avenir, j'étais saisie d'épouvante, prête à sombrer.

Cette année-là , j'ai beaucoup navigué entre la Sardaigne et la France. Depuis lors, je fais halte à Paris où

j'ai trouvé une place, un droit au chagrin, auprès de Bernard et de Taieb. Ma seule joie à Cagliari : le nouvel appartement de la *via Pacinotti* que je partage avec S. et un bon nombre d'hôtes de passage ou *sfrattati*, expulsés de leur appartement. Il est spacieux, traversé de lumière et possède deux salles de bain. Perché au huitième étage d'un immeuble sans apprêt, il donne sur la citadelle, érigée sur un éperon rocheux. Et, par temps gris, je vois les nuages, ces merveilleux nuages qui forment une houle bleutée à l'horizon.

* * *

Je supporte mal l'apathie de Cagliari dès que s'annonce l'hiver. Le temps cesse de couler. Quoi qu'on fasse, c'est toujours la même chose. Les rues et les places sont dépeuplées. Le vent s'engouffre en vous jusqu'au cœur. Partout règne un froid humide : à l'université, au cinéma, dans les bars nocturnes. Les gens du Nord n'imaginent pas que l'on puisse avoir le sang glacé quand le thermomètre marque quinze degrés. Mais sans chauffage, on est obligé de se couvrir chaudement. Les endroits où l'on peut se rendre, quand on ne dîne pas entre amis, sont obscurs et vétustes. L'ameublement et la décoration, rudimentaires. Et pourtant, dans cette ville sans variations, où manquent toutes les conditions pour passer des soirées hivernales avenantes, subsiste une tension, un souffle, la possibilité d'une véritable transmutation, qui est la tâche même de mourir à soi-même.

Rencontrer son double est dans les traditions anciennes un événement néfaste, parfois même un signe de mort. L'image que Cagliari me renvoie me fait pas-

ser de l'autre côté du miroir, dans un monde sans commencement ni fin, purement imaginaire. Un homme m'a dit tout dernièrement : « Tu n'as pas encore trouvé la clé ». Ce qui revient à dire que la porte de la ville est close, verrouillée. Un verrou son cœur. Là-haut, au sommet de la colline, *Castello* se retire dans ses murs, se voile dans le nimbe rosé de la lumière du soir, aveugle quant à son être. Et pourtant la vieille ville continue à m'émouvoir avec ses façades défaillantes, ses *palazzi* bardés de balcons branlants, qui expriment la négligence des pouvoirs publics, mais aussi le refus du peuple sarde de s'accepter comme être historique. Le patrimoine est, en effet, le dernier souci des Sardes. Pour la plupart, c'est un legs du passé colonial, sans intérêt. Il importe de sauver un héritage moins tangible où dominent le *ballu sardu*, le chant des *tenores* et des *launeddas*, ces instruments à vent anciens réservés à la guerre ou à la danse, qui, le premier mai, accompagnent de leur son plaintif, nasillard, le cortège de *Sant'Efisio.* C'est une culture prétendue originelle qu'il s'agit de préserver, de pérenniser à travers les festivités, et qui revient toujours comme une solution, un espoir, une fuite, une forme de bonheur sans mélange.

* * *

Avec une surprise peinée, je pense à Mara qui a pris la fuite sans regarder derrière elle, tant il y avait de malveillance dans les yeux de Bacchos fait homme. A Cagliari, la femme mariée est très vite absorbée par le conjoint. Les hommes s'intéressent peu à ce qu'elle est, à ce qu'elle pense. S'ils la rencontrent seule, ils lui de-

manderont où est son mari, comment va son mari, que fait son mari. Aucun ne se soucie vraiment d'elle, puisqu'elle appartient à un autre.

Depuis que Mara est partie, les jours se succèdent avec ce changement sans rien qui change, avec la même lassitude de se réveiller chaque matin dans une société où l'on répugne à s'affronter dans un débat, à se mettre dans une situation où l'on est jugé sur ce que l'on est. Il me reste une faim harcelante des autres dont je ne sais que faire.

* * *

L'hiver approchait. Le mistral faisait moutonner le bleu violacé de la mer. Les gens se retiraient à l'intérieur des appartements. Il était délicieux de se promener dans les rues désertées. Les citrons pendaient aux branches dans les cours, où s'enchevêtraient plantes grasses et géraniums rouges. Il n'y avait pas un nuage au ciel. Assise au soleil, je lisais « Mère Méditerranée » de Dominique Fernandez. Il me semblait, lorsque je fermais les yeux, remonter dans le temps, où, pour le voyageur en Sardaigne, tout était encore poésie, silence, éloignement du monde contemporain. Il y avait alors bien de jolis villages « d'aspect sarrasin », juchés à pic sur la mer, des « demeures basses, sans étage, (...) exposées toutes nues à la fureur des rayons ». Une sorte d'Afrique miniature, altière et dure, irrémédiablement perdue.

Le livre de Fernandez montre bien comment la Sardaigne a changé depuis la *Rinascita*, à quel point elle court désormais après sa revanche, après son identité, qu'elle réinvente, mythifie, idéalise comme valeur re-

fuge, ne se souvenant plus qui elle est réellement ni pourquoi elle démolit ainsi les demeures du passé. Les années soixante-dix furent fatales aux vieilles maisons. Une catastrophe, puisque dans la plupart des villages, elles ont été rasées. Tous les jours, les constructions grisâtres préservées de tout contrôle et de toute notion du beau, volontairement inachevées, gagnent du terrain au détriment du pittoresque. Car c'est avant tout cela le nouvel ordre des choses : il s'agit d'effacer les traces de pauvreté, de pleurs et de peines, de rayer l'ancien monde. « Que la vie gagne, fût-ce au prix de la mort ! » de s'écrier Temech du plus profond de la nuit, défendant Caïn contre les imprécations d'Adam et Eve.

En évacuant les "saletés" du passé, la Sardaigne s'octroie de nouveau la possibilité d'être seulement elle-même, de s'éloigner d'une vie asservie à des forces étrangères, de repartir de zéro. Eternité des illusions ! Errance aveugle d'un peuple déshérité, fixé dans son deuil, qui cherche ce qu'il ne peut pas retrouver ni remplacer, et tourne et retourne autour du gouffre de son abandon !

Dans la mythologie commune, pour retrouver l'Eden, il faut revenir à l'origine perdue. *Furriadroxius*, le retour en arrière est un leitmotiv constant : non pas retour au paradis traditionnel où le pâtre nomade est encore à l'honneur, mais affirmation d'une origine qui se perd dans la nuit des temps et ne conserve que l'exemplaire, celui du héros-bâtisseur de la race des géants, maître de son œuvre.

Voyager en touriste ne me donne plus de plaisir.

– Nous les Sardes, nous avons le sens de l'hospitalité, nous sommes d'une petite taille mais d'une grande vi-

rilité. Sur notre île, tout est *genuino*, naturel : le vin, la nourriture, se plaisent à rabâcher ceux qui nous abordent.

Il leur faut de l'histoire naturelle, narrer les origines de la bête, y ajouter de l'anecdote, avec un soupçon de complaisance. Au bout du compte, nous ne servons qu'à renforcer l'affirmation d'eux-mêmes à travers des certitudes qui les déchargent du souci de la connaissance de l'Autre. Le pays de cocagne se suffit, on n'a pas envie d'en sortir et il y a là quelque chose d'appauvrissant et de figé. Voilà pourquoi je fais grief à S. de s'enfermer dans sa coquille, d'avoir le mal du pays. J'incline à penser qu'au centre de la symptomatologie de cet état de crise permanent, de sentiment d'isolement, qu'il appelle *Inselkoller,* « le mal de l'île », il n'y a rien d'autre que la peur de larguer les amarres pour de bon. Claquemuré dans son bureau, il se cramponne à son passé, à son appartenance, au point de ne plus être capable d'attention ni d'intérêt pour son entourage. Je me désole du changement notable qui s'est opéré en lui. Tout ce travail qu'il s'invente pour ne pas chuter dans le vide me fait ressentir doublement les effets ravageurs du déracinement. Il n'est pas heureux, je le vois bien. Créer pour les touristes allemands des manuels de langues étrangères qui sortiraient de l'ordinaire, avec des textes où l'on parlerait de son propre pays, de la vie alternative, voilà ce dont il rêve !

Sa passion des langues, oui, c'est tout ce qui liait encore S. à la Sardaigne. Ainsi, à la prière de Giovanni, il avait fini par accepter de servir la "sarditude" aux élections de Juin. Il était beaucoup de souffrances impossibles à partager, mais la volonté de lutter contre la

malfortune d'être isolé, elle, pouvait être partagée. Il était le seul à Cagliari à pouvoir faire l'analyse des suffrages donnés sur son ordinateur, mais ce service, perçu comme un dû, devait lui apprendre que l'ouverture de la fenêtre sur le monde sarde, ce sésame tant espéré, était obscure comme une caverne. Relégué devant son ordinateur dans un coin de la salle du parti, mal ventilée, embuée, on eût dit que S. n'existait pas. Près de lui, autour de lui, les gens parlaient peu; les uns allaient, les autres venaient sans lui prêter attention ni songer à lui apporter un café. Pourquoi tant d'insociabilité ? Giovanni ne voyait qu'une raison à cela. Rien n'était plus contraire aux règles de ces hommes renfermés et susceptibles que d'être redevables à un *istranzu,* le don de S. soulignant ici l'écart entre tradition et modernité.

Ce fut pourtant à cette occasion que je fis la connaissance d'un jeune artiste originaire de Nuoro. Attirée par une exubérance qui n'avait rien d'entreprenant, je m'étonnais de cette entente, de cette coïncidence inespérée. Ce qu'il me racontait de lui ne manquait pas de me séduire. Il vivait à l'étranger, aimait le mouvement, le dépaysement. Coutumes et possessions lui répugnaient. Sur ce chemin, il trébuchait souvent, comme pris par l'horrible peur d'être seul... C'est vrai qu'il était double, il en convenait. Comme déchiré, sans frontières sûres. Il était stupéfait quand il retrouvait à Nuoro les amis qu'il avait quittés; ils étaient pareils, inchangés, on eût dit qu'ils marchaient dans un cercle, qu'ils tournaient en rond... A la longue, il y avait de quoi mélancoliser.

* * *

On accède à la Barbagia par l'autoroute, jusqu'au bourg de Nuoro. Puis la route rétrécit, serpente, fait tanguer le cœur. Cette contrée, son nom l'indique, abrite la société barbaricine qui échappa longtemps aux invasions et aux influences extérieures, même après avoir été convertie au christianisme. Jusqu'à aujourd'hui, on continue à parler le *nuorese* plutôt que l'italien, et Rome ne comprend toujours rien à ce peuple qu'elle ne réussit pas à tirer de la "barbarie". La défiance est partout sensible, issue d'une interminable suite de désastres, fuites, injustices tout au long de l'histoire.

J'avais souvent désiré l'arrivée d'un être qui m'eût servi de guide dans cette région insoumise, où le *balente* jouissait encore d'un certain prestige au même titre que les bandits et *latitanti* qui se cachaient dans les massifs montagneux pour échapper à la justice italienne. Pour l'heure, la défense naturelle des lieux demeurait un refuge aussi secret qu'inexpugnable, de nombreuses grottes s'ouvrant dans les entrailles de la pierre. Là, nul ne pouvait trouver les fugitifs qui, sans même le savoir, retournaient à la matrice.

C'est au cours de ces divers séjours en Barbagia, au début de l'année 1984, que l'idée m'est venue de prendre des notes, me bornant à raconter les anecdotes comme on me les avait dites, imprégnées de fantasmes romantiques, de toute la mythologie qui s'était progressivement solidifiée autour de la Barbagia. Les Cagliaritains n'avaient que trop vu en moi le simple reflet d'eux-mêmes, sans voir ce que j'étais par ailleurs, il était temps de m'arracher à ce miroir mortifère et

d'échapper au piège annihilant de « l'éternel retour au même, à l'identique », évoqué par Nietzsche.

17

Il régnait dans ces montagnes une atmosphère lourde, confinée. Un silence épais. Sous ses dehors accueillants, la Barbagia était violente, d'une violence muette. Les repas que je devais y faire me semblaient de redoutables épreuves. Mes hôtes me gavaient de nourritures pesantes : charcuterie, entrailles, vulve de truie ou testicules de taureau qui avaient cuit sur des braises de myrte ou de fenouil odorant. J'assurais que tout était exquis. Non, je ne buvais pas de vin. « Celui qui ne boit que de l'eau finit par avoir des grenouilles dans le ventre ! » disaient-ils invariablement d'un ton plaisantin. Après quoi, ils sortaient les nougats aux noisettes, les gâteaux aux amandes et au miel, aux raisins secs ou bien encore fourrés au moût de raisin, meringués, glacés, où se déployait tout l'art des femmes qui, des jours durant, les avaient préparés avec dévouement. Cette préoccupation de rassasier le visiteur reflétait celle d'une société dont les couches humbles et déshéritées avaient connu la famine; elle marquait une hantise due à des siècles de vie précaire. Comme dans tous les logis, la vie de famille s'organisait dans la cuisine, un lieu éloigné de tout curieux, où trônaient la cheminée et la télévision, et où se tenaient les veillées qui achevaient la journée de labeur. Un espace clos et sombre qui renvoyait au traitement particulier que les femmes mûres réservaient à leur corps : un corps invisible, enfoui sous de lourds jupons de ténèbres. Sans

doute était-ce ce qui leur donnait cet air ombreux, cette aura de réserve, mais en même temps cette énergie première. Dans l'austérité, quand l'homme se déplaçait de point d'eau en point d'eau avec ses moutons, couchant dans les *ovili*, huttes de pierres sèches en forme de cônes, analogues aux cases africaines que j'avais vues en Haute-Volta en 1977, la mère pourvoyait aux besoins de la famille, fabriquait le *pane carasau*, en forme de galettes fines comme du papier à musique. Elle avait l'œil à tout et usait de sévérité quand il le fallait. La vie était difficile et elle travaillait plus dur que l'homme; elle devait souvent tirer le diable par la queue pour élever ses enfants. Ceci accroissait son prestige. A Cagliari, on racontait que la société barbaricine était de type matriarcal, en ce sens que les usages et les anciennes coutumes étaient encore jalousement transmis par les femmes. Et qu'il valait mieux se méfier d'elles, l'habitude de se tenir du côté de l'ombre et du repliement se heurtant à ce qui était précisément l'opposé : le feu brûlant des passions, du châtiment, de la vengeance.

La communauté des femmes qui détenaient l'autorité en l'absence des hommes, occupés à mener paître les troupeaux, avait un caractère étouffant bien propre à les discréditer. Grandes étaient les tensions entre elles. On se défiait des veuves en particulier, qui cumulaient les fonctions du père et de la mère, définis séparément dans la société barbaricine. Coiffées de leurs fichus noirs, elles étaient comme le diable et jetaient les mauvais sorts, ne guettant que l'occasion d'épancher leurs sentiments d'envie et de frustration constamment refoulés. En Barbagia, le christianisme n'avait

pas tout à fait abattu les dieux d'antan; il n'avait pas eu raison des traditions et croyances ancestrales et, avec elles, des démonologies orientales et des possessions, nées avec les religions naturelles... l'héritage s'effectuant matrilinéairement , selon des voies silencieuses, dissimulées. Certes, dans l'île reconquise par l'Eglise, la Madone avait usurpé la toute-puissance de la Grande Mère, mais les femmes étaient encore placées sous le signe d'Arachné. Elles tissaient les destins et s'associaient aux divinités vengeresses du crime, à l'obligation d'obtenir vengeance. Tout autant que les hommes, elles permettaient aux bandits de vivre à l'abri de la justice et assuraient, en toute bonne conscience, la pérennité d'un ordre phallocentriste, basé sur la force et la violence. Bien souvent, les commandements de l'Eglise allaient à l'encontre de ces croyances populaires qui favorisaient le mythe d'une région "barbare" à la fois redoutée et vénérée, où prédominaient tant la magie et la superstition que l'esprit du sacrifice ; tant l'impulsivité ténébreuse et malfaisante que la générosité ; en somme, la coexistence des contraires.

« Tout est extrême là-bas, me disait le jeune artiste. Et il n'y a pas de frontière précise entre la vie et la mort. » On séquestrait, on assassinait des personnes et les mères des tués vivaient en permanence dans un sentiment de malheur. Dans certains villages, la haine coulait à flots sanglants après que les femmes avaient excité les hommes à la *faida*, par leurs *attitu,* ces rituels de lamentations funèbres qui attisaient toutes les douleurs de la vie péniblement retenues sous la peau... Assoiffées de vengeance, elles criaient comme des bêtes

blessées, entraînées malgré elles par le vertige tentateur de la continuelle malédiction. La *faida* était un devoir familial et l'expression la plus spectaculaire de ce droit ancien qui poursuivait sa route à travers les générations, nourri par les visages dévastés, ravagés, les voix brisées de ces mères-bacchantes, filles d'Agavé, appelant le sang à l'infini, et n'hésitant pas à mobiliser les démons ou les sorcières pour se rebeller contre les torts subis, les crimes perpétrés. Oui, le *malocchio*, le "mauvais œil" qui occasionnait dommage à ce qu'il regardait, était une autre menace réelle dans le monde sarde. Il pouvait tuer, faire périr le bétail et attirer le malheur sur la tête de l'homme. Un œil admiratif, tout particulièrement s'il était porté sur un enfant, était en fait un œil envieux. Un compliment, s'il n'était pas accompagné du toucher de la main, était tenu pour maléfique. Tout ce qui était signe de chance ou de bonheur suscitait l'*invidia*, l'envie haineuse, et devait être absolument dissimulé aux regards. La beauté, c'était comme un joyau. Le mieux qu'on pût faire, c'était de la cacher, car la vanité attirait la convoitise et provoquait de dangereuses jalousies. A Cagliari, j'avais même connu des femmes qui perçaient des poupées de paille sans visage à l'aide d'aiguilles magiques pour supplanter une rivale. Les aphrodisiaques, destinés à reconquérir l'amant, n'ayant pas produit l'effet désiré, il ne restait qu'une solution : que l'autre femme mourût ! Heureusement pour les victimes, il existait des anti-dotes à ces sortilèges : clés, clous, cornes, sel agissaient, paraît-il, comme des remèdes.

Il subsistait également des rites d'exorcisme à caractère chamanique, dont le plus répandu était la danse

de l'*Argia,* destinée à calmer la *vedova nera*, la veuve noire, araignée venimeuse, vampiresse, avide de sang, qui mordait et empoisonnait ses victimes. Autant d'effrois lovés dans les strates perdurables de l'inconscient barbaricin, qui drainaient des tas d'histoires sulfureuses, où l'araignée, comme la mouche, passait pour une figure maligne : avatar du diable, attribut des sorcières.

L'univers sarde était peuplé de ces mauvais esprits devenus animaux, insectes, de ces puissances diffuses toujours chargées d'un fort symbolisme chthonien ou infernal et, en tant que tel, attaché à l'idée du Mal. *Male di Sardegna* qui touchait l'être comme par possession ! Que ces sales bêtes fussent toujours de sexe féminin me laissait songeuse. Cette peur panique de l'animal femelle montrait bien un atavisme tenace remontant du gouffre des temps primordiaux à prédominance matriarcale. Malgré le culte dionysiaque du héros, qui s'était substitué à l'adoration de la terre-mère sous l'influence des Byzantins, les femmes continuaient à agir, à coups de dents, dans les affres du malheur absolu. En vertu de leurs changements d'apparence, ces démones rappelaient étrangement les images maternelles sculptées de l'omnipotence primitive, fondues dans le culte de la déesse-mère vierge, souvent noire; d'autant qu'elles vivaient souvent sans homme et restaient dans un lien originel intact à la mère. Elles en présentaient aussi toute l'ambiguïté, oscillant souvent entre la magie blanche et la magie noire, le pouvoir de guérir ou de provoquer la maladie, toutes puissantes dans le mal comme dans le bien. Je ne croyais pas aux mystères, mais je croyais au mys-

tère de la *Sardegna-Madre*. D'avant le Père-Dieu. J'entretenais donc fatalement avec l'île un lien passionnel, démétérien, tout mêlé de secrètes frayeurs qui me détournaient de ma propre vérité.

* * *

Nés guerriers, les *Barbaricini* se considèrent toujours comme un peuple vaillant, résistant et indépendant d'esprit; ils ont lutté contre plusieurs vagues d'invasions étrangères et se sentent peu d'affinités avec les citadins cagliaritains qui se consacrent au commerce et dont le sang, depuis des siècles, s'est mêlé à celui des Arabes, des Espagnols et des "Continentaux" implantés. En outre, ils exècrent la mentalité d'assistés, la posture résolument victimaire qui règne au sud de l'île. Dans cette société agro-pastorale, organisée en autarcie, on vit beaucoup de l'élevage transhumant et des produits des troupeaux; on évalue la richesse, non en cultures mais en bétail, car posséder du bétail signifie posséder la souveraineté. Par là serait mis en évidence le caractère aristocratique de la société barbaricine, laquelle a abandonné aux populations conquises ou soumises du *Campidano*, le soin des fonctions productrices de la terre. Etre indépendant est considéré comme une chose plus importante que de gagner de l'argent. Vaches et cochons pâturent à leur gré, sans gardien. Les bergers, se souciant peu de la justice civile, *sa zustissia*, pratiquent ici et là l'usage ancien du brûlis pour favoriser l'herbage. Un usage qui remonte bien avant le calendrier.

Davantage que de la haine, ils éprouvent du mépris pour l'institution judiciaire. Pour eux, *l'abigeato,* le vol

de bétail, dont la conservation farouche semble une préoccupation constante des *Barbaricini*, fait partie du souci aigu d'équité, de la révolte contre l'idée de la propriété injustement répartie. Et dans le bandit se confondent encore le réfractaire et le justicier. La vie judiciaire n'est pas simple dans ce monde complexe, où un code traditionnel non écrit, *su connottu*, dicté par des sortes de "sages", *sos homines*, est perçu comme un recours plus efficace que *sa zustissia.* Ici, les liens ancestraux tissés entre les clans parentaux, entre les "amicales" d'intérêt ont subsisté. Et chaque communauté a son arbitre, chargé de régler les rapports humains et de jouer un rôle de médiateur entre les familles en cas de litiges. A en croire les journaux locaux, les bandits, s'ils ne dévalisent plus les voyageurs, continuent cependant à pratiquer le rapt. Naturellement, les enlèvements se produisent en dehors de la communauté. Ni vu ni connu.. De toute façon, personne ne prend le droit de parler. Non par conviction, mais par résignation, ou bien par tradition, le péché le plus grave, le plus gravement puni, étant la trahison, destructrice du lien social.

* * *

Le banditisme et sa passion de la rapine venaient de très loin, d'une très longue frustration et des conflits qui existaient entre les éleveurs de bétail, ceux de la civilisation du cheval, et les agriculteurs réduits à la servitude. En premier lieu, les *Barbaricini* rejetaient le travail de la terre depuis qu'on la leur avait arrachée, et toute possession de propriété privée, incompatible avec leur sens de la liberté comprise comme hors-la-

loi. Incontestablement le mythe du berger-bandit d'honneur poussait cette donnée à son extrême. C'était à chacun selon ses besoins. En cela, ils avaient beaucoup en commun avec les anciens chasseurs et leur pratique de la mise en pièces, le vol du bétail et sa distribution étant non seulement un test de valeur, mais à l'origine une sorte de justice distributive, une affirmation d'équité. Cependant, la voie qu'ils se traçaient ainsi était étroite et périlleuse. Qu'il y eût entre eux conflit et la course entreprise pouvait mener à l'effusion de sang. Le vol d'un mouton était peu de chose et facilement réparable, mais en revanche, tout honneur outragé déclenchait la haine meurtrière. On tranchait les jarrets des bêtes de l'offenseur avec une joie sauvage, on bousculait le code traditionnel en vertu duquel il eût fallu négocier, s'affranchissant de la communauté après en avoir subi les règles tacites.

C'était la *balentìa*, la vaillance, qui traditionnellement faisait de l'homme un homme d'honneur. Un *balente* n'avait pas le droit de refuser un défi, sa fierté passait par la dominance. Le sort normal d'un homme preux, c'était de faire justice soi-même, au risque de tomber sur la pierre à sacrifices. Ainsi, il affirmait doublement sa force : non seulement il se passait de l'approbation, donc du soutien de la règle commune, mais il encourait la sentence prévue, attendue, la mise à mort, comme preuve de son courage et finalement de la justesse de son acte.

L'un des paradoxes de cet insoumis était de tendre à la rupture et à la plus imaginaire autonomie, tout en affichant par une rétorsion en talion la pérennité de la vendetta, qui avait sa place dans la société barbaricine.

On pouvait tuer dans la collectivité sans être puni, mais selon des règles singulières. Une telle attitude illustrait très bien l'ambiguïté du double et inquiétant caractère de la Barbagia : à la liberté absolue s'opposait la soumission au code d'une société soudée par les liens de loyauté, l'endogamie de clan, le sang; au refus des lois écrites, la rigueur inflexible de l'obligation de vengeance qui se doublait de l'*omertà,* la loi du silence. Dans tous les cas, la mort gagnait sur la vie.

* * *

Il fallait tendre l'oreille aux bruits des silences de la Barbagia pour entendre ce qu'ils recouvraient : les cris et les chagrins, les rancunes ressassées, les secrets honteux longuement enfermés qu'elle portait en elle comme des ulcères purulents. Ni son tempérament ni son éducation ne portaient le *balente* à l'introspection. Il était téméraire, mais son esprit était étroit, *prepotente*. Et ce qu'il était en vérité demeurait d'une "barbare" étrangeté. Débattre ne servait à rien, quand l'honneur paraissait être en cause; ce qu'il fallait, c'était utiliser la force physique. Voler et tuer. Tout le génie du *balente* était de rendre efficace des qualités négatives et de faire de sa présomption non une faiblesse, mais une supériorité absolue.

Les difficultés sont infinies pour un étranger dès qu'il s'agit de comprendre la Sardaigne. En fait, la Barbagia ne diffère pas sur tous les points de Cagliari, quoi qu'on en dise : ombrageuse et disparate, elle est aussi secrète qu'impénétrable. Sous terre, l'ordre ancien menace toujours, et le droit romain devrait prendre garde de l'oublier. L'île est un ventre, goinfre et lu-

brique, plein du feu du châtiment. Derrière l'envie, le phallocentrisme, le déchaînement de la haine, c'est probablement le pouvoir maternel qui est attaqué, avec la complicité des deux sexes. Chacun luttant désespérément contre les liens sacrés qui les maintiennent à la mère orale, intrusive, exclusive, indéfectiblement rivés. Une histoire d'amour et de haine en somme, pour la grande nourrice, avec pour terrible conséquence l'assimilation du désir d'aimer au désir de tuer et de morceler.

Le reste n'était pas dit, à peine suggéré. Ce qui souvent déclenchait la rixe, c'était le climat d'homosexualité réprimée dans les *bettole*, les tavernes, où il importait de réitérer des affirmations mâles de puissance et de domination, d'épuiser toutes les jouissances héroïques au milieu de la foule, celles de la fête, des cavalcades et de la beuverie, mais aussi de la fureur virile. Parce que les femmes étaient trop fortes ? Ou bien parce que l'absence des pères, leur silence au regard de l'éducation, favorisait la toute-puissance maternelle ? Tout le balancement de ce système de talion était peut-être entre ces deux pôles : la solitude dans le royaume de Cybèle, qui cachait amoureusement ses fils dans son antre, et les grandes dionysiaques au milieu de la foule où le sang versé se mêlait au vin. Et ce choix impliquait toute une série d'épreuves, d'actes rituels qui marquaient les étapes d'un trajet initiatique, d'une incessante poursuite, et finissait dans la mort sanglante, par l'extrême difficulté à s'affranchir de la vierge noire lors même qu'elle avait un mari.

18

Pensive, je contemplais le ciel bleu, tandis que le mistral, puissant, vivifiait mon esprit, le purifiait, chassait les nuages. Du balcon, je voyais la *via Pacinotti* s'éveiller, me divertissant de la nonchalance des passants, de l'élégance provinciale des femmes. Elles restaient minces malgré l'âge, d'une minceur un peu sèche, qui relevait d'une alimentation réglée et frugale. C'était un dimanche. Le jour du marché aux puces. Je décidai d'y faire un tour… Sur la vaste esplanade du bastion San Remy, toute la jeunesse semblait s'être fixé rendez-vous pour bavarder au soleil. D'autres vaguaient, les joues creusées, le regard fixe, épuisés par l'effet de l'héroïne. L'araignée Arachné, la *vedova nera*, faisait son œuvre. Je connaissais bien la plupart des jeunes toxicomanes qui se trouvaient là. Tous la subissaient, cette vie à ne rien faire, aux crochets des parents, comme une fatalité, comme une protection aussi. De toute manière, *la mamma* était là pour assurer les tâches quotidiennes : les courses, la préparation de *la pasta* à n'importe quelle heure du jour, le lavage, le repassage… C'était la belle vie et le lien inventé pour les tenir prisonniers, tout leur affectif étant concentré dans le cocon familial.

Le drame des *balentes* comme celui de tant de jeunes gens à la dérive se déployait sur cette toile fond : le conflit entre la logique circulaire, archaïque – comme *la faida* qui n'avait pas de fin ou la tentation de la

drogue qui revenait en cycle – et la logique linéaire d'une société qui, héritière de Rome, de Byzance et du Judéo-Christianisme, avait banni les valeurs féminines. Ainsi, ils oscillaient entre leurs pairs et leur mère, en quête d'une impossible unité.

L'armée bienheureuse des anges avait-elle eu vraiment raison de l'armée de Lucifer, cette exécutrice de la justice infernale, irascible et vindicative qui avait fondu sur le golfe du fond des âges et des ténèbres ? Et le diable vengeur, jeté à bas de sa monture, précipité dans les flots, était-il bien vaincu ? La *sella del diavolo*, selle du diable, que j'apercevais du haut du bastion San Remy, était encore là pour avertir des dangers encourus par celui qui voulait tuer son prochain "en toute justice". Tout ce qui était frappé d'horreur et de puissance maléfique dans l'imaginaire collectif était une image de démons barbus, puissamment armés, qui surgissaient à cheval de la mer étale. Comme si les Sardes avaient voulu prouver que Lucifer venait d'un univers qui leur était totalement étranger. Comme si l'enfer, les monstres, c'étaient toujours les Arabes !

* * *

Arrachée à moi, je n'étais plus moi-même; j'étais devenue l'enjeu d'un sortilège malfaisant qui m'agitait. Je tournais à vide. J'avais des rêves de mort. Je revoyais Arne au fond de son lit, la mine grave, le crâne nu, si loin de moi, perdu dans le nulle part, et pourtant si proche; j'entendais sa voix, mais je ne pouvais étreindre son corps d'une maigreur squelettique. Je demandais une réponse à celui dont les cendres avaient été répandues dans la mer du Nord et aban-

données au vent par les *sannyâsins*. Quand, dans le doux murmure de la brise, une longue silhouette se profila sur le ciel bleu. Giuliano me toisait en silence, le regard noir, la tête rejetée en arrière dans un geste de défi. Finalement, il m'apostropha pour dire son fait :
– Je ne sais pas ce qu'il s'est passé durant votre voyage en Allemagne et en France, mais j'en ai assez de toutes leurs histoires, de leur conjuration clanique. Je fais ce que je veux et je veux être à nouveau ton ami.

Je n'en croyais pas mes oreilles. A bien y regarder, disait-il, les torts étaient partagés. Il y avait au fond d'eux-mêmes il ne savait quel sentiment de jalousie qui les poussait à dénigrer tout ce qui, au départ, avait suscité sympathie et attirance. Et il devait avouer qu'il avait lui-même beaucoup de mal à se dépêtrer de ses crises de possession, il commençait par s'impliquer dans les amitiés et puis, tout à coup, ça ne marchait plus. Devant un don qui n'entrait plus dans un système d'échange et de reconnaissance, il ressentait comme une honte ou une peur d'être en dette. Alors, il coupait court, il rompait les relations.

J'aimais bien sa manière d'avaler les mots, à la romaine, son visage tourmenté, creux, osseux, marqué par le soleil et le vent. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi et il me proposa d'aller boire un verre dans un bistrot, au pied des escaliers qui menaient *via Università*. Il était agité. Il parlait vite. J'avais conscience de son trouble, de sa nervosité, de son regard finalement très triste. Lui et sa femme ne savaient plus grandir ensemble. Ils réclamaient de toutes leurs forces le droit à l'impair. Et le pari était dur à tenir. Rien n'allait plus. En tant que chômeur, Giuliano était

réduit à lui-même. Les copains étaient son seul réconfort, son refuge contre la solitude, ils évitaient l'anéantissement.

* * *

Arne disparu, c'est le deuil de mes années allemandes que j'ai porté. De l'expérimentation. Du risque. De la révolte. Une partie de moi s'est éteinte avec lui. Mon passé se perd dans un gouffre gris et nébuleux. Loin d'augmenter mon savoir sur le monde, ma vie en Sardaigne n'a fait qu'élargir l'éventail de mes incertitudes et de mes illusions. Je ne mords plus dans la vie. Tout est si bleu de ciel, si lumineux, que je n'y vois plus rien. Rien que l'absence et l'oubli. Rien que le vide. Tout m'échappe, y compris moi-même. L'aventure de l'exil et de la vie sur l'île me renvoient à ma propre insignifiance. Malgré sa familiarité, Cagliari a peu d'amour à offrir. Elle demeure le lieu de tous les mensonges, de toutes les inconstances, et quelles que soient mes capacités d'adaptation, le désir de participer à une communauté partagée, je ne parviens jamais à donner le meilleur de moi-même.

Ce qui m'a consumée, c'est le sens que je donnais aux tours et aux bastions de cette ville troublante. Il est fort naturel, au regard de la situation de l'île qui s'est toujours trouvée à la merci des invasions, que Cagliari eût aspiré à se protéger des attaques du diable étranger, elle pouvait craindre qu'il fût toujours vivant dans la mer, qu'il ne se réveillât. Mais elle s'est hélas fixée dans sa peine et dans sa peur des autres. Peur de tout ce qui pourrait mettre à nu sa propre vérité. La ville forte n'est peut-être que la porte d'un enfer, d'où nul

ne s'échappera. On dit que le diable est grégaire, qu'il ne voit guère de différence entre les hommes et, jugeant ainsi, n'en est que plus libre de se faire des amis selon ses avantages et ses commodités. En d'autres termes, le propre du diable, ce serait de produire du même, de l'identique. Il est de fait que discuter une question, une opinion, prendre parti, n'est plus de mise. On aime parler de tout et surtout de rien, s'asseoir devant la télévision sans écouter, s'engluer passivement dans le visuel. Et si débat il y a, c'est toujours dérisoirement, pour couper court.

Passés les premiers moments d'engouement, le moment de la chute s'était déroulé avec une infaillibilité qui ne semblait pas réelle, mais je ne pouvais cesser d'agir, d'espérer. Ma soif des autres m'interdisait toute résignation. Et Giuliano, avec son côté rebelle, était l'unique pont qui me reliait à l'émerveillement antérieur. Il était mon seul salut dans cette ville impersonnelle qui me déniait le plus humain des droits : le droit de vivre, de penser à ma guise, d'envoyer paître le troupeau... Il attendait de moi toute la force qui lui faisait défaut depuis que sa compagne s'était éloignée de lui, mais il ne m'en voulait pas de me retrouver si vulnérable, si différente de l'image qu'il avait gardée de moi. Il me rappelait la passion de nos discussions, mes grandes idées sur l'amour, l'amitié qui naissait à travers les rencontres imprévues, le rôle bénéfique que j'avais joué jadis dans la bande, sans que je m'en rendisse compte, agissant comme une trouée d'air. Le souvenir de mes joies, de mes enthousiasmes, devait me donner le courage d'agir, de surmonter mon sentiment d'échec, avec la conviction d'en revivre d'aussi inou-

bliables. Giuliano disait souvent que ses amis ne pouvaient nous pardonner d'avoir exhibé une vie en dehors d'eux, en dehors du groupe, où nous avions été si chaleureusement accueillis, recueillis, et d'où nous nous étions évadés le temps d'un voyage, faisant figure de traîtres. Ils étaient jaloux de notre passé, de nos amis d'antan, jaloux de tout ce qui, avant eux, avait été confié à d'autres.

Nous passions de longues heures à marcher, en flèche, dans le dédale des ruelles. Sans savoir où aller. Les yeux mi-clos, nous reprenions notre souffle sur l'esplanade du bastion San Rémy, si mélancolique dans le soir avec ses bancs de fer vides sous les palmiers frémissants. Giuliano avait tout perdu : sa serre, emportée par le vent, sa compagne et son fils s'en étaient allés. Il ne lui restait rien, sinon cette étrange sensation de s'ouvrir au monde, aux autres, pour la première fois. Plus que ses paroles, son visage me racontait les chocs, les pressions et les souffrances du passé. Mais aucune déconvenue ne pouvait faire tomber la fièvre qui le dévorait et répondait au sentiment intérieur d'un puissant débordement de vie. Il apprenait finalement à se mouvoir seul. Il s'apprenait. Il voulait être. Parler, s'expliquer. S'embarquer pour de nouvelles contrées qui le révéleraient à lui-même... Je me sentais coupable d'avoir allumé en lui un feu qui risquait de le consumer tout entier. La sortie de l'union conjugale, c'était le vide pour lui, mais il disait que c'était aussi la capacité de vivre sans miroir, sans mémoire et de penser par soi-même. C'était il y a un an. Aujourd'hui, sans argent ni moyen d'en gagner, sa quête effrénée apparaît sans issue. A force d'osciller

entre Calasetta et Rome, où demeurent ses parents, il reste en suspens entre-deux-mondes, sans constance affective. Giuliano se regarde en face et s'épouvante. Il sait qu'il a collé sournoisement le masque de mère au visage doux et craintif de sa jeune compagne et, démuni comme un nouveau-né, il souffre le martyre de se voir si petit.

La citadelle, au loin, rejoint la pleine mer du ciel. Mon corps s'entoure d'air chaud. Les images bondissent, brillantes ou pâles, sur l'écran noir de ma mélancolie. S. est à la maison. Il barbote dans l'eau fraîche du bain, muré dans ses projets. Il rêve de révolutionner l'enseignement des langues étrangères, grâce à *Queeky*. J'éprouve les douleurs d'une jalousie d'autant plus implacable que ma rivale n'est autre qu'un… ordinateur ! La crise que nous traversons ne remet pas en cause notre amour, mais depuis que chacun vit de son côté, par la vertu d'un pacte, nous ne vivons rien de simple. Face à l'inconnu, tout nous échappe, y compris nous-mêmes. Cinq années de tourments durant lesquels s'est instauré un jeu dangereux, tissé de spirales, où se livre le combat de deux natures opposées, à la fois entre elles et à l'intérieur d'elles-mêmes, au lieu de se compléter. Entre nous, il y a un gouffre infranchissable. Pourtant, cette fois, je n'ai aucune intention de lancer la passerelle qui lui permettra de franchir cet écart, je revendique mon indépendance et la solitude en prime.

L'étranger reste aux yeux d'un amour exigeant le mystère le mieux défendu. Je cherche toujours à solliciter ce qui se dérobe. Ce qui, précisément, entend l'éloignement et l'altérité de l'autre. Jeu de cache-cache incessant où la pudeur fait place à l'impudeur,

où l'aimé, à la fois saisissable mais fuyant, renvoie à "autre chose". A une présence-absence en quelque sorte.

Chacun de nous recèle une île-refuge. Je ne puis dire ce qui m'entraîna vers la Sardaigne. Il se trouva que ses blessures, ses révoltes étouffées, son tourment de l'origine, me ramenaient lentement à toute cette tristesse obscure, isolée, dont ma mère me fit la dépositaire, sans même qu'elle en eût conscience.

C'est en observant les dessins des enfants de l'école maternelle, où travaille Teresa, une Romaine de ma connaissance, que j'ai compris combien les mères sardes, représentées sans bras pour la plupart, sont étrangères à toute effusion. Elles ne câlinent pas, ne touchent pas. Ce qui n'a rien à voir naturellement avec leurs sentiments profonds : là, sous la froideur des gestes, sommeille l'instinct de louve, terriblement maternel, qui rayonne comme une colère ravalée.

Soit dit en passant, maman aussi a toujours eu la conviction que les caresses et les baisers engluaient l'enfant dans la poisse de la dépendance, elle se refusait à nous tenir dans le creux de sa main en *mamma* italienne, tout en étant, pourtant, entièrement à notre dévotion. Et plus elle s'offrait en se dérobant, plus je m'élançais vers elle en la manquant.

J'ai toujours détesté ne pas comprendre et toujours fini par aimer ce que je ne comprends pas. 1969 : vrai saut dans l'inconnu. Rien ne pétillait dans le bleu nuit des prunelles de S., qui ne livraient que des sursauts d'étrangeté. Aller vers lui, c'était donner l'assaut à une forteresse, qui se révéla une épreuve, un apprentissage

de l'amour, qu'il fût béatitude ou déchirement. Lent apprentissage jamais achevé, toujours indispensable.

Depuis la veille, le vent a rallumé les incendies criminelles. Le feu est intrinsèque à la nature de la Sardaigne. Et tout ce qui brûle et meurtrit… jusqu'à l'incohérence. Malgré la chaleur caniculaire, j'ai erré dans la ville, stupéfaite de me retrouver dans la foule. Je me suis laissée transporter par le fleuve humain qui se répandait dans les rues commerçantes. Le blanc absolu de la lumière, l'impassibilité des visages mâles rasés de près, qui exprimaient simultanément l'insouciance et l'ennui, avaient sur moi un effet anesthésique. Il n'y a plus rien à Cagliari qui se détache, rien qui retienne mon attention. L'ouverture fut un désastre, le retrait une mort sans fin. Je dépéris sous le poids de ma tristesse. Mon erreur semble avoir sa source dans la fascination d'une ville qui ne peut se donner qu'à elle-même. Il y a de la mort dans cet amour et de l'amour dans mon amertume. Mais ce qui a déclenché le désemparement, c'est surtout le mythe que je m'en suis fait. Je voulais une union qui ne fût pas une fusion, dans l'ordre de l'île et de la mer, découvrir l'Orient derrière ses vieilles et lourdes pierres qui montaient vers la lumière. Pas retourner en arrière.

Face à la mort d'Arne, je mesure l'ampleur des abîmes qui me séparent de ceux que je chéris. Des décombres du passé émerge l'expérience acquise et les termes du futur. Je ne pourrai avoir de lien avec la Sardaigne que dans l'espace qu'elle me concède, hors de ses territoires intouchables, ses zones interdites, ses trésors cachés. Entre ce qui se cache et ce qui se dévoile. La

vie, de toute manière, est un constant arrachement : les amis s'éloignent, on les perd de vue... et Arne s'en est allé bien avant l'heure. L'inaccessible commence à dire son nom. Cette lueur d'amour, encore confondue avec les ténèbres, commence à prendre corps. Tout cela, qui intègre la mort à la vie, n'est que le témoignage du combat que la Sardaigne a mené, en se cabrant et marchant à reculons, pour continuer à vivre. Par amour de la vie. Et non dans une aspiration morbide à la mort. La Sardaigne n'est ni si différente ni si proche que je l'ai cru. Elle est à la fois totalement familière et profondément étrangère. Aimante et terrible. La plus maternelle des îles.

19

J'avais pris l'habitude de m'arrêter quelques jours à Milan avant de prendre le train de nuit pour Paris. Auprès de Mara, j'éprouvais du plaisir, je respirais plus librement. La solidarité qui nous avait liées à Cagliari à force de confidences et de mauvaises expériences s'était peu à peu transformée en une amitié mesurée, sur laquelle il me plaisait de compter. Extravertie mais également secrète, elle n'était pas de ces femmes qui se donnaient tout de suite. Comme la plupart des Italiens, Mara valorisait l'extériorité aux dépens de l'intériorité : la mode, les revêtements, les objets qui avaient un dessin parfait de superficie. A Cagliari, elle n'avait rien trouvé de ces enchantements qui agrémentaient la vie en Italie. Aucune décoration, aucune préoccupation architecturale, aucun souci esthétique, mais des constructions abusives, un laisser-aller, c'est à dire l'ignorance aveugle de ce qui exigerait une restauration. Ce qui, dans ses rapports avec les Sardes lui répugnait le plus, c'était cette incapacité de séduire, de faire la cour, d'enjôler l'autre. Et l'art de plaire, c'était une nécessité pour Mara.

Seule la nature l'intéressait en Sardaigne. Les bains d'air, de lumière et de soleil. Le reste l'attristait trop, parce que l'île de son enfance n'existait plus. Dans les villages, il n'y aurait bientôt plus rien à voir. Rien que le rien... qui rongeait insensiblement l'existence et la vidait peu à peu de sa substance et de son énergie. Elle

disait avoir beaucoup souffert à Cagliari, et pour pouvoir oublier, il était plus facile de partir.

Mes voyages à Milan, à Paris ou ailleurs, au-dehors de l'île, me faisaient retrouver le goût des autres par un mouvement d'ensemble. Moins de gêne dans les approches, les abords et la joie d'être soi-même, dans l'instabilité. Si Paris fomente l'agressivité, les récriminations de ceux qui l'habitent, je m'y plonge à chaque escale avec volupté, savourant jusqu'à la lie sa foule anonyme, sa disparité et sa bigarrure. Certes, la division des croyances, des cultures entrave une communication parfaite et jette beaucoup de Français dans l'effroi; mais si l'Autre est une source de peur, il est aussi une source d'enrichissement, une eau vive qui se répand dans toutes les ramifications de la ville et étanche ma soif.

A Cagliari, il n'y a pratiquement que des Sardes. Les quelques Sénégalais qui vendent des bibelots dans la rue sèment déjà l'inquiétude. Les graffiti du style *Niger go home*, charbonnés aux murs du bastion San Remy, témoigne de ce dérisoire enfermement d'un peuple qui veut se suffire à lui-même vaille que vaille.

Cet été-là, je fis un effort pour rejoindre S., qui était en tournée en Allemagne. La présentation de nos livres de français et d'italien, destinés à éveiller la curiosité des adeptes de la vie alternative allemande, l'occupait entièrement. Et sa campagne publicitaire, plutôt fructueuse, lui avait valu de découvrir Berlin. Une ville étrange, laide, curieuse qui le fascinait, parce qu'il y avait élargi très vite le cercle de ses connaissances, et qu'il y trouvait une épuisable volonté d'apprendre les langues étrangères. Pousser les portes des librairies

parallèles et découvrir l'univers qui se trouvait derrière était particulièrement excitant. Parce que dans le quartier de Kreuzberg, il régnait une atmosphère surprenante. Une totale décontraction. On pouvait s'arrêter dormir chez n'importe qui et, dans les vieux immeubles squattés, les conversations allaient bon train, souvent tard dans la nuit.

J'avais une conscience très aiguë de l'ennui irrémédiable que S. devait ressentir en Sardaigne. Dans ce "trou du cul du monde" comme disait mon collègue Paolo dans ses moments rageurs. Car la vie, pour S., c'était au-dehors, pas en-dedans. C'était chercher quelqu'un à qui parler pour débattre; c'était rencontrer, voyager, expérimenter, éprouver le bonheur qu'était la liberté.

Après avoir passé quelques jours à Berlin, je pris le train de Paris. Malgré ma peur grandissante, j'étais impatiente d'arriver en France, de revoir maman. Je savais qu'elle me voulait forte, à la hauteur du combat qu'elle livrait, et j'étais toujours terrifiée à l'idée qu'elle pût apprendre ma détresse. L'espérance ne tenait qu'au prix de mon silence, de mon secret, puisque j'étais la seule dans la famille à savoir le pronostic. Je n'avais qu'une ressource, c'était de trouver le point d'appui en moi-même.

Maman me reçut le sourire aux lèvres, triste d'abord, joyeux ensuite. Elle avait les cheveux très courts, grisonnants, le visage marqué par les épreuves, la violence de la maladie lente, mais je la trouvai belle. A mesure que le temps passait, je savais qu'il importait de vivre avec elle le moment présent, "ici et maintenant". Sans songer aux lendemains.

Entre les jours de réclusion volontaire, consacrés à la famille, il y avait les amis, les bonheurs de la conversation, les friands dîners au restaurant, les passages à Paris, où j'avais jeté l'ancre. J'habitais sous les toits, dans un petit passage qui reliait la rue du Faubourg Saint-Denis au boulevard de Strasbourg, chez Bernard et Taieb, mes amis de toujours. Un couple si en accord avec cette ville hétérogène, où toutes les populations imaginables se rejoignaient, s'entrechoquaient, se réunissaient pour le meilleur et pour le pire !

Paris, pour moi, était une échappée. Autrement dit, un bref moment d'insouciance, pendant lequel je m'assurais intérieurement de mes forces. Comme il était enivrant de suivre les deux compères dans leurs déambulations nocturnes, de bars homos en shows de travestis, moins pour voir que pour savoir et danser comme bon il me semblait ! Le mouvement « gay » affirmait alors sa singularité. C'était la fin de la clandestinité des années 1970, de ces sordides boîtes de nuit, où les avait enfermés, circonscrits la perpétuelle et sempiternelle intolérance du discours dominant, le refus catégorique au droit à la différence. Le sida, on n'y croyait pas. Il n'y avait aucune raison pour que ce fléau s'abattît sur les homosexuels plutôt que sur les autres. Alors qu'ils avaient su malgré tout, et contre tout, choisir la vie joyeuse.

Dans l'adversité, j'éprouve leur don de fidélité, leur capacité d'être à l'écoute, d'apaiser ma douleur. De là vient que je supporte aisément qu'ils aient d'autres idées que les miennes. Je les aime d'autant plus que nous sommes assurés de nous comprendre à travers les

dissemblances et les désaccords. Auprès d'eux, je reprends le goût de vivre.

Restée seule, il était des matins où j'avais du mal à me lever. Bernard et Taieb avaient pris l'avion pour la Grèce, m'abandonnant leur trois-pièces, meublé à l'ancienne, dont je connaissais les moindres recoins. La chaleur caniculaire, qui se répandait dans la chambre à coucher aux murs tapissés de papier azuré, évoquait des jours heureux. Ils me manquaient. Blottie au milieu de leur grand lit, je croyais entendre leurs rires éclatants tinter autour de moi; je percevais la saveur sucrée des cornes de gazelle et des loukoums, que Taieb me glissait tendrement dans la bouche, pour me tirer du sommeil, en poussant des youyous aigus, soutenus par une musique de tambourins et de flûtes...

Tout dans l'appartement sentait bon, me ramenait à leur nature d'eau. De Bernard, j'aimais le regard bleu et fluide, éperdu. De Taieb, les lignes sinueuses, serpentines, toutes de chair palpitante. Ce ne devait pas être un hasard si toute ma vie je m'étais sentie transportée vers des êtres qui "n'étaient pas comme les autres", par une sorte d'impulsion, tant il était dans mon caractère de préférer les difficultés de la vie à l'ennui mortel des gens du commun, pétris de conventions et de préjugés.

C'était la première fois que je demeurais seule au milieu du tourbillon de Paris. Mais le hasard voulut qu'à ce moment-là, Rossana, une amie sarde, y passât également ses vacances avec sa collègue Lidia. Si forte que fût mon application à ne plus me livrer aveuglément à tous vents, je n'aurais su résister au désir de les rencontrer. Aussi m'étais-je retrouvée à flâner en compa-

gnie des deux jeunes institutrices par les rues pleines de monde, sous la pluie fine, un après-midi. Puis de nombreuses fois dans les semaines qui suivirent. Je m'apercevais avec étonnement que j'étais heureuse d'être avec elles. Elles me rassuraient. Elles comprenaient toutes deux ce besoin que j'avais de m'évader de l'île, de son emprise étouffante, souffrant elles-mêmes de cet isolement auquel la mer les condamnait. Combien de fois, au moment du départ, étaient-elles restées bloquées sur le quai par les grèves, ou tout simplement, parce qu'il n'y avait plus de place sur le bateau ? Si l'on voulait être sûr de quitter la Sardaigne en temps voulu, il fallait réserver des semaines à l'avance. Arrivée la belle saison, il était impossible d'improviser un voyage en voiture dans les quarante huit heures. C'était peine perdue. Vivre en Sardaigne, c'était tout le contraire de l'aventure au coin de la rue...

D'un pas décidé, Lidia et Rossana se lancèrent à la découverte des monuments historiques et des musées. Elles firent même une escapade à Versailles pour voir le palais des glaces. A mesure que les jours passaient, je sentais à quel point elles jouissaient pleinement de leurs vacances, ignorant les garçons de café, souvent pressés, surmenés, arrogants.

Si je m'absentais parfois, c'était seulement pour passer à la librairie Fontaine, où travaillait Cyrille, un ami de Bernard et de Taieb, sans qu'elles me tinssent rigueur de cette petite fugue. Quand il n'avait pas beaucoup de clients, il lui arrivait de prendre le temps de déjeuner avec moi dans une brasserie pour discuter littérature. Il était beau garçon, spirituel, avenant, et parlait de tout d'une façon intelligente et livresque,

sans jamais tomber dans un parisianisme verbeux. Une concordance de goûts esthétiques, des affinités électives, forgées par nos lectures, nos voyages, nos amis communs nous avait vite liés et, le plus souvent, je repartais avec un sac bourré de romans qu'il avait spécialement choisis pour moi, sans jamais se tromper…

La nuit, je rêvais que je planais au-dessus des rues, sans toucher le sol. Il me poussait des plumes qui me permettaient de bondir par-dessus les obstacles. Cet envol n'avait rien de commun avec le vertige de l'égarement qui me saisissait en Sardaigne, face à l'incompréhensible. Il me rendait le goût d'être moi-même, en étant sûre de ne pas être prise pour un monstre à trois têtes. L'intarissable bonne humeur de Lidia et de Rossana suffisait à me le prouver. Quand elles venaient me voir rue du Faubourg Saint-Denis, les soirées étaient d'un charme immense. Je humais la fraîcheur de leur nature primesautière. Il était un art de vivre sarde et je pouvais l'apprendre.

Loin de la Sardaigne, la vie m'apparaissait sous un aspect tout autre. Au terme d'un cheminement labyrinthique, j'apercevais enfin un point brillant, attentive à ce que Lidia et Rossana me racontaient de leur enfance, de leur île, de leur mère. Des mères, intraitables par caractère, qui criaient tout le temps, leur infligeaient mille petites humiliations, comme pour se sentir exister. Les câlins, les compliments, les encouragements, elles ne connaissaient pas; elles ne se départaient jamais tout à fait d'une certaine dureté. Une part d'elles-mêmes restait de pierre.

Non pas que maman fût des plus affectueuses, elle réprimait rigoureusement ses émotions, mais elle était

l'être le plus chaleureux, le plus généreux que j'eusse jamais connu. Cette envie de donner, c'était plus qu'un besoin chez elle, c'était une nécessité irrésistible. En revanche, elle résistait infailliblement à recevoir le soutien offert. Lors même que j'étais là, elle continuait à se démener comme elle pouvait pour tout faire, le ménage, les courses, à manger, et j'avais la douloureuse sensation qu'elle ressentait mon intervention comme une menace d'intrusion, dont elle devait se défendre.

L'important, quand elle s'entêtait à refuser mon aide, c'était d'essayer de la rejoindre là où elle se barricadait, pour s'assurer le sentiment d'autonomie indispensable à son fier tempérament. Après l'avoir accompagnée aux séances de chimiothérapie à l'hôpital de Nancy, d'où elle rentrait chaque fois épuisée, je restais fidèlement assise à son chevet avec un livre ou m'occupais sans bruit des tâches ménagères quotidiennes. Je devais m'oublier pour ignorer, pour feindre de ne pas remarquer le danger qui la guettait, sous peine de m'effondrer. C'était ma seule défense. Mais, dans l'insomnie de mes nuits, je n'arrivais pas à m'absenter de moi-même, j'entendais comme les hurlements sinistres d'un loup qui faisaient resurgir les terreurs de l'enfance, la peur de perdre maman.

Ainsi, craignant à chaque instant une récidive, je décidai de la rejoindre avec S. en Alsace, où elle était en villégiature avec mon père et mes beaux-parents. Il n'y avait pas un nuage au ciel. Le lieu était modeste et coquet, et puis les fenêtres des chambres donnaient sur champs et verdure, buissons et fleurs. Maman était pâle, un peu fatiguée, mais la maladie n'altérait en rien

sa gaieté naturelle, sa stupéfiante vitalité. Cette fois, elle se croyait sauvée. Et radieuse, elle souriait encore et toujours, suscitant partout la même sympathie, la même bienveillance. Je voulais profiter de chaque minute, m'ouvrir à tout ce que je percevais d'elle. Tout en moi convergeait vers un seul désir, un seul but : alléger ses souffrances par des plaisirs tout simples, qui revendiquaient des moments de bonheur partagé, de détente, l'illusion de jours meilleurs. La nourriture était riche et copieuse, les serveuses accouraient avec des terrines de gibier aux œufs de caille, des plats de choucroute aux poissons fumés et des canettes de bière forte. Je me sentais plus que jamais enivrée de son ardeur à vivre. Je la regardais manger, rire, s'émerveiller d'avoir retrouvé la vivacité d'un corps en mouvement, de pouvoir l'éprouver en faisant de longues marches au soleil, entre les ceps des vignes chargées de lourds raisins blancs, à perdre haleine.

Quatrième année

« Au nombre des expériences existentielles qui figurent entre la naissance et la mort de tout individu, il y a rencontre du bleu, la perception du bleu. »

(Anne Bragance)

20

Au retour, j'étais étrangement joyeuse, d'une humeur fraîche et brillante. Je lisais « Vendredi ou les limbes du Pacifique » de Michel Tournier, comme éblouie. Restait l' « Espérance », après tant de désolation. Le murmure des vagues se mêlait au bleu horizon. Je buvais d'un trait le soleil par la peau, j'écoutais couler le temps, avant que la préparation des cours ne m'accaparât de nouveau. L'unique chose qui me troublait, c'était le regard absent, le ton boudeur et chagrin de S., quand nous parlions de Cagliari, des gens de Cagliari. Je le voyais peu disposé à une autre tentative d'ouverture et son négativisme, ses changements d'humeur m'inquiétaient, me rendaient nerveuse.

La passion pour *Queeky*, son ordinateur, disait mieux encore la crainte de nouveaux affrontements et le refus de tout compromis. Incapable d'encaisser les coups, il n'avait de choix que la fuite dans un univers centré sur l'écran d'une console, sans fenêtre vers le dehors. Bref, il devenait insociable. Avec ses absences répétées, nos discordances s'exacerbaient. Nos yeux ne contemplaient plus les mêmes images. Muré dans l'isolement où le plaçait sa marginalité, il en arrivait à des attitudes paranoïaques qui le conduisaient à considérer tous ceux qui n'acceptaient pas immédiatement sa manière de vivre ou de penser comme des ennemis. Il devenait peu à peu tout le contraire de ce qu'il pensait être. Sans douceur et presque sans sourire. A force de

remâcher, comme en couveuse, ses griefs contre les jeunes Sardes que nous avions connus, il finissait par leur ressembler. Il ne désirait rien, n'aimait rien. Il somatisait l'île. Les semaines s'étiraient en se perdant, et c'était l'ennui. Il songeait alors à toute l'existence passée, à l'enthousiasme qu'il puisait dans l'échange et se prenait d'une ravageuse nostalgie de terre ferme et d'autoroutes, ou pour le dire autrement, de modernité. Parce que, de toute façon, ce qui l'intéressait – le désir d'apprendre de nouvelles langues, de traverser de nouveaux milieux, de nouvelles villes – n'intéressait personne à Cagliari. Les îliens ne concevaient pas une autre vie que celle qu'ils avaient, ils choisissaient donc leurs amis parmi leurs pareils. Non, S. n'avait vraiment rien à faire au fond de ce trou perdu qui lui était étranger au plus profond de lui-même et dont l'enfermement dans les schémas anciens, ceux du temps du "chacun pour soi" clanique, le désespérait chaque jour un peu plus. Pire, à force d'incuriosité de la part d'autrui, il était renvoyé à un vide d'intériorité, il finissait par ne plus se reconnaître. Comme s'il était la proie d'une lente disparition de soi. On disait toujours que partir, c'est mourir un peu, et lui, justement, il était en train de mourir sur place. L'île, et toute cette apparence de ruine, d'abandon, c'était la mort, elle le rongeait de l'intérieur. Au fil des jours, tout se dérobait, tout glissait. Puis une envie grandissante, harcelante le poussait à sortir au plus tôt de cette île dévorante, à s'en aller *fuori*, au-delà de la mer.

S. ne savait se défendre que par l'absence. Se retrancher derrière le mutisme faisait partie de son éducation. Il n'avait aucun souvenir de dialogue avec ses pa-

rents, ni de sa mère, emportée par le cancer, à l'âge de quarante-trois ans. L'intime, il le gardait pour lui. De ce fait, nos discussions prenaient souvent la forme d'un conflit violent, à la suite duquel il se roidissait, se fâchait contre moi, me quittait pour l'Allemagne. Sans jamais me quitter définitivement. A chaque étape, il me téléphonait d'une cabine, mais quel que fût son chagrin, c'est pour celui qui reste que l'absence a le plus d'amertume. Loin de lui, la vie semblait si compliquée. Dans mon cœur quelque chose me faisait mal sans répit. Je pleurais beaucoup. Par ailleurs, c'était aussi à force de rester seule que je devais d'avoir été contrainte à réagir, à aller vers les autres, en dépit de tout ce que mes rencontres avaient généré en moi de déceptions, d'insatisfactions et de détresses.

C'est à travers cet affrontement, où il s'agissait de se détacher sans se perdre et de s'aimer sans se confondre, que je me suis convaincue que l'inflexible mystère de l'amour est dans cette distance infinie et infranchissable, qui ne peut, en aucune façon, ramener l'Autre au Même. Dans cette rencontre de l'étrangeté, aussi insaisissable que désirable.

* * *

Un jour, en rentrant de la faculté des Lettres, j'eus l'agréable surprise de me trouver nez à nez avec la jeune Française aux cheveux blonds coupés à la garçonne qui m'avait abordée, un an auparavant, pendant la longue traversée de Gênes à Cagliari. Elle m'apparaissait là, toujours aussi aimable et gaie, le teint doré par les bains de soleil, par la vie au grand air.

– Mais qu'est-ce que tu fais ici ? m'écriai-je, étonnée.

– Je cherche un appartement, figure-toi ! Depuis que mon ami fait un stage à Cagliari dans le bureau d'un ami architecte, je ne le vois qu'une fois tous les huit jours, j'ai donc décidé de le suivre et le plus tôt sera la mieux !

Et déjà elle ne savait plus s'arrêter de parler, de parler, charmée de pouvoir finalement se raconter. Elle lisait beaucoup, surtout les romans de Marguerite Duras – « Mais à quoi bon lire autant pour n'avoir personne avec qui en discuter ? », disait-elle. Elle avait poussé si loin la solitude à deux, sans souci de la vie, qu'elle n'était plus dans le monde; elle se sentait seule, et elle l'était, puisque sa famille vivait en France, et c'étaient là toutes ses relations. Après toutes ces années à Santa Caterina di Pittinuri, consacrées à l'étude, à la lecture, un déménagement à Cagliari, ce flot de voitures, de gens, ces klaxons qui sonnaient, impliquaient un changement de vie radical. Il fallait faire place aux autres. En somme, nous nous étions trouvées.

Depuis lors, il nous arrive de passer les fins de semaines sur la côte occidentale avec elle et son ami. Un garçon réservé et grave dont nous adorons la compagnie, en raison de son sens de l'humour. Santa Caterina di Pittinuri est un petit village sans prétention et la maison, qui appartient au père de ma nouvelle amie, une ancienne demeure surélevée d'un étage avec un toit plat en terrasse, dominant la mer. Il fait bon se baigner sous l'arche de pierre de *S'Archittu*, qui semble posée à la surface des eaux comme l'œuf du monde. Je suis ravie de cette impression de longue intimité

qu'engendre la concordance des situations et la communauté des connaissances et des goûts. Parler français dans cette oasis de paix me fait recouvrer la jeunesse, la vie, l'entrain. Une tension de l'esprit qui passe d'abord par la lecture, puis par la réflexion. Très vite, elle m'a encouragée à reconstituer mes années en Sardaigne, fragment après fragment, ces années qui étaient déjà des souvenirs avant même d'avoir été vécues, des souvenirs d'un passé lointain, enfoui, qui n'était pas le mien et qui me faisait mal, faute de pouvoir lui donner un nom et le comprendre.

Dans mon obstination à écrire, je réaffirmais un espoir. L'espoir de communiquer avec les autres, l'espoir de ne plus être exclue. La curiosité de la vie réaffleurait. Je ne fréquentais plus de groupes, plus de fêtes, mais quelques amis, différents les uns des autres, selon mes affinités et mes nostalgies. Les cours terminés, je m'en allais parfois déjeuner avec des collègues, les repas étant préparés tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ou pris dans les endroits moins chers de la *marina*. Le plat qu'on nous servait là, était de pain grillé, avec des moules et des palourdes; quant au vin rouge, il était très fort, âpre au goût. Après en avoir bu, on ne se fatiguait pas de causer ensemble. De tout, sauf de nos affaires personnelles. Car, dans le travail, un bon conseil, m'avait prévenu Claude, le lecteur officiel de langue française, mieux valait maintenir une certaine distance et éviter les ragots ! Et c'est un fait qu'on ne disait rien de sa propre vie sinon en passant ; en revanche, on parlait de toutes les petites choses qui faisaient la spécificité de la vie sarde, l'alimentation saine, frugale, l'indolence, le temps qu'on perdait pour faire quoi que

ce fût et, surtout, ce « n*on fare e non far fare* » – ne pas faire et ne pas laisser faire – qui bloquait toute innovation.

* * *

Giuliano vient de passer deux mois en Allemagne avec l'argent qu'il a gagné en donnant des leçons de surf aux touristes. C'est ainsi qu'il a rencontré une Allemande grisée de sable et de vent. L'aventure était enfin au bout des doigts. Les vacances d'été terminées, il l'a suivie. Mais loin de la mer, dans la morosité de Münster, elle est redevenue une jeune femme quelconque. Au fur et à mesure que les semaines s'écoulaient, il sentait le poids de la nostalgie. Il n'était jamais sorti de la péninsule italienne et ne parlait pas un mot d'allemand. Désargenté, il restait des heures devant le même verre de bière. Le temps s'effritait. L'amour lui échappait. Il est retourné sur son île.

* * *

L'amour n'est jamais là où on l'attend. Sa dimension est celle du secret, son sens celui d'une énigme. C'est l'abandon aveugle à l'incertain. Et je suis comme une cage à la recherche de l'oiseau bleu. Si je ne me sauve pas dans les autres, en aimant sans cesse – d'amour, d'amitié – je reste éperdue, j'ai envie de me jeter à la mer. A mesure que le temps passe, je me dis que toute cette curiosité qu'on avait pour nous ne correspondait à rien de réel dans l'ordre des sentiments, mais seulement à une règle impérieuse dans l'ordre des convenances; elle visait uniquement à la vanité d'entretenir des relations avec des étrangers, que l'on se plaît à ex-

hiber dans les fêtes comme des animaux de foire, pour attirer l'attention.

J'ai mis du temps à comprendre que je n'atteindrai jamais le fond, l'âme de la Sardaigne. De toute façon, je me trouvais confrontée à une ignorance totale des actes du passé. Il n'y avait rien là que le silence. Le silence qui pensait créer l'oubli. Et le risque fondamental de ma rencontre avec l'île (et tous ces "ils" impersonnels, avalés par l'ennui), c'est la reconnaissance d'une errance interminable, d'une fracture irréductible.

Cette clôture de l'univers sarde tend évidemment à affecter la capacité de l'individu à accepter l'ouverture naturelle du regard sur les autres mondes, sur les autres manières d'être, de penser. La vie semble surgir de la terre, de la pierre; elle ne sort pas de « la mer mouvante » (Khalil Gibran). C'est un peu comme si l'île, à la fois vierge et mère, toute pure et sans mélange, avait remplacé l'Autre, condensé en elle-même toute la dimension de l'Autre, d'autrui, des autres. Peu importe l'isolement. Tout s'ordonne autour d'elle. Autant dire que ses fils n'en finissent plus de se disputer. La possession étant l'un des multiples visages de cet attachement excessif à la terre, qui colore la vie insulaire.

Désertée par la quête du sens, la Sardaigne ? Rien n'est moins sûr. Dans l'île, on ne vit pas dans soi, on vit dans l'île et par l'île. On prend pour un corps ce qui n'est plus qu'une ombre. On bute, autrement dit, sur le problème de l'impossibilité de la ré-union des moitiés de Platon séparées. L'amour donne à penser. Mais il donne d'abord et surtout à vivre, à arrêter le destin inéluctable, le *fatum*, à devenir « autre ». A condition de ne pas douter de l'existence d'une vie possible hors

du cocon familial et de la vie commune. Bien sûr, en Sardaigne, l'amour romantique n'a pas la même importance qu'en France, et il n'y est pas plus compris que la volonté de valoriser l'individuel, à laquelle il est indissolublement lié. Question de civilisation : dans le monde sarde, on ne focalise pas sur le grand amour, l'Amour avec un grand A, qui oblige à changer, à risquer. On pense plutôt clan, famille, milieu social, au sein desquels on est *fillu de*, "fils d'Untel"..., hors desquels on n'est rien ou pas grand chose. Pour se marier, avoir des enfants, il faut avoir *il lavoro sicuro,* l'appartement, le mobilier, la voiture, de l'argent sur un compte bancaire, dénicher le beau parti. C'est indéniable, personne n'a vraiment envie de sortir de sa coquille, de chercher le bonheur ailleurs que chez soi. L'île imprime sa marque sur l'individu, modèle sa façon de voir, de penser. Tout, jusqu'aux maisons *campidanesi*, soigneusement masquées par d'énormes murs de pierres, sans fenêtres vers le dehors, est la simple réplique d'un univers clos, où se blesse le désir d'aimer. L'extérieur est a priori étranger, hostile; l'intérieur, fief de la famille, est en revanche l'objet de toutes les fidélités.

Passion et réclusion sont corrélatives. Elles ont des effets ravageurs et sont à la racine du *Mal di Sardegna*, mal de Sardaigne, qui trahit la prédominance d'un mal du retour. Retour au bercail qui n'est rien d'autre que le désir de mourir dans sa *domus* de naissance, nostalgie de tout ce qui est secret et caché. Ce n'est pas impunément que la place du Père reste vide. C'est la léthargique félicité que nous menions avant que nous

fussions nés, à l'abri d'un antre de peau, dont il est question ici.

Si on n'éprouve pas la commotion du Dehors, on ne conçoit pas d'autre société que la sienne, forcément. On renoue au temps nourricier, à l'âge d'or, dont les indépendantistes nous peignent sans cesse un tableau idyllique. Certes, le paradis se trouve sous les pieds des mères, hors de toutes les obligations sociales; on n'a guère envie de s'en éloigner. Tout le contraire de ce qui conduit finalement à l'utopie de l'autre vie. Quand maman disait : « Va voir un peu là-bas si j'y suis ! », ce n'était pas aux délices paradisiaques que cette expression française, apparemment dénuée de sens, entendait éveiller, mais à la conscience que chacun devait aller son chemin. Et, par deux fois, je l'avais prise au mot, ma mère, je m'en étais allée, pour voir ailleurs si l'amour y était. Toujours plus loin. Ce n'était pas le saint amour de la famille qui était significatif alors, mais bel et bien l'arrachement, le détachement qui invitait à penser la délivrance. Il me fallait partir pour venir au monde. Autrement dit, pour devenir cet « autre » qui vivait au fond de moi et que seul l'ailleurs pouvait m'aider à découvrir.

21

A la fin de l'automne 1984, Sara était apparue dans ma vie comme un de ces génies surgis d'une lampe à huile, frottée par mégarde. Et la survenue de cette belle femme brune, rappelant le type oriental, contenait toutes les promesses d'une île suspendue entre-deux-mondes. Il suffisait de la regarder et de laisser agir le charme. Avec sa chevelure d'un noir profond, ses yeux de couleur sombre, scintillants, son corps levantin, elle avait l'air de s'être échappée d'un conte des Mille et une nuits. « Vous verrez, nous dit-elle dans la chaleur de la rencontre, tout changera au moment où vous vous y attendrez le moins. Il ne faut jamais forcer les portes dont la clé est perdue. La Sardaigne n'est pas seulement un mystère pour vous, mais elle est d'abord un mystère pour son propre peuple. Là est le fond du problème : nous ignorons d'où nous venons; nous ne savons rien de nos origines, de notre histoire. Pour la raison que le monde nuragique n'a pas laissé de traces écrites. »

Il a fallu qu'elle disparaisse de ma vie, comme tous ces "ils" inconstants qui pouvaient aimer et détester successivement, pour que je comprenne à quel point cette rencontre m'avait affectée. Mais ce jour-là, étourdie de soleil, je m'étais laissée happer par l'émotion. Tous les invités de la fête écoutaient Sara dans la stridulation

des *launeddas*. Elle racontait la Sardaigne d'antan, contrainte au silence, l'humiliation de l'occupation étrangère, l'épouvante, les dissensions intestines que les puissances extérieures s'étaient chargés d'alimenter pour ruiner toute velléité de résistance, et ces prétendus liens du sang, usés par les divisions fratricides et l'envie. Bien sûr, les Sardes ne pouvaient se tourner avec sérénité vers le passé, ni admettre combien ils avaient souffert de l'injustice, de la pauvreté et de la honte; mais le passé inscrit au fond de leur être ne disparaissait pas pour autant; il continuait de les tourmenter sous toutes sortes de métamorphoses malfaisantes. Car les terribles *istranzus,* ces démons qu'ils redoutaient ne venaient plus de l'extérieur, ni du lointain; ils résidaient au-dedans d'eux-mêmes, d'une société enfermée dans le refus et la rancœur, où la virilité, le maniement des armes et l'obligation de vengeance faisaient force de loi. Tout le monde parlait d'identité sarde, alors qu'il ne subsistait que des traditions dont on avait perdu le sens et une terrible volonté de ne pas savoir.

La fierté ne tenait qu'au prix de l'oubli ou du mutisme. L'infernal gisait dans l'idée que se dévoiler eût été impudique, eût impliqué une diminution de valeur, un équivalent moral de défloration. Je me rappelais les récits de Rossana sur Gavoi, le retrait des jupons successifs de sa grand-mère dans la chambre à coucher. Et qu'avait-elle vu ? Là-dessous, elle avait vu, cachées dans l'ombre, les clés de la maison et *sa leppa,* ce poignard dont l'usage survivait chez les *barbaricini,* pour se défendre contre la rapine ou pour se venger de la vie méchante. Et ce secret, que Rossana avait surpris

quand elle était encore une enfant, elle ne l'avait dit à personne, elle l'avait gardé soigneusement en elle. Tout simplement parce que le silence et la réserve faisaient partie intégrante de la vie barbaricine, de la survie.

Est-ce qu'une vie trop dure, trop retirée finissait immanquablement par rendre l'homme muet ? L'humiliation est sans doute une chose qui ne se dit pas, qui ne s'explore pas. On la refoule au-dedans de soi. Le silence protège donc. Mais on ne peut faire du passé table rase. Il n'en devient que plus effrayant, déclenchant alors des réactions de peur ou de fuite aux conséquences déshumanisantes.

« Fuir, c'est se rendre semblable à Dieu dans la mesure du possible » a écrit Platon, et par là-même, atteindre à la vengeance au nom d'une prétendue « justice ». Insoumise, indocile, désobéissante, en un mot "rebelle", cette Sardaigne-là prospère encore. Le rapport à la loi est incessamment bafoué, depuis le stationnement de la voiture en double file jusqu'aux crimes de sang, en passant par tous les degrés du clientélisme, de la roublardise et de l'incivisme. A l'instar de la goule, de la vampire femelle impitoyable des fables levantines, l'île est d'abord celle qui dit : « *non serviam*, je ne servirai pas ! ».

Sara parlait merveilleusement de son sentiment d'appartenance à la Sardaigne. Mais cette appartenance n'était pas toujours facile à concrétiser. Les *janas* vengeresses, réveillées par des conflits d'intérêts, les règlements de comptes et la concupiscence, s'agrippaient aux vieilles racines de la jalousie, de la détestation. Il convenait donc de ne pas s'attirer

l'inimitié de ses voisins... Par moments, elle en voulait aux îliens de ce mépris du sens civique, qui les rattachait à l'incontrôlable liberté d'esprit de la *Barbagia*. Le rejet sardonique de l'Etat, la rapine, les fèdes, couvertes par le voisinage, entre les familles ennemies, ils s'en arrangeaient. Ils s'arrangeaient de tout, dans l'insouciance de l'acceptation, de la résignation. Incapables de rompre avec eux-mêmes.

Sara prenait du plaisir et de l'orgueil à être *Barbaricina*. Jamais tout à fait vraie ni tout à fait fausse, avec cette volonté farouche de devenir quelqu'un, de prendre sa revanche. Ainsi avait-elle fini par prendre parti pour l'indépendantisme. Pourtant, dans le passé, elle s'était laissée séduire par la vie à Rome, les possibilités de parcourir l'Italie en tout sens, d'échapper aux conventions apprises, aux commérages, au contrôle asphyxiant de sa mère. Mais voilà que le "continent" tant rêvé s'était refermé d'un coup en spirale de violence, sans chemin de sortie. Après l'explosion de 1977 et la lutte armée qui avait ensanglanté l'Italie, les uns s'étaient retrouvés en prison, sur la seule déposition d'un "repenti", les autres s'étaient enfuis, avaient franchi la frontière, trouvant refuge en France. Elle avait le sentiment de n'avoir plus rien à faire dans cette grande ville aux sept collines, où il n'y avait plus d'être collectif; et elle s'en était retournée en Sardaigne.

De dix ans mon aînée, cette femme à la beauté d'ombre pâle exerçait sur moi une fascination singulière. Dans ses cheveux détachés en une toison noire somptueuse, dans la découpe des sourcils qui se rejoignaient presque, je reconnaissais le même cru âpre,

dont était parée la Sardaigne. Je l'écoutais avec stupéfaction, happée par sa voix rauque, requise par elle. L'allitération du S de son prénom renforçait sa ressemblance avec l'île, à la fois défense et accueil, joie et tristesse, implacabilité et égarement. Sa réserve n'était pas mépris ou indifférence. C'était une femme chaleureuse, sociable, qui s'intéressait aux autres et à ce qui se passait dans le monde. Elle concoctait des repas abondants et délicieux, ne concevant pas des amis réunis par une mauvaise cuisine, cherchait à me complaire en racontant de longues histoires sur la Barbagia, sa tradition du brûlis, ses larcins, ses vendettas endémiques, et la place que tenait le courage physique dans la culture barbaricine. Les hommes devaient faire preuve de *balentìa,* de hardiesse pour gagner le respect de leurs camarades : savoir monter un cheval fougueux, le faire galoper à bride abattue, sans se laisser désarçonner par les autres cavaliers, résister à l'alcool qu'on leur versait à longs flots, ce vin rouge sang, qui disait tout à la fois la violence et la vie, la mort et la régénération, le féminin noir et son effroi. Toutes les coutumes, les usages avaient convergé pour consolider la *balentìa*, cette vertu exemplaire qui accompagnait la force, la puissance phallique de la pierre levée, et en était inséparable.

Sara m'assurait que l'île conservait encore des traditions guerrières vivaces, nourries du culte du héros, tel qu'on pouvait le voir sur les figurines de bronze de l'époque nuragique, et que n'avait pas éradiqué la christianisation. Les rebellions qui s'étaient succédées d'âge en âge prouvaient que les occupants successifs n'avaient pas réussi à briser la résistance de son

peuple. Elle regrettait que la modernité eût été la cause d'une forte émigration, bien que, sans nul doute, la vie, pour ceux qui étaient restés, fût toujours restée sensiblement la même. Le plus secret, le plus complexe de la société sarde, se cachait à l'intérieur des terres, dans les montagnes de la Barbagia, qui avaient toujours servi d'abris aux habitants de l'île. Pour exister, cette contrée solitaire, confinée en refuge pendant des siècles et des siècles, devait faire jouer des mouvements de solidarité. Il y avait beaucoup d'entraide entre les *Barbaricini*. Ils étaient désireux d'être amis, de se réunir dans les tavernes, quand la nuit tombait, le groupe restant la cellule récréative de base dans ces terres rudes et viriles, et le vin, la glorification de la puissance maternelle et des saturnales égalitaires.

Sara avait conscience des problèmes, des tourments de la vie communautaire, renforcés par les exigences familiales, mais c'était tout ce à quoi les gens croyaient : la camaraderie, l'hospitalité, la loyauté envers le clan parental. Evidemment, pour moi, c'était tout à fait impossible de répondre à la question d'usage « *de kale sese ?* » (à quel groupe appartiens-tu ?), bien que mon style de vie fût imprégné d'un mélange d'idéologies et d'illusions communautaristes. N'étant pas d'un seul endroit, d'un seul temps, mes attaches étaient d'un autre ordre que clanique. Même mon amour pour S. se nourrissait de l'éloignement, du mouvement. Comment leur expliquer ? D'ailleurs, cela n'eût servi à rien. Et je devais accepter qu'il en fût ainsi. Ce qui importait, en définitive, c'était de rester soi-même tout en partageant avec les autres ce qui leur

tenait à cœur. Et cela n'était possible qu'à partir d'une forme de sacrifice, de renoncement à soi.

* * *

Il nous arriva de vivre de grands moments avec Sara. Je me rappelle bien quand elle avait voulu nous emmener à Orgosolo, qui avait la fâcheuse réputation d'être un repaire de bandits intraitables, les récits avaient été grossis à plaisir, pas un enlèvement qui ne fût attribué à ce lieu sans grâce. En fait, on y trouva une atmosphère amicale, des hommes simples et gais, affamés de compagnie, qui, dès le matin, insistaient pour nous inviter à boire pas mal de coups, pour notre plus grand péril. A Cagliari, on nous avait toujours raconté qu'il était impossible de refuser, sous peine d'offenser les lois de l'hospitalité; que ce n'était pas poli de dire "non". Mais avec les étrangers, c'était peut- être différent, puisque Sara s'était bornée à dire que nous étions *astemi* ("qui ne boivent pas d'alcool"), et ils avaient joué le jeu. Par contre, s'il était toujours possible d'esquiver la beuverie grâce à cette merveilleuse formule, malheur à qui n'aimait pas les confiseries ! L'hospitalité leur faisant un devoir de nous gorger de vin ou de gâteaux. Jusqu'à ce que la nausée nous saisît.

Comme dans tous les villages de la Sardaigne, les vieux étaient assis en rang sur des chaises basses ou des bancs de pierre le long des rues passantes. Sur les immenses murs grisâtres des maisons, on pouvait voir les peintures murales très colorées du début des années 1970, qui représentaient des scènes de la vie politique, l'envie de lutter et de ne pas se laisser écraser. S. et moi étions curieux de tout : du style austère des pla-

cettes, de l'aspect des femmes habillées d'ocre et coiffées du *mucadore* traditionnel voilant la bouche, comme en Orient, des hommes trapus aux traits burinés, aux yeux plissés par le soleil, de l'allure altière des hommes à cheval, étriqués dans leur complet de velours marron. Mais ce qui m'avait frappée plus que tout, dans la montagne, c'était la doline de Tiscali, qui, disait-on, avait été à l'époque protohistorique une immense grotte, où les anciens Sardes pouvaient se replier en cas de besoin, à couvert de l'ennemi romain. Il y avait beaucoup de frayeur secrète à se tenir là, dans les plis des grosses roches, cachés dans l'ombre, à écouter l'épais silence. Motus et bouche cousue. Comme si c'était le prix pour la survie. Ce qui peut apparaître à certains comme une absence d'héroïsme, une démission, mais qui ne fut longtemps qu'une protection de leur liberté, la condition même de leur talent à ne pas être, à disparaître, à ne pas se faire prendre. Dans cette grotte béante, on pouvait voir des huttes en pierres crues, juste ointes d'un peu de boue sèche, dont les ruines fournissaient un fabuleux exemple de résistance invisible et silencieuse. Le goût du secret, qui caractérisait les Sardes, venait sans doute de cet héritage. Sans doute aussi, en ce temps-là, la forêt était-elle plus vaste, plus verdoyante, les arbres dissimulant parfaitement sous leur énorme masse de feuillage cet étrange village troglodyte.

Il est pourtant probable que cette clôture du monde nuragique sur lui-même constitua la cause de son déclin. Isolées, les civilisations se fossilisent; seules les civilisations placées sous le signe de la rencontre et de l'échange restent en vie. Aujourd'hui, tout le monde

fait semblant d'oublier que la Sardaigne se frotta à l'altérité, à l'étranger, bien avant que les Phéniciens n'eussent installé leurs premiers comptoirs sur ses côtes. Tout se passe comme si, dans ce présent confus, les Sardes n'avaient de choix, pour ne pas tomber dans le trou noir, que la fuite dans l'image du retour à une source antique, à l'écart de toute société et de toute lumière, le principe du mal étant le progrès. Et on sent bien qu'il y a là comme une retraite craintive, régressive dans on ne sait quel refuge obscur introuvable, d'avant le temps où ils ne connaissaient ni honte ni peur.

* * *

Sara disait toujours que celui qui n'aime pas la pierre sera victime de sa vengeance, car elle seule se souvient des morts qu'elle garde ensevelis dans ses maisons de l'éternité. Ces morts recroquevillés sur eux-mêmes comme des embryons, dont le culte se confond avec celui d'une terre-mère sauvage et redoutable, hantée de *janas* et de brigands. Les grottes noires de la montagne, qui servent de refuges aux *latitanti,* remplissent à cet égard une fonction analogue à celle de la cité fortifiée, en soi recluse, qui, pendant longtemps, mit les habitants du *Castello* à l'abri des surprises de l'assaillant. Elles relèvent davantage, me semble-t-il, de l'esprit de résistance, de défense, que de l'esprit de révolte. Parcourir la montagne d'une cache à l'autre étant le seul moyen, pour les fugitifs, d'échapper aux vils *carabinieri.* Nés de la pierre, ils retrouvent tout naturellement le chemin de la pierre, qui touche à l'empire des morts.

* * *

Il est sûrement déprimant de vivre muré dans la pureté du silence, à l'abri d'un ventre de pierre. Néanmoins, la fuite éperdue du *latitante* infatigable se dérobant aux poursuites de la justice italienne désigne toujours un choix et un exercice concret de ce choix, qui stipule que « le paradis est sous les pieds des mères », comme en islam. C'est peut-être à partir de là qu'il faut comprendre le sens de la culture barbaricine, où la marque de l'autonomie (du grec *autonomos*, "je suis ma propre loi") dissimule d'autres motifs et, en particulier, la quête un rien annihilante des origines, focalisée sur un défi à l'ordre qui se veut essentiel et vital, alors qu'il porte en lui-même une interminable expérience du malheur, de la mort, de la passion mortifère, teintée de honte.

J'entends encore l'avertissement de Sara : « Tu dois te faire les os, si tu veux vivre en Sardaigne. » Derrière ces mots, je reconnaissais l'antique sévérité du berger des troupeaux. Au cœur de la Sardaigne, l'enfant mâle fut un temps durement élevé, pour relever les défis de l'environnement où il vivait. Si on lui avait volé un mouton, la famille le tournait en dérision, le bafouait devant tout le monde, le père le privait de pain et le frappait avec un bâton pour lui apprendre à vivre, *a farsi le ossa*, et surtout à devenir un bon gardeur de moutons. A l'égard de son troupeau, le berger devait faire constamment preuve de vigilance. Etre éveillé et voir sans être vu, sans se donner à voir, étant la condition même de la survie. Sara savait par expérience que le faible était toujours le perdant, la bienveillance toujours trompée. Sa défiance était si grande qu'elle cher-

chait à se rendre invulnérable en gardant toujours une distance entre elle et les autres. Par peur d'aimer et de se laisser aimer. Dans son visage aux pommettes larges, aux traits fixes, je percevais l'étrangeté de ce qui exclut toute intimité, sa force, ses blessures et ses élans brisés.

* * *

De récit en récit, je m'enfonce dans la géhenne pour tenter de comprendre quelque chose à l'origine du mal. La trace immémoriale du premier meurtre hante, semble-t-il, l'inconscient de tout homme. « Il n'appartient pas aux individus de se faire justice eux-mêmes », dit le Juste. Et pourtant, c'est bien contre cet ordre de l'autorité divine que Caïn se révolta en ouvrant la gorge de son frère.

Le crime de sang du *balente* appartient au même mythe, par la fidélité au monde maternel qui l'inspire. Dans la dernière épreuve de la fuite et du retour à l'antre, à la pierre, il opère un véritable *regressus ad uterum*, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pis encore : c'est la mère qui sacrifie le fils au nom de la justice.

22

Finalement, Sara avait décidé, à plus de quarante ans, de recommencer sa vie à Cagliari. A l'époque, le séparatisme battait son plein, personne ne croyant plus à une politique qui avait si longtemps méprisé le citoyen. Sa foi dans la modernisation de l'île avait été immense, mais elle reconnaissait que le rêve industriel n'avait pas produit les effets escomptés et elle s'était tournée vers le PSdAz (*Partito sardo d'Azione*). Elle trouvait dommage qu'à Cagliari, la plupart des gens eussent oublié leur langue maternelle qui ne s'écrivait pas et n'avait donc pas de tradition textuelle; ils se servaient de la langue italienne, mais on sentait qu'elle leur demeurait étrangère, lointaine, qu'elle ne les brûlait jamais tout à fait. Leur parler restait hésitant, incertain, comme détaché d'eux-mêmes. Il fallait donc, coûte que coûte, se réapproprier une langue de base, pour obtenir enfin, à travers elle, le droit à la parole, à la propre parole.

Tandis que Sara s'échauffait pour me démontrer l'importance de l'enjeu, je sentais naître en moi le désir de respirer à l'unisson des blessures, des traumatismes répétés de ce peuple infortuné, maltraité par la vie, par l'histoire. Je courais après le miracle de l'alliance, puisant dans les nombreux récits de Sara une confirmation à la sensation d'exil intérieur qui dominait la réalité sarde. L'idée de venir vivre à Cagliari me paraissait excellente. Il n'y aurait désormais plus

de limites à nos débats. A toute force, je voulais trouver un sens, une origine à l'incompréhension dont je souffrais, il y avait un regain d'espérance et d'enthousiasme dans cet élan vers elle. Mais de nouveau je me retrouvai blâmée injustement avant de savoir de quoi je l'étais.

Depuis qu'elle s'était installée à Cagliari, Sara était souvent d'humeur sombre et elle ne montrait guère d'intérêt pour la joie que je ne pouvais retenir lors de ses visites. Son cœur s'était refermé, secret, et dans le regard fuyant, je revoyais soudain le doute, la méfiance, la peur aussi d'en avoir trop dit. Je ne pouvais pas croire qu'elle allait agir comme les autres, c'était proprement impensable ! L'ironie voilée, la méchanceté soudaine de ses propos me mettait au supplice, car je ne savais pas démêler ce qu'il y avait de plaisanterie et de sérieux dans ses effronteries sans cause. J'avais beau me dire que l'humour, chez elle, était un moyen de rendre la vie possible par delà les déboires, rien n'y faisait. Je me sentais inquiète, désolée. Comme si le sol se dérobait sous mes pieds.

Deux mois s'étaient écoulés depuis son arrivée et, de nouveau, vlan ! je me heurtais à un mur. Non pas un de ces murs qui n'abritaient que le vide, mais un rempart retenant une souffrance, une douleur indicible qu'elle ne livrait qu'à petites touches, avec une grande pudeur. Tout son rêve de jeunesse était achevé, cette étape de son existence était passée sans retour, et elle trouvait qu'il était préférable d'oublier, de passer à autre chose.

– L'oubli est ma sauvegarde, mon bouclier ! disait-elle, mordante, faisant ainsi l'impasse sur son intimité.

Le repli sur soi était toujours, à mon sens, une erreur. Mais pour Sara, ma spontanéité était simplement incongrue, elle me mettait à la merci des autres. Rien n'était plus contraire aux règles de la société sarde que de sortir de sa carapace, de se livrer. L'indépendance d'esprit s'acquérait avec la capacité de garder l'intime pour soi. Si je voulais vivre en Sardaigne, je devais d'abord apprendre à me taire, à accepter que celle-ci fût le lieu du silence, de l'oubli, de l'absence... puisque, de toute manière, la mémoire se refusait aux souvenirs. Cagliari n'était rien de ce que je croyais. Il n'y avait pas de verrou. Pas même de porte. Rien à ouvrir, rien à prendre. Rien que la blancheur de la lumière, entre transparence et éblouissement.

A ces mots, qui brouillaient tous mes fantasmes, je me sentais défaillir, je m'attendais au pire. Pas plus que les autres, Sara ne répondait à mes questions. On eût dit qu'elle se jouait de moi, n'hésitant pas à utiliser les sarcasmes pour se mettre hors d'atteinte, soulignant ce travers permanent et irréductible que j'avais, selon elle, à vivre centrée sur mon nombril et ramener tout à moi. A la fin, je l'agaçais avec mon rejet de l'insouciance, ma manie de dire " je", de prendre parti, ce besoin acharné de communiquer, d'exprimer des opinions, de me révéler , et cette profonde angoisse de ne pas ex-ister, ce qui pour elle revenait au même. Dans une ville, où tout le monde se connaissait, il fallait éviter de se faire remarquer ! Cela pouvait me coûter cher, il valait mieux ne pas provoquer l'envie et la colère des autres. L'intensité de l'essentiel se trouvait dans la conscience de l'égalitarisme. Pas dans la volonté de valoriser l'individuel. Elle m'assurait que le salut

ne dépendait que de la vie commune, de la présence collective. Et que pour vivre en Sardaigne sans inquiétude et trouver la chaleur humaine qui me faisait défaut, ce n'était pas bien difficile : il suffisait de s'abandonner, de renoncer à son petit ego pour marcher avec les autres, se lier d'amitié avec tout le monde, sans discernement, sans chercher à établir avec autrui un rapport de distinction. Pour autant, elle-même n'abdiquait rien de sa personnalité, de sa liberté d'esprit, en se coulant dans le troupeau... Blablabla. J'avais l'impression d'entendre la prédication de Bhagwan ! C'est qu'aux yeux de Sara, les amitiés se vivaient en commun, en bandes. Moins individuelles que claniques, elles renvoyaient à la sphère de l'habitude, de la similitude, seul fondement de l'égalité possible. Cela avait ses avantages. Personne n'était jamais vraiment seul en Sardaigne. La solitude, c'était le plus grand malheur.

Une révélation pour moi qui croyais jusque là qu'elle s'en était sortie seule à force de bravoure et de volonté. Il me semblait que cette femme ne cessait de s'empêtrer dans ses contradictions, que la belle et forte Sara n'était pas si différente des jeunes Cagliaritains que je côtoyais tous les jours. Vivre en bande, c'était tellement plus rassurant – et plus commode – que de s'exposer au risque de la solitude. Toutes mes illusions venaient de là : au lieu de voir la Sardaigne telle qu'elle était, je lui avais appliqué mes émotions, mes problèmes, mon propre désir d'autonomie. Même l'héroïne qui circulait dans l'île reflétait la loi du troupeau : on se passait la seringue, on planait ensemble, anesthésié de tout... Sans savoir, au fond, où s'arrêtait

le conformisme et où commençait la rébellion. C'était à la fois un acte né du dégoût, de l'amertume et de l'insoumission. Un dernier rempart au deuil. Que leurs yeux fussent verts, en souvenir des pirates de la mer, ou noirs comme leurs ancêtres espagnols, tous étaient inhabités, ils portaient la béance des temples à puits au fond de leur regard. Cette vieille habitude ancestrale de fuir, de se tourner vers l'intérieur prenait certes un aspect générationnel, mais c'était toujours la même histoire de rebellions avortées, de souffrances et de révoltes étouffées. Une histoire qui venait de très loin... Le vestige d'un monde englouti, d'une révolte erronée. D'une façon ou d'une autre, on voulait retrouver, dans l'assimilation imaginaire du proche et du semblable, dans cette terrible volonté de nivellement, un sentiment d'appartenance, de fraternité. « Etre-Sarde », en quelque sorte, demeurait une affaire de famille.

J'ai compris alors que Sara ne m'aiderait en rien et que je n'aurais à compter que sur ma seule volonté pour trouver ma place et peut-être la paix. Ce n'était pas dans l'Autre que je devais chercher, c'était en moi-même. Telle était l'unique chance possible de me délivrer de cet engrenage sans fin. Au bout de quatre ans, je n'étais plus comme l'enfant balbutiante du début qui émettait des signes de ressemblance, je leur cassais les pieds avec mes histoires ! autrement dit les bonbons, *rompevo i coglioni*, supports de la manifestation toute-puissante de la béatitude, de la Grande Mère sans miséricorde. Pauvre de moi, briseuse d'idoles ! Car ils cherchaient à me courber, me briser en retour, montrant avec affectation qu'ils avaient un grand nombre

d'amis et pouvaient, par conséquent, se passer fort bien de moi.. Après tout, j'étais arrivée sur l'île, sans y être invitée ni désirée. Je l'avais bien voulu. Je ne pouvais m'empêcher d'être piquée au vif. La vie en Sardaigne, dans de telles conditions, devenait une souffrance, puisque je ne comptais pas. Tout effort pour atteindre l'autre étant régulièrement mis en échec. Comment agir de façon à ne pas rouvrir sans cesse la boîte de Pandore où brûlait le feu des passions, du châtiment, de la vengeance ? En disant toujours oui ? Le saurai-je un jour ?

* * *

Derrière la citadelle, les douces ombres violettes du soir descendaient silencieusement sur Cagliari. J'aimais me laisser bercer par la voix chantante de Rossana, tandis que la chaudière à gaz ronronnait. Tout dormait dans la ville, battue par le vent, et plus la nuit avançait, plus le passé s'imposait.

Insensiblement, doucement, une douce mélancolie survint ce soir là qui appelait les souvenirs personnels. Dans son obstination à fréquenter des étrangers, Rossana affirmait un espoir. L'espoir de trouver un petit espace-temps bien à elle, en dehors de la famille. Elle était comme stupéfaite entre sa partie de vitalité et sa part de passivité, elle se sentait coincée entre deux univers extrêmement opposés : d'abord, celui de la petite île paternelle de San Pietro, ouverte sur la mer, et puis celui de la *Barbagia* maternelle, immobile, à l'humeur belliqueuse, vindicative, avec ses villages dressés en sentinelles. A vrai dire, quelqu'un dont la mère était de Gavoi et le père de Carloforte, ne pouvait

pas se dire à la fois *Carlofortino* et *Gavoiese* : C'était tout à fait impossible ! Dans le meilleur des cas, il avait deux visages, une double appartenance. En ce qui la concernait, loin s'en fallait ! Ainsi, craignant d'être celle qu'elle était véritablement, par crainte du jugement familial, elle se sentait radicalement étrangère à elle-même. : « *ne carne ne pesce* », ni chair ni poisson. Et le vertige qui traversait ses confidences, était celui de n'être pas.

Ce qui rendait nos rencontres sublimes, c'est qu'elles se développaient dans le climat de la confiance. La vie se remettait à couler, goutte à goutte. Avec elle, je riais de mes déconvenues. C'était un peu comme si j'avais eu entre les mains une boule de cristal où je me voyais agir d'un œil détaché. Il était inutile de m'agiter, disait-elle, j'étais toujours dans le même paysage. Les idées toutes faites, les certitudes que la vanité de Sara avait voulu m'octroyer si généreusement, avaient été autant de séjours trompeurs ! Elle m'avait manœuvrée comme une marionnette suspendue à un fil. Tout ce qui était le produit de ces règlements particuliers *barbaricini* dont elle se faisait si volontiers le porte-parole, ne visait qu'à installer les gens dans la défaillance et la fragilité, à instaurer un rapport de dépendance morale qu'il était difficile de trancher. C'était une spirale plane qui ne produisait rien que la contagion de la fureur, du malheur.

23

Abandonnée au milieu de la mer ouverte aux quatre vents, l'île était ce qui fixait, attachait, immobilisait. Le seul ancrage possible. On restait frileusement collé à elle, incapable de s'en éloigner. C'était moins l'amour qui était en jeu qu'une peur de tout, un sentiment d'insécurité identitaire chronique, puisque rien ou presque, au cours des âges, n'avait été épargné aux Sardes. Confrontés aux invasions et aux calamités depuis les temps les plus reculés, isolés pendant des siècles, ils avaient certes regimbé, mais leurs questions et leurs douleurs, ils les avaient gardées pour eux, les avaient à jamais enfouies dans le silence.

Personne n'affrontait jamais la Sardaigne impunément. Evidemment, en général, mes collègues italiens la détestaient, car elle demeurait fuyante, resserrée sur elle-même, imperméable aux influences. Ses villes semblaient abandonnées, volets branlants, façades lépreuses, pans de mur écroulés. A distance, Cagliari suggérait une idée d'éternité tranquille et hautaine, mais au fur et à mesure que l'on s'en approchait, on était comme pris de stupeur devant sa froideur, son cœur de pierre, sans joie, et son refus de conserver la mémoire du passé. Pauvre Sardaigne ! Vécu ou non, l'âge d'or d'avant l'arrivée des colonisateurs – celui des guerriers et des chasseurs, et puis des grandes familles pastorales – ne renaîtrait jamais. La condition première pour aller de l'avant, faire revivre la vie, être

attentif aux autres, c'était de pouvoir accepter le passé, même le passé le plus affreux, et accepter son histoire.

D'où j'étais assise, près du hublot, je pouvais voir en contrebas la mer d'un bleu profond, qui s'ouvrait sous moi comme un gouffre insondable. Puis, dans un mouvement oblique, l'avion descendit comme au ralenti, survolant les *casotti* – ces petits cabanons blancs à rayures bleues, vertes ou jaunes, construits en bois, qui faisaient tout le charme du *Poetto*. Il n'y avait personne alentour. Je distinguai très vite les bateaux de la *Tirrenia*, des barques de pêcheurs colorées, la *via Roma* avec ses *palazzi* peints en rose ou en rouge pompéien. Et au loin, sur la colline, dressées face à la mer, les bâtisses de la haute ville, enfermée dans ses bastions. Les remous, brusques jusqu'au vertige, réveillaient des rêves d'autrefois. Des rêves de mort, de sang et de fèces empourprées qui échappaient à la prise de la raison. Des rêves prémonitoires. Mais cela je ne le sus qu'après.

Ce fut le cœur en chamade que je me retrouvai dans la navette assurant la liaison entre l'avion et l'aéroport. Dehors, le vent balayait la piste. J'étais extrêmement tendue et anxieuse. Prise entre la joie et la crainte des retrouvailles, je cherchai S. du regard. Il était là avec, sur le visage, une expression d'accablante tristesse. J'aurais bien aimé lui parler, embrasser son beau visage de Christ crucifié, et je demeurai comme pantoise lorsqu'il empoigna mon sac de voyage d'un geste rageur :

« Je me sens beaucoup mieux sans toi en Sardaigne ! s'emporta-t-il, sans même me saluer. J'ai besoin de mes amis allemands pour trouver un équilibre ! A quoi bon s'obstiner à rechercher la présence de gens qui ne veu-

lent rien savoir des autres et dont la seule préoccupation est de défendre un monde mort ! » – Lidia et Rossana ? Il les avait à peine vues, il n'espérait plus arriver à concilier les deux mentalités. D'ailleurs, il commençait à être las de cette ville malveillante, des ragots, des intrigues. Il avait l'impression d'y gaspiller son temps.

Je n'arrivais pas à comprendre ce qui le poussait à réagir aussi violemment, mais je ne me sentais pas la force de lui faire des reproches. J'étais épuisée. J'avais tant maigri qu'il ne me restait que la peau sur les os et je flottais dans mes pantalons. La Sardaigne avait bon dos; nous lui collions tous nos déboires, nos manques, nos blessures. Comment eût-elle pu s'apercevoir que les autres existaient ? La présence même de la mer marquait l'île du signe sensible de la séparation. A quoi bon se lamenter devant ce mur circulaire ? N'appartenir à aucun lieu, à aucune terre, c'était, au fond, ce que j'avais toujours désiré. Etre là, sans être là : entre-deux trains, entre-deux avions, entre-deux mondes. Pour ne pas être arbre ou pierre.

Au vrai, je trouvais beaucoup de réconfort dans mon travail. Je me donnais tout entière à mes étudiants, prenant à cœur ce qui les touchait. Ils se plaignaient souvent des préjugés que d'aucuns professeurs continentaux nourrissaient encore à leur égard, de la façon arrogante dont ils les reprenaient sur leur accent et les traitaient en vassaux. Les méthodes étaient différentes de celles des "barons" d'autrefois mais le fond restait le même : le sentiment de supériorité. Sans parler du favoritisme auquel j'avais réussi à mettre un frein, tout au moins dans ma section.

Dès le départ, Antonella s'était détachée du groupe des étudiants. Une jolie fille à peu près de mon âge, un peu pâle, aux traits fins et aux cheveux châtains tressés en longue natte. Elle n'était pas bavarde, mais d'un naturel curieux. Je m'étonnais de tant de délicatesse, de tant d'affabilité, de patience, et surtout de l'envie de savoir qui l'animait. Sans faire de bruit, elle franchit le seuil de ma porte à petit pas et me tendit la main... Je garde d'elle un souvenir d'une grande douceur.

A cette époque, je partageais le bureau d'étude avec l'assistante de littérature anglaise et le lecteur de littérature espagnole, fort sympathique, qui était devenu très vite un ami. Volontiers disponible, Leonardo s'était offert de m'aider lors de mes démarches à la mairie ou au secrétariat de l'université. « Connaître des gens dans l'administration, c'est la seule manière de s'en sortir ici », m'avait-il avisée et il disait vrai. J'avais déjà perdu des journées entières pour me procurer un papier, quel qu'il fût, ou une simple signature. En Sardaigne le rythme de vie était lent et rien ne se faisait facilement sans relations. Un nom, une recommandation, sésame indiscuté, et hop ! la porte s'ouvrait, le coup de tampon était donné sans sourciller. Leonardo n'éprouvait plus d'attirance pour la Sardaigne. Il la trouvait ennuyeuse. Ces deux années avaient été pour lui d'une grande monotonie, liée au caractère sombre de ses pairs, sans goût pour rien, et surtout à la rareté des échanges verbaux. Avoir la parole facile et ne savoir qu'en faire face à la surdimutité, c'était désespérant ! Entre lui qui parlait haut et fort et son supérieur hiérarchique, une femme d'un certain âge aux manières très distinguées, c'était la guerre en

permanence. Il attendait donc impatiemment l'occasion d'être muté à Bologne. Depuis qu'il s'était retiré avec Audrey, la jolie lectrice singapourienne de langue anglaise, dans un petit village à dix kilomètres de Cagliari, je ne le voyais plus en dehors des murs de la faculté, ou si peu. Et puis ils avaient fini par quitter l'île tous les deux, pour n'y revenir jamais.

La vie n'est qu'une succession de séparations. De retrouvailles aussi. Un va-et-vient continu. A la maison cela bougeait sans cesse, les amis entraient, sortaient, arrivaient, partaient, disparaissaient parfois ou réapparaissaient à l'improviste. Sans parler des nombreux pique-assiettes que S. ramenait de ses voyages en Allemagne et qui restaient plusieurs semaines d'affilée sans remuer le petit doigt ! Au centre de l'épopée, Giuliano. Il venait souvent me voir, ne fût-ce qu'en coup de vent. Il ne vagabondait plus pieds nus dans la ville, tout poisseux de sable. Il n'avait jamais été aussi rayonnant. Sa peau avait noirci au soleil, son visage était buriné par le vent marin comme celui d'un pêcheur, sa grande bouche aux lèvres charnues, souriante. Il se démenait pour aborder de front les assauts de la vie avec une allure de Don Quichotte et sa vitalité, le feu de son tempérament n'avaient pas manqué de ravir notre jeune hôte allemande, alors enceinte de huit mois. Début mai, il faisait encore frais pour se baigner, mais Marianne avait hâte de se vautrer sur le sable doux à la peau, pour brunir, se recharger d'énergie. Les yeux écarquillés et pleins d'éclats, Giuliano l'observait comme un jeune chien affamé, fasciné par la poitrine plantureuse, la longue stature charpentée et l'érotisme incertain qui se dégageait d'elle alors

qu'elle offrait son ventre hautement tendu aux rayons du soleil printanier. Il avait eu terriblement envie de se fondre en elle, confessera-t-il plus tard, de s'enfouir dans son giron, se construire un repaire de ses bras. Mais il était resté timidement dans son coin, accroupi à la turque, comme un enfant qui ne sait pas s'il doit bondir en avant ou s'enfuir. Marianne s'abandonnait à son regard perçant, délicieusement meurtrie, se complaisant dans l'image désirable qu'il renvoyait d'elle et qui confortait sa capacité de séduction. A l'improviste, ce corps en gestation, ce même corps que son amant guinéen lui avait fait haïr, loin de la rejeter dans l'agitation de sentiments contraires, la mettait en communion avec le monde alentour. Entre les deux bords pathétiques de l'obstination et de la crainte, contre lesquels elle ballottait en pensant à l'enfant qui poussait dans son ventre, elle éprouvait soudain un curieux sentiment de félicité à être loin de chez elle. Tout était parfaitement clos et résumé. Douillet et chaud. Voluptueux.

24

Au-delà des salines, dans la zone des étangs, les flamants roses se reposent avant la migration d'été vers la Camargue. Ils viennent des grands lacs du nord de la Tunisie. A vol d'oiseau, l'Afrique est proche. Pourtant, ici, personne ne la prend en considération. Car les griefs sont multiples. Elle est là sans être là. Comme une porte de l'invisible dont la clé serait perdue. Il est véritablement absurde de croire que Carthage est la source de tous les maux, la cause des malheurs de l'île. Au plus loin que remonte la mémoire, la Sardaigne vit avec la mort en dedans. Ramassée comme elle est au milieu de la mer, elle ressemble à ravir aux *forredus*, ces tombes circulaires juste assez grandes pour recevoir un corps. Elle ne tend vers aucun avenir, elle me fait ouvrir les yeux sur ce qui est toujours là, lové dans les grottes obscures de l'inconscient. Invisible à chacun.

J'ai mis du temps à me rendre compte que je gaspillais mes forces dans une entreprise de séduction (au sens où je cherchais à rejoindre l'autre), à laquelle le nombre infini de tentatives inutiles donnait le caractère de l'échec. Sans doute ma volonté obstinée de comprendre le monde dans lequel je vivais fut-t-elle faite de *superbia*. Sara m'accusait de faire preuve de narcissisme. « Tu attaches trop d'importance à ce que tu fais, disait-elle avec une voix railleuse. Tu es plus sarde que la Sardaigne. Tu lui imputes des ombres et

des faiblesses, des émotions intempestives tenues sous pression, qui sont surtout les tiennes ! »

Je parlais dans un désert, il n'y avait pas d'écho. Labyrinthe à l'intérieur, dédale à l'extérieur. On m'avait pourtant mise en garde contre Sara qui passait pour une sorcière, et son nom ne pouvait être prononcé, sans qu'on fît les cornes du diable avec deux doigts, comme pour toutes les mauvaises nouvelles ! D'ailleurs, les Sardes étaient traditionnellement très superstitieux : le vendredi 17 portait malheur. Et ils ne pouvaient voir un chat noir ou une nonne sans rebrousser chemin. Pour ma part, je ne croyais pas que le besoin de faire du mal, de se moquer de mes faiblesses, fût chez Sara une affaire de calcul, c'était plutôt une attitude, nourrie par les regrets, les anxiétés sous la surface des jours. « Je suis sûre que tu es victime du mauvais œil », insistait-elle pourtant, légèrement aux aguets, dans cette position d'attente qu'ont les chasseurs. « La malchance s'acharne sur toi, tu vois bien : ton ami Arne, maintenant ta mère, tu ne trouves pas que c'est un peu trop ? Je suis persuadée qu'une influence maligne, un esprit malfaisant, plane au-dessus de ta tête, mais je connais quelqu'un qui délivre les âmes des sortilèges... Si tu veux, je peux t'accompagner. Tu dois lutter avec tous les moyens qui sont à ta portée, ne pas baisser les bras ! »

Je m'étais toujours amusée de ce qui pouvait apparaître comme une croyance superstitieuse : les veuves, les endeuillés étaient des gens de douleur « devant qui on se voilait la face » , suivant le Livre d'Isaïe ; ils portaient le malheur en eux et semaient le malheur autour d'eux, en somme, *portavano sfiga*. Naturellement, la

proposition de Sara n'avait rien à voir avec sa pensée profonde : elle commençait tout simplement à dépasser les bornes, à devenir cruelle. Je n'aurais pu dire ce qui m'entraînait inéluctablement vers cette harpie. Tout dans sa nature avait quelque chose de saturnien, chargé de cette sauvage mélancolie propre à la chair, où l'intellect n'a pas de part. J'avais cru qu'elle m'ouvrirait des portes jusqu'alors dérobées, dignes de la superbe idée qu'elle avait de son île, les portes de la sororité des femmes par-delà les mers. Hélas ! geste large inconnu pour qui se barricadait contre la douleur à l'intérieur, et contre les intrusions de l'extérieur.

Ainsi, à défaut d'une présence parlante, d'une parole subjective, je m'étais retirée dans l'écriture, travaillant tout d'abord à la rédaction d'un article sur *La nécessité d'esprit* de Roger Caillois que j'avais traité en cours. Il me semblait reconnaître dans les visions persécutrices, qui possédaient l'auteur, l'expression de mes propres angoisses, de mes incertitudes, sans doute à cause de la ressemblance entre l'énigmatique personnage du roman de Pierre Benoît, Antinea, reine de l'Atlantide, et les allures vampiresques de Sara, sans parler du désir d'insaisissabilité que toutes deux incarnaient. La vérité est que je me tourmentais et me dévorais moi-même, ne saisissant de Sara que ce masque et ce rôle de femme fatale, prenant pour sa nature ce qui n'en était que les défenses. J'aurais voulu jeter loin de moi tous mes regrets, toutes mes rancunes, tout ce qui en moi regardait en arrière. Me jeter dans l'immensité de la vie. Mais le bleu profond de la mer et le bleu clair du ciel m'amenait à penser que vivre et mourir ont une importance égale. C'était le même voyage : il y avait la

douleur de la séparation et cela faisait aussi une grande solitude.

* * *

Après les cours, j'aimais m'allonger au soleil avec S. sur la plage du Poetto. Le chant des vagues m'apaisait, me faisait baigner dans un état de quiétude. Je pensais à la Tunisie qui se trouvait là-bas, à mi-chemin du proche et du lointain, accessible et évanescente. Souvenir d'une extrême liberté. C'est ce qu'il y avait de plus difficile, garder sa liberté. Avec le recul, je réalise que l'ultime bastonnade reçue de Sara, fut pour moi l'occasion de faire le tri de mes relations, de me défaire de ces gens qui croyaient que le *physique du rôle** (nom d'un groupe rock cagliaritain) était l'alpha et l'omega d'une vie, d'un individu. De toute façon, je me trouvais confrontée à un désastre sans cesse rejoué. Pour sortir de ce cercle infernal, il me fallait arrêter de tourner à vide, de chercher une clé que je ne pouvais pas trouver. Il était difficile, sinon impossible de pénétrer très avant dans l'intimité d'un peuple sans en pratiquer la langue. Et la langue sarde, à Cagliari, était en partie ravalée, et en partie oubliée. Ni écrite ni enseignée.

Je revois encore Giovanni en train de mimer nos mésaventures respectives, plié en deux par le fou rire : d'abord à quatre pattes, sa veste de complet grise rabattue en arrière, le nœud de cravate desserré, et faisant mine de chercher la clé, qui nous eût permis d'ouvrir la porte d'une Sardaigne invisible à nos yeux, mais perceptible aux leurs. Puis, la clé à la main, empressé de franchir le seuil, et tombant sans connaissance sous une volée de coups de bâtons !

* * *

S. avait regagné l'Allemagne depuis peu quand je fus convoquée au théâtre de la ville. Ko Murobushi, maître dans l'art de la danse butô, était à Cagliari pour une semaine, il avait besoin d'un interprète de toute urgence pour présenter son spectacle. L'entreprise m'apparaissait hardie, mais je ne pus m'empêcher d'accepter la proposition. Histoire de prendre l'air. Un jeune Japonais au teint blême m'accueillit; il se présenta comme étant l'interprète attitré et disciple du danseur. Tenu de la traduction du japonais en français, il lui fallait quelqu'un pour traduire du français à l'italien qui s'intéressât à la philosophie grecque, à Nietzsche, Bataille, Foucault, Deleuze et Guattari. Quelque périlleux que fût le détour, nous n'avions pas le choix.

Ko était, en même temps qu'un artiste voué à l'expression du corps, un *yamabushi* fervent, c'est à dire un bonze pèlerin, pratiquant l'ascèse dans les montagnes éloignées de Tokyo; car pour lui, c'était la pratique, qui était sacrée, l'ascèse physique comme pratique, qu'il réalisait au jour le jour, sans répit. Ainsi il considérait le cabaret comme un territoire en marge de la quotidienneté, de la société organisée qui étouffait l'esprit, au même titre que la vie ascétique du *yamabushi.* Qu'il marchât là où le regard se perdait dans l'infini ou qu'il dansât à ras de terre, il vivait en dehors des conventions sociales, du matérialisme sans âme, il migrait entre deux lieux, dont l'un appartenait à la genèse et l'autre à l'apocalypse, mais qui étaient, à la limite, inséparables l'un de l'autre. Mieux : il cherchait à demeurer en suspens et divisé entre monde d'en haut

et monde d'en bas, à mi-chemin entre les « cimes des cieux » de Plutarque et « l'entrée de la caverne immense » d'Eschyle, Orient et Occident, foulées du vagabondage et mouvement dansant des mains, vie, mort, calme et tempête.

Il me fut difficile de m'en tenir à une traduction serrée. Etrangement agitée à mesure que je parlais, je me laissai emporter irrémédiablement par le délire d'interprétation. La salle était pleine de monde. Mon cœur battait vite. J'avais la tête pleine de ces fantasmes d'autarcie et de détachement. De cet « exercice de la mort », consubstantiel à la philosophie. L'exposé s'enflait de langue en langue, tandis que la figure de Ko demeurait impassible, comme momifiée, tétanisée. Pour lui, la misère du corps tout comme la maîtrise de soi, la souffrance comme la jouissance, étaient un moyen d'approcher les limites de la mort qu'il expérimentait comme un commencement, une explosion, et non comme une fin. Comme si la mort n'était qu'un seuil par où passait le cycle de la vie, une invitation au voyage où l'on ne retrouvait jamais que soi : on espérait un jour "creuser son trou" et jouir finalement de la vie, mais il n'y avait que de nouvelles épreuves, de nouvelles morts, de nouvelles marches qui s'ouvraient sur les ténèbres.

J'étais secouée. Deux fois née et tout était à recommencer. Le passé faisait, çà et là, retour dans le présent. Et on ne trouvait jamais que ce qu'on voulait fuir. Cette ode à l'errance avait quelque chose de violent comme l'ouragan qui déracinait tous ceux dont la tête était dans les nuages et dont les pieds touchait au « royaume des mères ». J'avais hâte d'assister à la pre-

mière représentation de son spectacle, de le voir danser, de participer à la circulation des énergies qui traversaient le butô, en correspondance avec les vivants et les morts.

Akihiro, le jeune accompagnateur de Ko, semblait ravi de mon intervention. Alors que la plupart des interprètes professionnels demeuraient dans la traduction fidèle du texte, je m'étais risquée dans l'interprétation, j'avais laissé fluer librement la joie d'inventer. « Qualité très rare chez une femme », d'après lui. Une petite phrase qui tout d'abord jeta un froid entre nous. Puis, dans le feu de la discussion, la glace eut tôt fait d'être brisée.

Dans la lumière ouatée de la scène, la tête rasée de Ko, son corps nu blafard, sans pilosité, absorbé dans la stupeur de l'horreur comme une larve, posait le problème de l'origine, d'une vie libre menée hors de l'œuf et de l'aspiration à un ab-solu par le vide. Je n'avais rien vu de plus extraordinaire. Extra-ordinaire, l'expression du corps souffrant les peines de l'enfer comme un cri. Dans l'originaire chaos de la mort, à la fois angoissant et étrangement érotisant, son corps sculpté dans le marbre demeurait tendu, raidi par l'attente, suspendu sur une crête, comme en deçà et au-delà de l'existence figée des masses laborieuses représentées par des hommes en costumes-cravates, chemises blanches et chaussures noires, tous semblables les uns aux autres, qui marchaient lentement comme dans un rêve et se croisaient sans jamais se rencontrer.

Il me semblait que je voyais la Sardaigne, toute seule, intérieurement seule, accroupie et ramassée comme

un cadavre enseveli au fond de son antre, dans l'attente d'un nouvel éveil. Puis la lumière changea, se fit lunaire, plus froide encore. Apparition de Ko, crâne chauve, allure princière et dévergondée, qui se tordait soudain là, les jambes écartées, cotillons de tulle retroussés sur l'origine du monde comme une déesse bisexuelle du royaume des morts. A la fois Vénus chauve antique, Hécate, ou bien Diane, mère de tous les dieux et de tous les hommes qui, à l'époque de sa splendeur, présidait aux accouchements. Vivre. Souffrir. Sortir des entrailles de la terre. Naître et renaître... dans les douleurs de la parturition au milieu de la nuit. Une fois de plus, dans cette catastrophe de début du monde, il pesait une sorte de malédiction sur l'organe déchiré, ensanglanté de l'enfantement où apparaissait tout ce qui intégrait la mort et la vie, Eros et Thanatos. Et j'éprouvais une envie grandissante, harcelante, de crier : « C'est l'île, c'est l'île, la coupable ! Pas la mère ! Oui c'est l'île, endeuillée et meurtrie, qui ne saurait combler les aspirations de l'être vers l'infini ! »

- Non, me dira plus tard Akihiro. La vraie disgrâce, c'est l'impossible innocence.

Akihiro se partageait entre Tokyo et Paris, la ville où se retrouvaient des minoritaires de tous poils, où l'énergie allait au débat d'idées, à la philosophie, tout comme au nomadisme. Quel bonheur de rencontrer quelqu'un avec qui je pouvais laisser jaillir sans crainte le flot des idées, et qui me faisait sentir à nouveau du monde entier ! Mes images mentales étaient différentes de celles de Akihiro qui était Japonais, et pourtant, ce que je lui racontais de la Sardaigne lui rappelait étrangement cette autre île d'où il venait, et qui

avait pour habitude de rejeter tout autre comme la part imparfaite d'elle-même. Au Japon, il était très rare de voir les gens comme des individus capables de dire et de faire quelque chose en leur propre nom. Chacun était enfermé dans son existence comme dans une coquille. Si bien que, même lorsqu'ils se mariaient, même quand ils se faisaient des amis, les hommes traînaient souvent leur mal de bar en bar; ils restaient à côté de la vie.

Je me sens proche des gens qui passent leur temps à traverser les airs, à circuler d'un pays à l'autre, ils me ramènent à mon enfance intrépide, et en même temps j'ai le sentiment croissant d'un lien avec ceux qui veulent rester dans l'indivision, immergés dans la communauté comme des têtards. L'île est tantôt en moi, tantôt hors de moi et, à ce stade, la convivialité se distingue mal du conflit. Entre le "je" et le "nous" communautaire, rien de stable. Tout chavire. Comment traverser la passerelle, celle qui me permettra de passer d'une rive à l'autre, sans risquer d'être happée par le gouffre bleu et ses vertiges ?

25

Je me souviens de l'été 1983. Arne venait de mourir, j'étais encore sous le choc et maman allait si mal que je crus sa fin proche. Elle avait perdu vingt kilos et son visage était dévasté par une singulière expression d'angoisse et d'amertume qu'aiguisaient encore la souffrance et le sentiment d'injustice. Elle était comme détachée du monde, l'œil complètement absent. Comme si elle cherchait à se préserver d'une effrayante révélation. La formidable vitalité, l'invraisemblable énergie qu'elle avait déployée deux ans auparavant, après l'amputation d'un sein, m'apparaissait subitement comme le fil sur lequel elle s'était tenue en équilibre pour échapper au naufrage.

– Vous croyez tous me connaître, mais vous vous trompez, se plaisait-elle à dire depuis toujours, avec un rien de défi dans la voix. Nul ne m'aura connue réellement !

C'était là, dans cette manière de s'absenter, de se mettre absolument hors de portée, que maman ressemblait curieusement à la Sardaigne. Derrière sa force de caractère se cachait une part d'ombre, une bataille contre la peur, contre les souvenirs douloureux qu'elle voulait laisser derrière elle et qui toujours la rattrapaient. Il y avait beaucoup de drames qu'elle taisait. D'autant plus que son père ne l'avait pas protégée. Les temps étaient difficiles pour les immigrés italiens ; il travaillait très dur. Il n'y avait que cela de vrai, le tra-

vail, et le sentiment de la revanche à prendre. Il ne voyait pas ce qu'il se passait à la maison. Alors, à l'âge de quatorze ans, Maman s'était enfuie avec sa sœur et son frère du premier lit. Je ne connaissais pas les détails de la fugue. Mais je savais que, loin de déboucher sur le bonheur, son éloignement de la maison paternelle n'avait fait qu'approfondir chez elle cette intimité avec la solitude. Placée d'office dans une "famille d'accueil", on la prenait une fois de plus pour une bonne, la chargeant de servir à table et de s'occuper des enfants en bas âge. De toute façon, il ne servait à rien de rechigner à la besogne. Ou bien elle acceptait son sort, ou bien elle s'en allait au Bon Pasteur comme bon nombre d'orphelines désobéissantes. Maman avait eu bien de mauvais jours dans cette grande demeure qui n'avait que mépris pour la domesticité ; mais, pour sa part, elle se tenait toujours droite, avec cette force de retenue qui lui avait toujours permis de défendre son intégrité et sa dignité, de rester toute entière. « Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens » avait-elle coutume de dire, avec cet air à la fois triste et dédaigneux qu'elle arborait dans ces cas-là. Elle ne s'était pas laissée écraser par « Madame », qu'elle trouvait invariablement allongée sur son lit en train de faire des mots croisés ou de manger des chocolats. Il faut dire qu'elle déployait une activité folle pour s'appliquer, apprendre l'art de coudre, s'intéresser aux études des aînés, lire tout ce qui lui tombait sous la main. Elle était, affirmait-on, terriblement obstinée, et se montra très vite une gouvernante énergique, enjouée et d'une intelligence rare. Une gouvernante qui savait sourire, écouter, inciter son entourage aux con-

fidences; bref, se rendre indispensable. Au milieu de cette famille bourgeoise, fort catholique, où la discipline et l'économie étaient de rigueur et l'écart des conditions fortement souligné, les enfants jetaient du rêve dans sa chienne de vie, adoucissaient sa peine, la faisaient rire aussi, et elle en était toute vibrante. Avec ses longs cheveux de jais presque bleus retenus dans une résille aux mille mailles, ses yeux de couleur sombre, elle ne passait pas inaperçue au village. Sa beauté insolite, pétrie de grâce, conférait à la maison de vin ce je-ne-sais-quoi de romanesque, de lumineux, qui faisait que les visiteurs s'attardaient volontiers à bavarder avec elle. Maman avait ainsi rencontré le peintre Georges Rouault qui eût tant désiré faire son portrait, ainsi que l'écrivain (par ailleurs comédien et animateur) Jacques Copeau et sa charmante troupe itinérante. Elle savait gré au mari de « Madame » d'avoir fait en sorte qu'elle pût suivre des cours de théâtre pour se divertir. C'était aussi à lui qu'elle devait d'avoir été de la partie lors des nombreuses villégiatures au bord du lac Léman ou dans le Vercors, d'avoir eu l'autorisation d'emprunter librement les livres de la grande bibliothèque qu'elle dévorait la nuit, d'utiliser le piano, de tenir l'orgue de l'église chaque dimanche. Elle reconnaissait qu'il avait été l'unique personne, avec l'abbé, à lui apporter soutien et fantaisie pendant toutes ces longues années. D'une splendide humanité aussi, le curé. Une sorte de justicier subversif qui se moquait des bien-pensants, de l'esprit de clocher et n'hésitait pas à prendre maman en croupe sur sa moto pour voler au secours des jeunes orphelines, livrées à elles-mêmes, traînant leur misé-

rable existence dans les rues le soir. Il ne jugeait pas, il cherchait à comprendre, à protéger celles qui voulaient s'en sortir, reprendre tout à zéro. Convaincu que tout individu était doté de la possibilité de changer le cours de sa destinée et que la piété, c'était d'abord la générosité du temps que l'on pouvait offrir à autrui, le fait même d'être ouvert à la parole des déshérités, avant même d'être un rapport à Dieu.

Bercée par le rythme de sa machine à coudre Singer, j'aimais à écouter maman égrener des souvenirs et se raconter au passé. En fait, elle devait bien se l'avouer. S'il n'y avait pas eu les enfants, et ses frères et sœurs éparpillés dans la région, elle eût peut-être suivi la troupe de théâtre qui voulait l'embaucher comme costumière. Mais comment eût-elle pu s'en aller ? On lui avait enseigné que la vraie vie n'était pas dans la réalisation de soi, mais qu'elle était faite de renonciation. Que la panacée contre tous les maux résidait dans l'oubli de soi, et le travail, aussi humble fût-il. L'inconsolée se prémunissait contre la douleur en existant pour autrui, en s'engageant dans une action passionnée au service des autres, au-delà du raisonnable. Le besoin de donner, plus encore que le désir de recevoir, et la marque des humiliations subies avaient été également à l'origine de son refus à épouser Pascal Copeau, le fils de Jacques, qui suivait alors une carrière de journaliste. « Que veux-tu, disait-elle, je ne possédais rien, ni dote ni parents, et il y avait fort à parier que ses fréquentations me le fissent tôt ou tard remarquer ». Qu'importait le confort matériel, pourvu qu'elle ne dût rien à personne !

Les difficultés de la vie avec mon père habité par la colère, le souci des quatre enfants, l'obligation de travailler d'arrache-pied pour que nous puissions aller au lycée, lui avaient permis de devenir meilleure, affirmait-elle, de se donner au monde des petites gens. Il me semblait que l'expression la plus terrible de ce volontarisme opiniâtre consistait précisément dans les travaux de couture qui lui permettaient de joindre les deux bouts et d'en découdre avec le passé. Chaque jour était une déchirure et une métamorphose. La vie était transformée à coups de ciseaux, les morceaux épars de son être rassemblés point par point, les fils de la destinée taillés à belles dents. Elle n'en finissait jamais de tirer l'aiguille, de recoudre une blessure, de tisser des liens, toujours préoccupée des autres, toujours prête à venir en aide à une voisine éplorée, à recueillir chien et chats abandonnés ou petits moineaux tombés du nid. A faire du bien autour d'elle.

A Pernand-Vergelesses, on l'appelait Nina. Dans la ville triste et pluvieuse de Vitry-le-François, elle était devenue Pierrette, une Française naturalisée par le mariage. J'avais eu des regrets de cela. Je m'emportais contre elle :

– Pourquoi avoir accepté de changer de nom ?

– Tu ne peux pas comprendre, répétait-elle. Mon père n'avait pas collaboré, tant s'en faut, mais on l'accusait de manger le pain des Français, et il est mort poignardé. Il paraît qu'au café les assassins avaient bu sans vergogne à sa disparition, après avoir pillé sa maison. Au vu et au su de tout le village. La guerre terminée, je n'avais qu'une idée : le venger, faire réouvrir le dossier, en bonne justice. C'est en désespoir de cause que

j'ai fini par quitter la Bourgogne et renoncer à punir les coupables. De toute façon le mal était fait et je n'allais pas m'en prendre à la France entière !

Mais si elle déplorait le sort tragique de ses parents, elle ne se posait pas en victime pour autant. Le point positif – tout ce qui demeurait en elle d'amour, d'ardeur, de générosité, de curiosité pour le monde, les êtres – prenait glorieusement le dessus, mettait de côté le ressentiment. Elle s'était vite persuadée qu'elle avait en elle-même des données suffisantes pour prendre son avenir en main. Qu'il y avait entre elle et mon père – un grand blond aux yeux bleus, mince, élégant, soigné, doué pour la musique et le dessin – comme une affinité viscérale, instinctive. Au grand désappointement de sa famille d'accueil qui eût préféré qu'elle épousât un beau parti. Au fond, maman avait toujours attendu la possibilité d'une vie plus indépendante, plus libre, qui exigeât plus, qui accordât tout, excepté ce bonheur égoïste de la vie bourgeoise. Elle désirait que son moi fût assez fort pour aller jusqu'au bout de son désir de voler de ses propres ailes, sans regarder derrière elle. Mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre qu'elle avait fait fausse route. Mes grands-parents étaient peu enclins à éprouver de la sympathie pour l'étrangère qu'elle était et ils n'étaient pas venus aux noces. Elle avait failli tout laisser tomber. Enfin, à mesure que les images enchevêtrées du passé resurgissaient isolément – la colonne brisée de mon père dans un accident du travail, les longs mois de rééducation au centre de Berck-Plage, ses crises dépressives, ses colères noires, puis le départ de mon frère Pascal, alors âgé de quatre ans, en préventorium afin que nous fus-

sions préservées, ma sœur et moi, d'une possible contagion – la force de caractère de maman se dessinait mieux, nous prouvait à quel point elle avait eu du courage, de l'endurance. Toute son histoire témoignait qu'elle savait malgré tout, et contre tout, résister au malheur.

Au reste, elle n'aimait pas la mer plate, indolente. La montagne correspondait davantage à son intransigeante indépendance. A une âpre sévérité aussi, car elle pouvait avoir la dent dure. Par ailleurs, elle se trouvait beaucoup trop grosse pour se mettre en maillot de bain. Il avait fallu cette maudite maladie pour que lui fût ravie une bonne part de ses rondeurs. Ah ! s'habiller... enfin ! Jamais elle ne s'était confectionné tant de vêtements. Pour la première fois, je prenais conscience de ses peurs accumulées, de la détresse enfouie au plus profond de son corps. Je la découvrais fragile, vulnérable, derrière sa cuirasse défensive. Comme prise de panique devant l'énigme de sa santé délabrée.

Enfant, je m'étais souvent interrogée sur la raison de ses brusques accès de rage, de son mécontentement face à l'armoire à glace de sa chambre à coucher.

– Rien ne me va ! Je suis trop grosse. A quoi perdre du temps à m'habiller !

Je protestais énergiquement. Elle était la maman la plus belle du monde, pétillante, étincelante, loin de tout pathétique, avec ce rire de perles qui était comme un don de l'océan primitif, un jaillissement de ce qu'il y avait de plus vivant dans sa chair. « Une vraie *mamma* italienne ! » ironisait ma tante. Capiteuse, plantureuse, puissante et nourricière comme une louve ro-

maine. Je ne pensais pas un instant qu'elle pût regretter de ne plus être une femme à part entière, sans ces kilos « en trop » accumulés au fil des grossesses, des allaitements successifs, des déconvenues, des coups de cafard... Car jamais elle ne se plaignait, n'écoutant que son devoir. Repassant, lavant, époussetant à vive allure dès l'aube, sans jamais être lasse. Et si elle s'arrêtait pour reprendre haleine, avant le lever de la tribu, c'était fatalement l'aiguille à la main. Il y avait toujours un ourlet, une dernière couture à surfiler. « Des bêtes au boulot, ces Todesco ! » râlait mon père d'un air maussade, pestant sans cesse contre les clientes qui défilaient les unes derrière les autres, l'accaparant pendant des heures dans le secret de ce qu'il appelait avec hargne « le confessionnal ». Le dimanche, il eût bien aimé l'avoir à ses côtés dans l'ombre chaude et feutrée de la forêt du Der, nimbée de silence, où il allait seul comme une âme en peine ramasser des champignons – des girolles orangées, des trompettes de la mort, des bolets – qu'elle faisait sauter à la poêle pour le déjeuner avec une exaltation gourmande. Mais c'était surtout à nous qu'il en voulait. A la faim qu'on avait d'elle. Au temps qu'on lui volait. On ne se faisait pas d'illusions. Sa bile s'échauffait de jour en jour. Il n'en pouvait plus de la partager ! Il se montrait possessif, exclusif, tyrannique dans sa demande d'affection. Jaloux de tout ce qui était donné à d'autres, au point de ne plus être capable d'amour pour nous. La principale raison de son attachement à ma mère, c'était qu'en dehors d'elle, la vie lui semblait dénuée d'intérêt, vide de sens. Maman était tout pour lui. Et il découvrait qu'à cause de ses maudits enfants, il ne pourrait plus

jamais revenir à cet état amoureux où il avait frôlé la béatitude utérine. Ah ! s'il avait pu retourner en arrière, au paradis perdu, volé, nous envoyer au diable !

26

Quand mon frère puîné téléphona à une heure du matin pour m'annoncer que maman était de nouveau terrassée par la fièvre, je fus prise d'une angoisse panique. Son médecin traitant avait cherché à la rassurer. Il s'agissait d'une mauvaise grippe. Rien d'alarmant. Elle avait seulement besoin de repos. Il disait vrai. Elle était rompue de fatigue, elle ne rêvait plus que de jeter sa machine à coudre par la fenêtre.

Dans la solitude de la nuit, truffée d'énormes cancrelats rouges ailés qui couraient en zigzag le long des murs du couloir, et que je retrouvais le matin sur le dos, les pattes en l'air, rien n'était plus terrifiant que songer à l'avenir. Le pronostic de deux ans s'avérait d'une exactitude redoutable, et je ne savais que faire. Comment mon père allait-il continuer à vivre sans ma mère ? Elle allait bientôt nous quitter, c'était certain, et il ne voyait rien. D'ailleurs l'idée qu'elle pût mourir ne l'effleurait même pas, tant il vivait par elle. A soixante ans, il était encore dans les langes, lui qui avait toujours refusé de composer avec sa propre progéniture, de se laisser chasser du giron protecteur de ma mère. Un père sensible à hurler, grouillant d'angoisse et de mouvements violents, prêt à exploser sous la terreur de l'abandon.

Par chance, je ne restai pas seule durant la période des examens qui m'obligeaient à terminer l'année universitaire . L'appartement était bondé. Et tout ce petit

monde devait boire et manger ! La *Festa dell'Unità* avait débuté dans une singulière atmosphère de liesse et de retrouvailles au milieu du Tout-Cagliari jeune qui s'était donné rendez-vous pour assister au concert de la libre et provocante Nina Hagen. Je ne refusai pas d'y aller, de crainte d'incommoder mon entourage, mais j'étais présente sans l'être. Dédoublée en quelque sorte. Face à l'impensable, je n'avais peut-être pas fait ce qu'il fallait en cachant le pronostic à mon père, à mes frères, pour protéger et défendre maman des mensonges et des leurres, lui épargner cette solitude immense. Même si le secret que je gardais en moi ne recouvrait jamais parfaitement la triste réalité. On était et on mourait toujours seul.

En face de moi, dans le bleu noir de la nuit venteuse, la découpure sombre de la citadelle située en haut, prenait la forme d'un vaisseau renversé au fond de la mer, et il me semblait que j'entendais les lamentations sinistres des pleureuses sous terre. Maman allait si mal qu'elle était retournée à l'hôpital. Le médecin disait qu'elle n'en avait plus que pour quelques semaines. Chaque seconde qui s'écoulait me rapprochait de la séparation définitive. Sans espoir de retour. Grâce à son acharnement à combattre, elle avait bénéficié d'un sursis de deux ans, mobilisant toutes ses forces pour résister, tenir... ne pas nous laisser. Mais cette fois elle n'en pouvait plus. J'étais "préparée" à sa mort, puisqu'elle avait été pronostiquée d'une façon si évidemment irrévocable, mais, de fait, je n'étais pas prête à la quitter, jamais je ne le pourrai.

Le jour de mon arrivée je la trouvai au fond de son lit, immobile, les yeux emplis d'une tristesse inhumaine, la

mine défaite. Son état s'était considérablement détérioré depuis la dernière fois que je l'avais vue. « Je craignais de ne plus te revoir, ma chérie, dit-elle tout doucement. Je n'ai plus envie de lutter. Un nouveau traitement ne pourra rien y faire, tu sais… »

Accablée par la saveur amère de l'échec, ses forces l'abandonnaient, elle ne se sentait capable de rien. Elle regardait le plafond comme si je n'existais pas, déjà étrangement loin. Puis elle ferma lentement les paupières tandis qu'une larme perlée descendait le long de sa joue. Une larme de chagrin, de solitude, de désespérance. « Aller de l'avant », tel avait été le but. Et maintenant, tout rêve était achevé, elle n'avait plus que son triste passé. C'était trop injuste ! Je ne supportais pas de la voir souffrir en silence. J'aurais voulu la rassurer, la serrer dans mes bras, la câliner comme on fait avec un enfant qui a peur dans le noir, mais son visage scellé, la crainte d'une réaction de rejet arrêta l'élan de mon cœur. Assise au pied de son lit, je me désolais de la voir ainsi se terrer dans son trou pour échapper à mon regard chargé de douleur, de ne pas trouver comment dire ce que j'avais à lui dire, par peur d'en dire trop, et mal, d'être inconvenante, de l'effrayer davantage. Alors, mieux valait me taire. Ne pas me relâcher.

Tout au long d'une existence affligée par la mort tragique des siens et son mariage calamiteux, maman s'est retranchée derrière une orgueilleuse humilité. Toujours droite, si étroitement fidèle à elle-même et dévouée aux autres jusqu'au bout de son chemin. Aussi les plus belles images que je conserve d'elle sont peut-être celles d'un équilibre où se mêlaient la présence et

l'absence, la tristesse et la joie, l'orgueil et la générosité.

Indéfiniment, maman s'évadait l'œil perdu, tourné vers l'intérieur, entraînée malgré elle dans les méandres de ses souvenirs parfois insaisissables, de la vie restée en arrière qui n'avait rien à voir avec nous, forcément. Elle parlait avec elle-même, longtemps, beaucoup, dans un ordre sans ordre, oubliant l'heure présente et s'apercevant à peine que j'étais là, car elle n'appartenait déjà plus à ce monde. Elle était ailleurs, absente, détachée de son corps souffrant, tout au bout de ses illusions perdues. La Bourgogne revenait toujours comme une fuite, un espoir de ne pas croupir dans l'Est de la France où le ciel était toujours gris et les gens si frustes. Il fallait bien faire des projets, rêver, sinon à quoi bon ? A présent que l'avenir était coupé, elle repassait le miroir dans l'autre sens, où elle avait laissé une partie d'elle-même, et se demandait ce qu'elle était venue faire dans cette Champagne pouilleuse, lamentable et sans joie. Elle ne s'était pas vraiment mariée par amour, soutenait-elle, mais sur un coup de tête – elle avait peut-être choisi de le croire parce qu'elle avait très peur. Peur qu'un homme pût avoir quelque pouvoir sur elle, peur de tomber dans la dépendance, l'égarement, la souffrance. Et puis l'amour était né avec la naissance des enfants, s'était approfondi dans l'adversité, mon père avait tellement besoin qu'on l'aime !

Elle disait : « Personne n'est ce dont il a l'air. Je n'ai pas toujours été d'un caractère conciliant. J'étais têtue, rebelle, orgueilleuse. C'est la vie avec votre père qui m'a obligée à changer, à me bonifier. Je ne pouvais rien

lui dire : tout le blessait. Il ne décolérait pas, lui qui eût donné jusqu'à sa chemise plutôt que de voir un mendiant miséreux. » Sans doute ne savait-il pas nous aimer comme il eût voulu, il était si mal dans sa peau, si peu à sa place dans sa condition d'ouvrier, différente de celle de ses parents qui étaient restés sourds à ses aspirations. Et il avait gardé au cœur, toute sa vie, aujourd'hui encore, à presque soixante ans, la marque de l'injustice subie et une puissante rancune. Devant ses mâchoires serrées, ses yeux qui lançaient des flammes, ses méchancetés, ses litanies, ses chantages au suicide, maman souffrait, mais sans se démonter, elle le regardait droite, hautaine et impassible, évitant de donner prise, attendant la fin de l'orage. De toute façon, il avait beau faire et beau dire, c'était elle la nautonière qui menait la barque dans la traversée du monde, l'homme de la maison. C'était terrible de penser que bientôt elle ne pourrait plus redresser la barre contre ces rages qui montaient en lui, que maman partie, mon père s'en irait inéluctablement à la dérive.

– Ai-je vraiment mérité ce maudit cancer ? murmura-t-elle dans un souffle de détresse avant de plonger dans un demi-sommeil. De quoi se sentait-elle fautive ? Qu'appelait-elle « ses mauvais fonds, son fol orgueil » ? Quelle était la raison de ce remords, de ce fiel remâché qui avait entraîné un irrépressible besoin de réparation en vue du salut ? Elle avait passé l'essentiel de sa vie à se saigner aux quatre veines, pour nous, pour les autres, prenant sur elle la souffrance de mon père maladivement jaloux, toujours en quête d'attention. Il devait y avoir un secret intangible au cœur de son être qui la consumait, comme un ver ronge un beau fruit

charnu. Toute jeune elle avait appris à ravaler sa peine, à s'assurer elle-même, dominant la houle qui n'avait pas de fin. Je savais que mon grand-père l'avait suppliée de revenir à la maison quelque temps avant son assassinat. Sa traîtresse de femme, assujettie aux caprices de la chair, l'ayant quitté pour un autre. Maman l'avait trouvé caché au grenier, solitaire et malheureux, le visage enfoui dans les énormes nattes de cheveux blonds vénitiens de son Antonia, sa tendre épouse disparue, touchée aux poumons, qu'il baignait de ses larmes amères et de sa repentance. Mais elle ne pouvait oublier sa dureté et les torts qu'il lui avait causés. Elle n'avait pas cédé à ses prières, à ses incantations. Non, elle ne lui servirait pas de bonne. A Pernand, elle s'y trouvait bien, « Madame » était plus conciliante depuis que maman avait atteint sa majorité. Pour peu qu'on eût quelque expérience du malheur, on sentait bien qu'il y avait là de la révolte, la révolte d'une toute jeune fille sacrifiée à une mégère sur une croix aux bras d'airain, dont les lamentations refoulées au-dedans d'elle-même en rappelait une autre : « Père, pourquoi m'as-tu abandonnée ? » Etait-ce là l'origine de la faute dont maman s'accusait ?

Elle était recueillie, insaisissable, mais aussi terriblement exigeante, parce qu'elle n'arrivait pas à se pardonner sa faiblesse, ses erreurs, ses défauts – quels défauts ? – elle avait une telle générosité ! Les flots de la mort l'enveloppaient, mais elle ne se rendait pas. Elle était comme dans un vaisseau battu par l'orage, abandonné aux caprices des vagues démontées qui l'entraînaient loin des rivages de la terre, elle voguait à travers mille périls, évitant les écueils, les portes de

l'enfer, se dérobant aux poursuites des harpies et des démons errants, des fantômes ricanants, des esprits du mal, vils criminels aux longs couteaux, qui avaient volé, tué, enfoui son père dans la terre comme un chien misérable. Elle affrontait la mort comme elle avait affronté la vie, debout, la tête haute, avec une altière pudeur.

Dernière année

27

En face de moi, l'immensité bleue du ciel et de la mer est à la mesure de ma douleur. Une douleur infinie et plus muette que le silence. Dix mois se sont écoulés depuis la nuit du cinq Août 1985.

« Elle ne s'est pas senti passer », avait dit l'infirmière avec un sourire compatissant. Un mensonge, ou un leurre. Maman savait qu'elle allait passer sur l'autre rive, les eaux de son ventre avaient grossi, une larme roulait le long de sa joue. Elle nous avait priées de sortir de la salle de réanimation, ma sœur et moi, avec ce visage triste et scellé de pietà nuragique, cette volonté de bronze à ne pas défaillir, jusqu'au dernier soupir. Se cacher pour mourir, ainsi font les oiseaux, c'était sa nature profonde, sa manière de se préserver, de la douleur, des adieux déchirants, de l'intolérable séparation.

Dehors, c'est le printemps et les amandiers au parfum de lait sont en fleur. Si je pense à ma mère pleine de grâce, je me vois sous sa coupe tutélaire. Il m'est impossible de manger quoi que ce soit. Je me domine extérieurement à tout moment, je suis toujours souriante, mais derrière cette gaieté feinte, je déraille, je divague si loin de moi, et si loin de S., rentre à des heures indues, erre derechef parmi les groupes et traîne ma peine de bars miteux en déserts noirs. Et je me dis que je suis folle de fuir ainsi l'homme de ma vie pour gambader la nuit comme un lièvre éperdu avec

des étudiants qui ont dix ans de moins que moi, de m'insurger contre son défaitisme comme une diablesse – S. a perdu sa mère très jeune, il se défend de lui-même, de son manque – de côtoyer l'abîme qui décide des destins, de m'accrocher à la mauvaise étoile qui m'entraîne irrésistiblement à la dérive, hors de nos quatre murs.

Tout le drame de l'amour semble être dans la terreur d'abandon que tout être humain garde au fond de lui, même quand c'est lui qui part, échappe, se dérobe ou se replie en-dedans. Je n'ai pas peur de la mort, cette inconnue, mais de celle des personnes que j'aime. Et peut-être ne crains-je la dépendance, la vie à deux, que de peur d'être un jour réduite à la moitié de moi-même. Un malheur ne vient jamais seul. Bernard est séropositif et mon père a fini aux Lilas, le pavillon des dépressifs, après un suicide manqué. Je l'ai trouvé errant comme un zombie, déjà-mort, moins qu'une ombre, et décidé à vivre incarcéré à perpétuité dans la mélancolie, l'égarement, le deuil, au vu insoutenable du vide laissé par maman.

« Je n'ai plus de famille, elle était plus qu'une mère pour moi », lâche-t-il, abattu, les yeux voilés de gris. Mère aimante, mère de vie, mère du bel amour, son seul et unique amour, vraie Déméter de courage dont il se nourrissait avec une gloutonnerie vampirique, le Moloch, parce que ses mamelles étaient rondes et pleines, généreuses et qu'il était nécessaire que son lait fût libéré. Cette envie d'elle, c'était plus qu'un besoin d'amour, c'était un antidote contre l'épouvante du dehors, la haine et la mélancolie, ainsi que la revendication torturée, torturante, d'avoir la préférence à

l'exclusion de tout Autre, y compris ces « maudits gosses » qui la faisaient damner. D'où sa quérulence anxieuse, ses scènes de jalousie, son désir de prendre notre place, l'échec cuisant du partage qui avait fait mourir maman à petit feu.

C'est la vaillance qui faisait de maman le vrai homme de la maison. Mon père s'abritait dans ses jupes comme sous un parapluie, trop mal armé pour assimiler la violence des assauts de la vie, incapable de prendre en charge sa propre souffrance, de s'arracher au sort malheureux d'être né garçon et mal aimé de ses parents. Ajoutant du mal au mal, dont le châtiment est la déréliction absolue, la privation radicale. La mort en dedans.

"Destin" vient de *destinare* qui, en latin, veut dire "fixer, attacher", c'est « une énigme qui nous rive à la terre », comme le rappelle Khalil Gibran, sans jamais se révéler en pleine lumière, faute de mots. De là surgit cette masse entière de douleur et la malédiction. L'histoire de mon père montre combien cette sorte d'attachement, de possession, peut mettre l'être hors de soi, au point de le détruire parfois. Quelques heures avant sa mort, il pensait encore que maman allait s'en sortir, il ne se faisait pas de souci, puisqu'elle s'était levée de bonne heure, comme à son habitude, pour préparer les tartes aux pommes en l'honneur de l'arrivée de mes beaux-parents, friands de pâtisseries. Pauvre papa ! comment lui en vouloir, il est fait d'un seul bloc, incapable d'empathie. Il confond l'amour avec la dépendance. Il eût fallu qu'il se détachât d'elle pour la voir, pour l'aimer comme elle l'eût mérité : de tout son cœur de chair.

* * *

La Sardaigne n'était pas un mythe ni un songe. Elle avait ses froidures, ses blessures incurables, elle versait des larmes de sang sur le pardon impossible, et je n'y pouvais rien. Je ne pouvais pas payer indéfiniment pour les diables étrangers ravisseurs, prédateurs, me dissoudre, m'abandonner au vide, à la dispersion, m'embourber dans le grégarisme. La grande famille, le clan, rien ne faussait et ne diminuait l'imaginaire comme de tels groupements. C'étaient des collectivités mortifères parce qu'elles créaient un semblant d'absolu, de permanence, de sécurité, qu'elles déchargeaient les individus du poids des différences, du souci et de la responsabilité de leur propre destin et des passés qu'ils voulaient oublier. Quant aux indépendantistes, avec tous leurs discours sur l'autosuffisance, ils ne valaient guère mieux.

Une petite tenaille me serrait l'estomac à cette pensée. De toute la communauté rêvée, chaleureuse, il ne restait que ruine, dégoût, amertume. Le vrai problème, c'était moi, bien sûr, qui ne voulais pas comprendre que la vie n'est qu'un théâtre, une illusion. Je me sentais affublée du masque de l'idiote, je me soupçonnais de jouer un mauvais rôle dans une pantalonnade qui me faisait terriblement souffrir. En dehors du réseau amical, qui était fait de relations privilégiées, d'estime réciproque, la Sardaigne ne m'avait rien apporté de bon. Seul le désir de comprendre les autres, leur culture, leur histoire de légendes héroïques, leur peine à trouver leur place dans l'immanence du monde, m'avait fait revenir à de meilleurs sentiments, jusqu'à ma vie présente. Ce n'était pas un hasard, en effet, si je

m'étais jetée puérilement dans le giron de la Sardaigne par-delà le désespoir. Elle apparaissait comme l'absence, comme ce qui avait été perdu, n'était plus et errait en moi. Etre ex-ilé, c'était d'abord cela : c'était être séparé de sa mère, détaché d'elle – et en même temps incessamment à la poursuite d'une terre nouvelle, d'une matrie d'adoption.

J'éprouvai une infinie tristesse quand je vis Cagliari s'éloigner lentement dans sa « cuirasse d'azur » (A. de Vigny). Partir. Telle était, me semblait-il, l'unique chance de sauver notre couple. S. m'avait mise pour la première fois en treize ans de vie commune dans cette douloureuse alternative : ou bien je le suivais pour une destination encore incertaine ou bien je restais en Sardaigne toute seule. Il était inapte à la vie insulaire, à la béatitude inerte avec une meule au cou, d'autant plus qu'il n'y avait pas trouvé sa place. Et parce que je croyais ne lui apporter que des chagrins avec mes peurs, mes dérobades, mon cœur volant et cette quête éperdue qui n'avait pas de sens, j'étais finalement tombée d'accord pour plier bagage et quitter cette ville revêche, envoûtante et ingrate à la fois, où je laissais des plumes, mes illusions perdues... et une poignée d'amis choisis, aimés, plantés sur le quai du port, qui disparaissaient peu à peu dans le bleu du ciel et de la mer.

Epilogue

« Tous nés d'une femme, nous désirons retourner à ce foyer originel, nous progressons en nous retournant sans cesse – comme le voyageur qui s'éloigne de sa terre natale. Nous avançons comme à regret, la tête tournée vers l'arrière. »
(Rilke)

Huit ans plus tard, Cagliari était égale à elle-même avec ses avenues bordées de jacarandas aux fleurs d'un bleu-violet, ses *palazzi* qui baignaient dans la lumière, son linge qui pendait aux fenêtres, ses volets clos sous le soleil. Rien ou presque n'avait changé. Le *Castello* restait toujours un peu sur la défensive, régnant de loin, dressé face à la mer. Mais je revenais avec un regard différent grâce aux relations d'amitié consolidées au fil des ans avec Fabrizio, le frère de Lidia (Lidia vivait à Pékin), avec Teresa, mon amie romaine, et son mari, que nous retrouvions chaque été et qui étaient devenus comme des parents pour nous. Même de loin, à Francfort, où Rossana vivait depuis quatre ans, mariée à un de nos amis allemands et mère d'une délicieuse Charlotte, dont S. et moi étions les heureux parrain et marraine, j'avais du mal à oublier la Sardaigne, sa luminosité. Repartir là-bas, une folie ? Rossana le pensait, me le déconseillait vivement, mais le *Mal di Sardegna* jouait des drôles de tours. Je me rendais bien compte que j'étais rattachée à l'île par un cordon invisible et que, plus je le tirais, plus les nœuds se resserraient. Malgré les incompréhensions, les différences, je trouvais jusqu'à ce jour que Cagliari avait un atout maître. D'abord un rythme de vie lent, à la mesure de l'homme, par rapport aux villes du Nord. Et puis il y avait tout ce bleu du ciel et de l'eau, dont j'avais une soif inextinguible, après tant de deuils et d'éloignements: Cyrille, Bernard, si tendres amis, touchés par le sida, et mon père, noyé dans son chagrin.

J'avais du vague à l'âme, il me fallait de la chaleur, du soleil, de l'azur.

En Juin 1994, nous nous mîmes ainsi à la recherche d'un logement dans le cœur historique de Cagliari. Nous avions l'intention d'y élire domicile à la fin de l'année. En bref, de nous installer pour longtemps. Nous trouvâmes assez vite un appartement au dernier étage d'un vieux *palazzo* à la façade lépreuse, avec une vue superbe sur les toits à tuiles rondes du quartier de la *Marina*, le dôme bleu de l'église *Sant'Eulalia*, et les navires qui sortaient du port, y rentraient. Ce que j'éprouvai alors en ouvrant les battants de la porte-fenêtre, je ne l'ai ressenti nulle part ailleurs. Une impression de retour à la maison.

Il fallait tout rénover, mais l'appartement avait le mérite d'être lumineux de chaque côté du long couloir obscur qui séparait la chambre à coucher du séjour, bardé d'un grand balcon. Le plafond était fait de cannes et de poutres de genévriers ignées, tordues par l'âge, sculpturales. Un plafond à l'image de la vieille Sardaigne.

Depuis lors j'ai l'impression d'avoir trouvé l'équilibre, qui me manquait, entre l'intérieur et l'extérieur, lien et liberté, élan et retenue, entre repli au-dedans et immersion dans la vie de la communauté. J'ai eu le privilège de l'éloignement, ce qui m'a permis de voir mieux les qualités et les défauts de Cagliari, d'accepter son besoin de resserrement, d'intimité protégée, ses vieilles habitudes collectives. La fascination, qui était désir d'insaisissabilité, s'est transformée doucement en amour de bienveillance. La Sardaigne n'était plus une terre de hasard, mais une terre d'élection. Confrontés

à la misère des "nouveaux pauvres", à l'égoïsme, à l'hyperindividualisme de nos sociétés postindustrielles, S. et moi étions arrivés à la conclusion qu'il n'y avait pas que des désavantages dans la vie communautaire. Malgré un taux de chômage élevé, il n'y avait pas de sans-abri à Cagliari. La famille demeurait à la fois le refuge et la fuite contre la dure réalité du monde et tenait lieu de havre imprenable. Même l'aliéné, qui se promenait librement, n'était jamais complètement abandonné par les siens. Ainsi, à mesure que s'approfondissait notre connaissance de la Sardaigne, il nous était plus facile de trouver un modus vivendi, introduisant le dialogue affectif du toi et moi. Et quand l'île et moi, on se rencontrait, c'était par le bout des ailes. Comme un homme et une femme qui ne cesseraient, en s'embrassant, de s'échapper, de se dérouter, de se fuir.

Quoi qu'il arrive – deuils, brouilles, ruptures – nous sommes revenus à la précieuse lumière. Rien de mythique dans cette affaire. Rossana est revenue à Cagliari avec Charlotte et Micha, et nous avons eu la chance de retrouver Francesco, l'ancien propriétaire de l'appartement de la via Pacinotti, qui occupe désormais la place privilégiée de *lo tzio.*[*]

Bien sûr nous peinons à nous accommoder de la vulgarité, du mauvais goût en vogue, qui ont suivi l'élection de Berlusconi. Et les chaînes privées de télévision, tout comme la publicité et ses débordements, n'y sont pas étrangères. Cagliari n'est plus la vieille ville délaissée mais lumineuse, tendrement rosie par le soleil couchant, que nous avons connue. Fini

[*] oncle

l'abandon ! On ne s'est jamais autant occupé d'elle. Les maçons s'affairent à lui donner une nouvelle jeunesse. Beaucoup de façades sont en cours de restauration, et les anciens entrepôts voûtés, tout en profondeur, se sont transformés en restaurants, en bars ou en commerces. Quant à la merveilleuse coupole, bleue comme du lapis, de *Sant'Eulalia*, qui rappelait tant l'Orient, elle a fait les frais de cette conversion chirurgicale. C'est qu'il n'y pas de norme à la transmutation. Coloré comme une ville du Nord, le jaune paille y alternant avec le rose bonbon ou le vert pistache, *il centro storico* change de peau, la citrouille se transforme en carrosse, se féérise. Féerie de la feinte, du mimétisme sans faille, sans âme et sans douleur... à la mesure du royaume kitsch de Walt Disney.

Malheureusement, ce n'est pas seulement la vieille ville qui souffre de cette propension malheureuse à l'imitation, à la simulation. Quand on observe les jeunes gens dans la rue, on comprend combien ils ont conservé un côté panurgien. A la différence que, maintenant, c'est sous l'effet de la mondialisation qu'ils continuent à nier tout ce qui semble les particulariser. Il leur manque encore une fois l'*alter*, celui sur lequel ils pourraient éprouver qu'ils ex-istent, face à l'Autre, avec leurs traits de caractère singuliers, leur individualité. Rien ne m'atterre plus que de voir, partout où que j'aille, ces essaims de fausses blondes homogénéisées qui adhérent pleinement aux dictats de la mode. De ce qui n'était que beauté grave, si orientale, les femmes ont fait une parade cosmétique, un carnaval ridicule. Et pour compléter, le *Cavaliere*, misérable bouffon, qui se campe en vicaire du Créateur chargé de

rénovations, donne hélas une représentation politique à cette célébration de la fausseté, de la comédie, de l'imposture.

A présent, quand nous allons au *Poetto*, c'est seulement pour chercher des *occhi di Lucia*, ces petits coquillages brillants qui, parce qu'ils évoquent l'œil, ont la vertu de défendre contre le mal que fait l'envieux. Dans les années quantre-vingts, la destruction des *casotti,* des cabines de bain au charme suranné, avait déjà considérablement modifié le profil de la plage de sable fin et blanc. Aujourd'hui, sablée d'une couche de sable gris, tiré des bas-fonds, envahie par les pierres, sa beauté naturelle, fût-elle languissante, amaigrie par les ravages du temps, a été sacrifiée dans la consternation générale à des intérêts particuliers que rien ne semble plus pouvoir contrôler. De ce désastre, les Cagliaritains se remettent comme ils peuvent, comme l'enfant fait ses dents, avec quelque difficulté, mais sans récriminer. Comme s'ils étaient nés pour subir la perte, dans l'impuissance et le silence. Le silence qui élude la réalité bouleversante et importune; le silence qui enfouit la douleur.

Pourtant je continue à l'aimer cette ville qui a oublié qu'elle est fille de la Grande-Mère, avec sa ceinture de murs. Comme si, dans le jardin d'Eden, il ne pouvait y avoir de mère (ou de mer).

Pour ma part, la disparition de maman fut la fin d'un monde. Un deuil inachevable. Au fond, en faisant des recherches sur l'anorexie, cet autre nom de la souffrance aux yeux bandés, je continuais à chercher la clé de toute porte fermée, à fouiller le seuil de Perséphone, je ne pouvais pas me refaire. Mais tout d'un

coup, grâce à cette étude, l'énigme se découvrit à moi comme un voile qui se soulève. Et que vis-je ? Je vis la nostalgie, le désir de retourner à l'unité première, à l'âge d'or, à l'innocence perdue. D'avant la naissance, d'avant la fracture, quoi qu'on veuille comprendre par ce mot. Car naître, c'était perdre la mère: la mère mythifiée, fantasmée comme un rempart contre l'impureté, le désespoir. Finalement, peut-être que le "Mal de Sardaigne" qui m'habitait, « fort comme la mort, implacable comme l'enfer » (Cantique des cantiques) dérivait de mon désir de trouver dans une autre culture, une autre langue, quelque chose de familier, de retrouver ma mère et de la recréer.

Passée une période de hardiesses, d'allégresses, où tout nous paraissait possible, il nous fallut pourtant admettre que, dans l'île, on se sentait toujours à l'étroit. On s'étiolait entre nos murs, faute de stimulateurs. L'idée de jeter l'ancre à jamais était vaine. Nous étions des migrants. Notre nature erratique nous invitait à l'envol, au mouvement, à l'entre-deux.

Depuis le 1er janvier de l'an 2000, nous faisons donc la navette entre Cagliari et Paris, « avec de longues ailes aux épaules », dixit Kleist, tout en restant proches de l'Allemagne où vit la famille de S.. Pour ma part, Paris fut un retour douloureux au passé – Bernard et Cyrille n'étaient plus – et à la langue française dont je m'étais éloignée il y a bientôt trente ans, pour me glisser d'abord, et sans le savoir, dans la langue « tudesque » de mes ancêtres qui, désormais, n'a plus de secret pour moi ; puis, plus tard, dans celle que ma mère avait tue, sans la tuer, pour demeurer à l'abri des blessures. Maintenant, il s'agirait peut-être de réapprendre à

parler ma langue natale, celle qui habite ma mémoire. Comme le hasard fait bien les choses, nous nous sommes retrouvés dans une petite rue tranquille du 9ème arrondissement à Paris où se regroupent apatrides et cosmopolites de tous poils, au numéro 13, envers du 31 à Cagliari ! Fermeture d'une boucle ? Je ne le saurais dire. De la porte-fenêtre qui donne sur la cour intérieure, je peux assister à quelques moments de la vie juive ; ils suggèrent l'esprit de famille, l'intimité, un passé très lointain, ancestral, enfoui dans la glèbe de l'oubli. C'est une fois de plus une image sainte, secrète et cachée, qui me tient à distance, mais ne me dépayse pas ; elle est au-dedans de moi. Entre les deux, mon cœur balance, ni d'ici ni de là, je ne sais pas laquelle aimer des deux : Paris ou Cagliari ? Pour l'instant, c'est à... Cagliari la préférence ; je ne saurais vivre plus longtemps loin de l'île – là où le regard se perd dans l'étendue bleutée – mais ce n'est pas l'avis de S. Il continue à dire que la Sardaigne, ce n'est pas lui ! Comme si l'île, c'était mon portrait craché ! Pour nous deux, un sujet de discorde qui n'est pas tellement nouveau : c'est encore et toujours la loi du Père, source d'institution, contre celle de la Grande Mère des Dieux, la *SardegnaMadre*.

sardegnamadre

Patricia Bourcillier

Il est difficile de replonger
dans l'état d'exaltation où
je me trouvais à l'époque.
J'en garde le souvenir
d'une ivresse fusionnelle.
Pour la première fois,
il me semblait avoir atteint
l'amour pour une terre.
Une terre de hasard que je
pénétrais de l'intérieur.

Flying Publisher

ISBN 978-3-924774-99-8